

Nos alliés du ciel / Chanoine S. Coubé

Coubé, Stéphane (1857-1938). Auteur du texte. Nos alliés du ciel / Chanoine S. Coubé. 1915.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

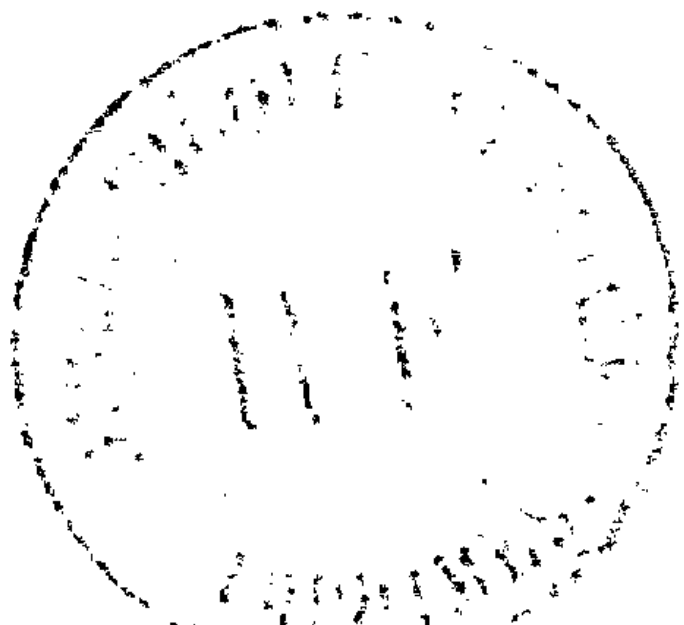
- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr.



TROISIÈME ÉDITION



Nos Alliés

du Ciel

D

NOS ALLIÉS DU CIEL. — A

90.237

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR (Même Librairie)

L'Ame de Jeanne d'Arc, panégyriques et discours religieux (6^e édition).....	4 »
Jeanne d'Arc et la France, conférences et discours patriotiques (3^e édition).....	2 »
Discours de mariage (4^e édition)	3 »
Gloires et Bienfaits de l'Eucharistie (5^e édit.).	3.50
Gloires et Bienfaits de la Sto Vierge (4^e édit.).	3.50
Gloires et Bienfaits des Saints (2^e édition)	3.50
Nos Alliés du ciel. In-8 écu.....	3 »

L'Épopée de Jeanne d'Arc, en 10 chants, par l'abbé S. COUBÉ, et en 10 tableaux, par le commandant LIÉNARD. In-8° écu (10 gravures en couleur) .. 2 »

La Communion hebdomadaire (12^e mille. Librairie Téqui)..... 1.50

L'Idéal, Revue mensuelle d'études religieuses, apologetiques et sociales. Directeur : M. l'abbé COUBÉ (Bureaux, 29, rue Chevert).

France..... 4 » Étranger (U. P.)..... 5 »

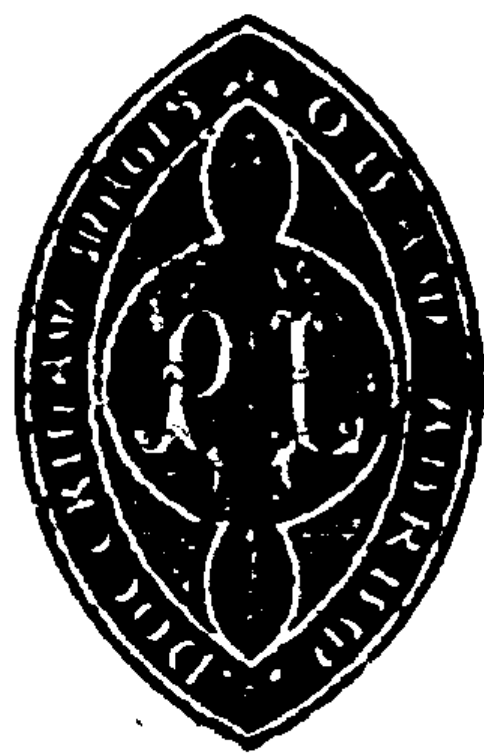
L'auteur et l'éditeur réservent tous droits de reproduction et de traduction.

Cet ouvrage a été déposé, conformément aux lois en juin 1915.

CHANOINE S. COUBÉ

2056

Nos Alliés
du Ciel



PARIS

P. LETHIELLEUX, LIBRAIRE-ÉDITEUR

10, RUE CASSETTE, 10

NIHIL OBSTAT

J. AUBIAULT
Censor deputatus.

IMPRIMATUR

Parisiis, die 29^a aprilis 1915
H. ODELLIN, Vic. Gen.

**Ces Conférences ont été données en 1914 et 1915
dans les églises de Saint-Thomas d'Aquin et de Sainte-
Clotilde, à Paris ; — de Notre-Dame du Port, à Nice ; —
et à la Cathédrale de Rennes.**



PRÉFACE (1)

Idée de ces conférences.

C'est à Jeanne d'Arc que je dois l'idée de cet ouvrage et de son titre. Elle disait un jour qu'elle voyait saint Charlemagne et saint Louis intercéder auprès du trône de Dieu en faveur de la France. Il y a donc là-haut, dans la gloire, des Saints français qui n'ont pas oublié leur patrie de la terre et qui prient pour elle quand elle est en danger, des Saints qui sont nos alliés.

Mais la Pucelle a eu d'autres visions semblables. C'est l'une d'elles sans doute que, par l'ordre de ses Voix, elle a fait représenter sur son étendard. On y voit le Christ, assis sur un trône de nuées, entouré de deux anges, et bénissant une fleur de lis que ces esprits bienheureux lui présentent. Voilà bien encore des alliés.

Mais que dire de saint Michel, de sainte Marguerite et de sainte Catherine qui ne se contentaient pas de

(1) Les conférences contenues dans ce volume sur saint Michel, saint Martin, saint Remy, saint Louis, sainte Geneviève et la Bienheureuse Jeanne d'Arc sont tout à fait différentes des panégyriques de ces Saints que nous avons publiés dans nos volumes *Gloires et Bienfaits des Saints* et *L'Ame de Jeanne d'Arc* (Paris, LETHIELLEUX).

prier au Ciel pour notre pays, mais qui descendaient sur la terre pour aider Jeanne à le délivrer ! L'héroïne disait de sainte Marguerite : « *Comment parlerait-elle anglais, puisqu'elle n'est pas du parti des Anglais ?* » Elle était donc du parti des Français ! Et il en était évidemment de même des autres voix qui parlaient aussi français à la sublime enfant. Toujours des alliés !

Enfin, elle affirmait qu'elle avait été envoyée par Dieu, par la Vierge Marie et par les benoîts Saints et Saintes du Ciel pour sauver notre pays. Voilà donc le ciel tout entier qui se met en mouvement en notre faveur.

Dans le *Mistère du Siège d'Orléans*, que l'on jouait dès les années qui suivirent la mort de la Pucelle, on voit plusieurs fois saint Agnan et saint Euverte, patrons de la ville, intercéder pour elle auprès de Dieu.

D'autres documents hagiographiques que nous citons dans ces pages nous montrent des Saints, notamment saint Denys et saint Remy, dans la même fonction charitable.

Notre histoire est tellement pleine de la protection des Saints envers nos pères et de la dévotion de nos pères envers les Saints que le cardinal Baronius a signalé ce trait comme caractéristique de notre nation. Et pourtant ce savant historien, qui était Italien, connaissait bien les autres nations catholiques, notamment l'Italie et l'Espagne. Il répète plusieurs fois dans ses *Annales* cette pensée : « La France a pour fondement l'honneur qu'elle rend aux Saints ; elle subsistera tant qu'elle les honorera ; elle périra, si jamais

l'impiété hérétique jette bas ce fondement (1). »

L'idée m'est venue bien naturellement de fondre ensemble ces divers tableaux et de les compléter en joignant aux illustres patrons qu'ils représentent d'autres Saints de notre pays, sans oublier la Bienheureuse Jeanne elle-même.

De la protection qu'ils nous ont accordée dans le passé, j'ai conclu d'abord qu'ils avaient été *nos alliés*, puis qu'ils l'étaient encore *dans le présent*, et que nous pouvons compter sur leur secours dans la grande guerre où nous sommes engagés.

Certes, il nous est doux d'avoir pour nous les vaillants alliés de la terre qui combattent à nos côtés pour la cause du droit et de la liberté du monde, les Anglais, les Russes, les Serbes, les Japonais et les Italiens. Mais combien est plus désirable et plus précieuse *l'alliance du ciel* ! Seulement, avons-nous le droit de prononcer ce mot ?

*
* *

Justification du mot :

Nos alliés du Ciel.

Ce mot d'alliance n'est-il pas trop fort quand il s'agit du ciel et de la terre et surtout du ciel et d'une nation ?

(1) *Francorum regnum permansurum tamdiu quoadusque ejus modi in cultu sanctorum pie jacta fundamenta permanserint, perituum vero cum eadem ipsa impia fuerint haeretica pravitate revulsa. (Ann. Eccl., an. 456, vii.)*

Évidemment non, car Dieu lui-même s'en sert dans l'Écriture.

C'est un pacte d'alliance qu'il conclut avec la postérité de Noé, c'est-à-dire avec toute l'humanité (1). Comme signe de cette alliance il fait luire son arc dans le ciel après le déluge. Il revient plusieurs fois sur ce signe et sur sa fidélité à garder ses alliances : c'est pour lui comme un point d'honneur.

Plus tard, il conclut un pacte particulier avec Abraham et sa postérité : « J'établirai entre moi et toi et ta race un pacte d'alliance sempiternelle (2). » Le signe de cette alliance sera la circoncision. Il menace la postérité d'Abraham de ses châtements, si elle prévarique, et lui promet ses bénédictions si elle lui reste fidèle.

Mais cette alliance existe-t-elle entre le ciel et la France ? Il faut évidemment le conclure des paroles que le pape Grégoire IX adressait à saint Louis. Il disait que la France avait succédé à la tribu de Juda dans son rôle de peuple élu du Seigneur (3). Or, toutes les prérogatives du peuple juif reposaient sur son alliance avec Dieu.

Baronius lui aussi appliquait à notre pays les

(1) *Ecce ego statuam pactum meum vobiscum et cum semine vestro post vos. (Genes., Cap. ix, 9.)*

(2) *Et statuam pactum meum inter te et inter semen tuum post te in generationibus tuis fœdere sempiterno. (Genes., Cap. xvii, 7.)*

(3) *Sicut tribus Juda inter caeteros filios patriarchae ad specialis benedictionis dona suscipitur, sic regnum Franciae, prae caeteris terrarum populis, a Domino praerogativa honoris et gratiae insignitur. (LABBE, t. XI, p. 366. Epist. Gregor. IX ad S. Ludovicum.)*

paroles que Dieu adressait à Israël sur son pacte et il en concluait, comme on le verra plus loin, que la France ne périrait pas.

Condamner ce mot serait condamner les papes qui l'ont plusieurs fois appliqué à la France.



Prédilection divine pour la France

affirmée par les Papes.

Les Souverains Pontifes ont souvent parlé avec solennité de la vocation et de la prédestination de la Fille aînée de l'Église, de son *alliance* avec Dieu, de la *prédilection* du Christ pour elle et de la manière dont elle y a répondu par les services rendus à la chrétienté. Nous ne citons ici que quelques textes, mais il serait facile d'en trouver beaucoup d'autres semblables, et ce serait un travail intéressant pour un érudit patriote.

Saint Anastase. — Voici, d'après les Bollandistes, ce que le pape saint Anastase écrivait à Clovis à l'occasion de son baptême : « Glorieux et illustre fils, croissez en toutes sortes de bonnes œuvres. Mettez le comble à notre joie et soyez notre couronne. Consolez l'Église votre mère et soyez pour elle une colonne de fer. Notre nacelle est ballottée par les flots écumeux, mais Nous remercions Dieu d'avoir ménagé

à l'Église en un si grand prince un puissant protecteur (1). »

Pélage II. — Pélage II écrit à la fin du vi^e siècle à notre roi Childebert : « Ce n'est pas en vain ni sans une admirable disposition que la Providence a placé la catholique France aux portes de l'Italie et non loin de Rome ; c'est un rempart qu'elle ménageait à toutes deux (2). »

Saint Grégoire le Grand. — Ce grand Saint écrit à Childebert II : « Autant la dignité royale vous élève au-dessus des autres hommes, autant votre trône vous élève au-dessus des autres rois (3)... Ce qui est en vous plus digne d'admiration, ce n'est pas que vous soyez roi, d'autres le sont aussi ; c'est que vous soyez roi catholique, ce que les autres n'ont pas mérité d'être. Car votre foi brille au milieu des nations infidèles comme un grand flambeau dans une nuit obscure. »

Saint Grégoire III. — Ce pape donne en 740 à Charles-Martel le titre de « très chrétien » que porteront tous les rois de France : « Très chrétien fils

(1) *Crescas in bonis operibus. Impleas gaudium nostrum et sis corona nostra. Laetifica matrem tuam et esto illi in columnam ferream. Navicula nostra despumantibus undis pertunditur. Dominum collaudamus qui in tanto principe providit Ecclesiae qui possit eam tueri.* (Acta Sanctorum, Bolland., 1^a die Octobris, comment. praev. de S. Remigio, § X.)

(2) Migne, *Patrol. lat.*, t. LXXII, p. 706.

(3) *Quantum caeteris hominibus praecellit regalis dignitas, tantum caeteris regnis solium tuum.* (Greg. Magni opera, t. II, Epist., lib. IV, ep. vi.)

(Fili Christianissime), Nous exhortons votre bonté devant le Seigneur et son terrible jugement; secourez, pour Dieu et le salut de votre âme, l'Église de saint Pierre et ceux qui sont spécialement son peuple... Je vous en conjure au nom du Dieu vivant et par les clefs sacrées de la confession du bienheureux Pierre, que je vous envoie comme une marque de royauté (*ad regnum*), ne préférez pas l'amitié des rois Lombards à celle du Prince des Apôtres (1). »

Saint Étienne II. — Saint Étienne II envoie cet appel à Pépin le Bref : « C'est à vous que, depuis tant de siècles, est réservée cette bonne œuvre d'exalter l'Église et de faire justice au Prince des Apôtres. Aucun de vos pères n'a eu l'honneur de cette grâce. C'est vous qu'il a prévu et préélu pour cet effet avant les siècles éternels. »

Ailleurs, il lui dit : « Le Roi des rois et le Seigneur des seigneurs vous a élevé sur tant de peuples afin que vous exaltiez sa sainte Église. »

Il s'exprime ainsi dans une autre lettre adressée : Aux excellentissimes seigneurs Pépin, Charles et Carloman, tous trois rois et patrices des Romains, et à toute l'armée du royaume des Francs :

« O Francs, tous les peuples qui ont recours à votre nation, devenue par le secours de Dieu la plus forte de toutes, trouvent le salut dans votre appui. Vous qui vous hâtez de secourir et de sauver ceux qui vous implorent, à combien plus forte raison vous devez

(1) LABBE, *Concil.*, t. VI, col. 1472.

protéger contre leurs ennemis et le siège de la sainte Église de Dieu et le peuple de Rome... »

Dans une troisième lettre admirable, Étienne II, par une fiction majestueuse, fait parler saint Pierre lui-même :

« Moi, Pierre, appelé par Jésus-Christ à l'apostolat, et à qui il a daigné confier ses ouailles et les clefs du royaume des cieux, je vous regarde, ô Francs, comme mes fils adoptifs et, comptant sur votre amour, je vous presse de venir délivrer ma ville de Rome des violences des Lombards, car, suivant la promesse du Rédempteur, c'est vous, peuple des Francs, qui êtes notre peuple de prédilection parmi tous les peuples de la terre.

« O Francs, il est reconnu que parmi toutes les nations qui sont sous le soleil, la vôtre est la plus dévouée à l'apôtre Pierre. C'est pour cela que je vous adjure par mon Vicaire de venir délivrer l'Église romaine. C'est moi qui vous ai secourus dans vos besoins, c'est moi qui vous ai donné la victoire sur vos ennemis et qui vous la donnerai encore par la suite, si vous secourez ma ville (1). »

Dans son *Registre Delphinal*, conservé à la Bibliothèque de Grenoble, un grave magistrat, Mathieu Thomassin, contemporain de Jeanne d'Arc, nous dit : « Le pape Étienne II excommunia et maudit tous estrangers qui voudraient nuyre et invader le dit royaume. »

(1) LABBE, *Concil.*, t. VI. — Dom BOUQUET, t. V, p. 495. — ROHRBACHER, t. V, p. 749.

Grégoire IX. — En 1229, cet éminent pontife écrivait à Blanche de Castille ces paroles si flatteuses pour notre pays : « Le royaume de France est comme une image de la Trinité divine. La bravoure de son armée représente la puissance du Père ; la science de son clergé, la sagesse du Verbe ; la bonté clémente de ses rois, la charité du Saint-Esprit. »

Plus tard le même pape écrit à saint Louis cette lettre mémorable, un des plus beaux éloges qu'on ait jamais faits de la France :

« La tribu de Juda était la figure anticipée du royaume de France. Juda, la terreur et le marteau des ennemis d'Israël, mettait en fuite leurs puissants bataillons et les foulait aux pieds. La France, pour l'exaltation de la foi catholique, affronte les combats du Seigneur en Orient et en Occident. Sous la conduite de ses illustres monarques, elle abat les ennemis de la liberté de l'Église.

« Un jour, par une disposition divine, elle arrache la Terre Sainte aux mains des infidèles ; un autre jour, elle ramène l'empire de Constantinople à l'obéissance du siège romain. De combien de périls le zèle de ses rois a délivré l'Église ! La perversité hérétique a-t-elle presque détruit la foi dans l'Albigeois, la France ne cessera de la combattre, jusqu'à ce qu'elle ait presque entièrement extirpé le mal, et rendu à la foi son ancien empire.

« La tribu de Juda n'a pas, comme ses sœurs, abandonné le culte du Seigneur, elle a au contraire soutenu de longs combats contre l'idolâtrie et l'infidélité : ainsi en est-il du royaume de France. Rien n'a pu lui faire

perdre le dévouement à Dieu et à l'Église ; là l'Eglise a toujours conservé sa liberté ; la foi chrétienne y a toujours conservé sa vigueur ; bien plus, pour les défendre, rois et peuples de France n'ont pas hésité à répandre leur sang et à se jeter dans de nombreux périls...

« Nos prédécesseurs les pontifes romains, considérant la suite non interrompue de si louables services, ont dans leurs besoins pressants recouru continuellement à la France, et la France persuadée qu'il s'agissait de la cause non d'un homme, mais de Dieu, n'a jamais refusé le secours demandé ; bien plus, prévenant la demande, on l'a vue venir d'elle-même prêter le secours de sa puissance à l'Église en détresse...

« Aussi Nous est-il manifeste que le Rédempteur a choisi le béni royaume de France comme l'exécuteur spécial de ses divines volontés ; il le porte suspendu autour de ses reins en guise de carquois ; il en tire ordinairement ses flèches d'élection, quand, avec l'arc de son bras tout-puissant, il veut défendre la liberté de l'Église et de la foi, broyer l'impiété et protéger la justice. »

Boniface IX. — En 1393, Boniface IX écrit à Charles VI cette phrase vraiment extraordinaire, la plus élogieuse, la plus hardie qui ait peut-être été dite de la France :

« Entre l'Église, tendre mère, et vos pères, ses fils très chers, il exista toujours une union indissoluble. Elle fut telle, à s'en rapporter à l'histoire, que ni l'Église sans eux, ni eux sans l'Église, n'entre-

prirent jamais ou du moins que rarement quelque chose de grand (1). »

Benoît XIV. — Ce pape, reprenant la célèbre devise attribuée à saint Bernard : « *Regnum Galliae, regnum Mariae* », la complétait par cette affirmation si consolante pour nous : « *nunquam peribit* ». Le royaume de France, royaume de Marie, ne périra jamais !

Léon XIII. — Léon XIII faisait écho à ces grandes voix lorsque, le 13 avril 1888, répondant à une adresse lue par l'Archevêque d'Avignon, il affirmait ainsi la vocation et l'immortalité de notre patrie : « Notre cœur se sent ému, très chers fils, devant ces témoignages réitérés que Nous donne la France catholique de son amour filial et de son inviolable attachement ; ce sont là comme autant de solennelles affirmations que, malgré les maux qui l'affligent et les périls qui la menacent, elle entend rester fidèle à ses glorieuses traditions et à son titre de Fille aînée de l'Église.

« Elle ne saurait oublier que sa providentielle destinée l'a unie au Saint-Siège par des liens trop étroits et trop anciens pour qu'elle veuille jamais les briser. De cette union en effet sont sorties ses vraies

(1) *Inter Ecclesiam, piam matrem, et progenitores tuos, filios ejus percarissimos, connexio indissolubiter viguit, (ita) ut etiam Ecclesia absque ipsis et ipsi absque Ecclesia, si recenseantur Annales, nunquam vel raro, magnificum quid tentarunt.* (*Hist. de Ch. VI*, par le Religieux de Saint-Denys, édit. Bellaguet, t. II, p. 50.)

grandeurs et ses gloires les plus pures ; et toujours elle a eu lieu de se féliciter des triomphes de l'Eglise et de la Papauté. Troubler cette union traditionnelle, serait enlever à la nation elle-même une partie de sa force morale et de sa haute influence dans le monde.

« La France, Nous n'en doutons pas, comprendra sa sublime vocation qui est, avant tout, de demeurer chrétienne. Nous en avons pour garants ces innombrables institutions pieuses que Nous voyons couvrir son sol ; ces œuvres multiples de charité qui y naissent et s'y développent avec une fécondité et une vigueur si admirables ; ces légions d'apôtres et de missionnaires qui en partent chaque jour pour se rendre dans les contrées les plus lointaines et les plus ignorées, où, par la prédication du Saint Évangile, ils propagent la vraie civilisation. Comment pourrions-Nous ne pas regarder d'un œil de particulière bienveillance une nation où les intérêts religieux ne cessent de susciter de semblables dévouements ? Comment ne pas reconnaître que cette nation recèle dans son sein un germe de vie impérissable, un principe de salut et de régénération qui répond de l'avenir ? »

Le même Léon XIII, dans une lettre du 6 juillet 1899 adressée à l'Évêque de Marseille, affirmait la prédilection, « l'affection privilégiée », du Sacré-Cœur pour la France :

« Si l'on considère les choses et les événements qui se déroulent sous nos yeux, on peut bien dire, sans crainte de se tromper, qu'il a été dans les desseins de la divine Providence d'unir la France au Sacré-Cœur par les liens d'une affection privilégiée.

« Elle vous appartient en effet cette admirable et sainte femme que Jésus-Christ a choisie tout spécialement pour propager au loin le culte de son Cœur par sa parole et par ses œuvres.

« Depuis cette époque, ce culte n'a pas cessé d'être florissant et en grand honneur parmi vous ; à tel point que, lorsque les contradictions les plus violentes se sont dressées contre lui, la piété unanime du peuple en a magnifiquement triomphé...

« L'avenir est bien sombre ; mais, Nous en sommes convaincu, aussi longtemps que votre pays gardera la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus, et, s'il plaît à Dieu, il la gardera toujours, il aura en elle, par le fait même, un gage précieux de salut. »

« Non, non ! disait encore Léon XIII au cardinal Langénieux, en décembre 1899, la France ne peut périr. Et qui donc la remplacerait dans le monde, si elle venait à disparaître ? L'Église a besoin d'elle. »

Pie X. — Lors de la béatification du Curé d'Ars, Pie X disait aux catholiques français accourus à Rome : « Puisque la béatification du Curé d'Ars prouve que Dieu garde sa prédilection pour la France, je vous prie de vous unir à moi dans cette conviction : bientôt Dieu opérera des prodiges qui Nous donneront la preuve que la France ne cesse point d'être la fille aînée de l'Église, non plus par des paroles mais par des actes. »

Il y a deux mots remarquables dans cette parole : Pie X affirme aussi, comme Étienne II, comme Léon XIII, la prédilection de Dieu pour la France ;

puis il annonce de prochains prodiges en faveur de la fille aînée de l'Église. Cette phrase a l'allure d'une prédiction. Ces prodiges ne semblent-ils pas se réaliser en cette année 1915 ?

Mais voici un autre discours plus solennel et d'un accent prophétique émouvant. Il fut prononcé au Consistoire du 29 novembre 1911, lors de la remise de la barrette à treize cardinaux ; il s'adressait aux cardinaux français :

« Que vous dirai-je à vous, maintenant, chers Fils de France, qui gémissiez sous le poids de la persécution ? Le peuple qui a fait alliance avec Dieu aux fonts baptismaux de Reims se convertira et retournera à sa première vocation. Les mérites de tant de ses fils qui prêchent la vérité de l'Évangile dans le monde presque entier et dont beaucoup l'ont scellée de leur sang, les prières de tant de Saints qui sont pressés d'avoir pour compagnons dans la gloire céleste les frères bien-aimés de leur patrie, la piété généreuse de tant de ses fils qui, sans s'arrêter à aucun sacrifice, pourvoient à la dignité du clergé et à la splendeur du culte catholique, par-dessus tout les gémissements de tant de petits enfants qui, devant les tabernacles, répandent leur âme dans les expressions que Dieu même met sur leurs lèvres, appelleront certainement sur cette nation les miséricordes divines. Les fautes ne resteront pas impunies, mais la fille de tant de mérites, de tant de soupirs et tant de larmes ne périra jamais.

« Un jour viendra, et Nous espérons qu'il ne tardera guère, où la France, comme Paul sur le chemin de

Damas, sera enveloppée d'une lumière céleste, où elle entendra une voix qui lui répétera : « Ma fille, pourquoi me persécutes-tu ? » Et sur sa réponse : « Qui es-tu, Seigneur ? » la voix répliquera : « Je suis Jésus que tu persécutes. Il t'est dur de regimber contre l'aiguillon, parce que, dans ton obstination, tu te ruines toi-même. » Et elle, frémissante et étonnée, dira : « Seigneur, que voulez-vous que je fasse ? » Et lui : « Lève-toi et lave-toi des souillures qui t'ont défigurée, réveille dans ton sein les sentiments assoupis et le pacte de notre alliance et va, fille première-née de l'Église, nation prédestinée, vase d'élection, va porter, comme par le passé, mon nom devant tous les peuples et tous les rois de la terre. »

Parmi ces magnifiques paroles, qu'on veuille bien remarquer celles où Étienne II, Léon XIII et Pie X proclament la « prédilection » ou « l'affection privilégiée » de Dieu pour notre Patrie. Pie X insiste particulièrement sur l'alliance contractée au baptême de Reims, sur la prédestination et l'élection de notre pays. On sent bien que ce n'est pas là une vaine formule littéraire et que ce pape n'eût jamais dit ces mots d'une autre nation.



L'alliance dure-t-elle encore ?

Mais l'alliance divine qui a existé pour la France de Clovis et de Charlemagne, de saint Louis et de Jeanne

d'Arc, n'a-t-elle pas été rompue par nos infidélités?

J'ai répondu çà et là à cette objection au cours de ces conférences. Je résume ici mes réponses. Plusieurs gouvernements ont, il est vrai, à différentes époques, attristé l'Église et la Papauté, mais l'immense majorité du peuple français est toujours restée de cœur avec le Christ, son Église et son Vicaire; elle a toujours repoussé le schisme et l'hérésie avec horreur. Loin de s'obstiner dans le mal, elle s'humilie aujourd'hui dans ses temples. C'est bien une *Gallia poenitens et devota* qui demande à Dieu la victoire. C'est elle qui se montre, parmi toutes les nations, la plus prodigue de son or et de son sang pour l'Église. Léon XIII a excusé la France par cette formule définitive : « *Nec tota nec diu desipuit*. Elle ne s'est jamais égarée tout entière ni pour longtemps. » Ses fautes sont les fautes d'une minorité qui passe. L'alliance subsiste donc encore.

Mais la meilleure preuve n'est-elle pas contenue dans les paroles de Léon XIII et de Pie X que nous avons citées plus haut? Ces papes connaissaient bien les fautes de la France, puisqu'ils les rappelaient en gémissant, et, cependant, ils n'en affirmaient pas moins que Dieu avait toujours pour elle « une prédilection », « une affection privilégiée » et que le Christ voulait renouveler avec elle son pacte de Reims.

On peut ajouter que ce pacte subsistera toujours. En effet Dieu, qui a prévu de toute éternité que notre patrie se repentirait après toutes ses fautes, a aussi prédit qu'elle se relèverait de toutes ses chutes et par conséquent qu'elle ne serait jamais anéantie. Il semble du moins qu'il faut ainsi interpréter les nombreux

témoignages qui promettent *l'immortalité à la France*.

Saint Remy disait à Clovis à l'occasion de son baptême : « Le royaume de France est prédestiné... il durera jusqu'à la fin des temps. Il sera victorieux et prospère tant qu'il sera fidèle à la foi romaine ; il sera rudement châtié toutes les fois qu'il sera infidèle à sa vocation. »

Le savant Baronius ajoutait que les prières de saint Remy avaient obtenu à notre pays la promesse que Dieu avait faite à la postérité de David : « Si vos fils violent le pacte que j'ai fait avec vous, je visiterai leurs iniquités par mes châtements, mais je n'écarterai pas d'eux ma miséricorde (1). »

Enfin, Benoît XIV ne disait-il pas que la France, royaume de Marie, ne périrait jamais, et Léon XIII ne découvrait-il pas en elle « un germe de vie impérissable » ?



Les Allemands ne peuvent-ils en dire autant ?

Je sais bien que les Allemands soutiennent la même thèse pour leur pays, et ne cessent de répéter : *Gott mit uns*. Dieu est avec nous. Guillaume disait en 1908 dans une conférence militaire : « *Le Dieu tout-puissant a toujours été le grand et véritable allié de la maison de Hohenzollern* (2). »

(1) BARONIUS, *Ann. eccles.*, an. 514, n. 26.

(2) Cité par la *Croix* (supplément du 19 février 1915).

Dans un service religieux célébré à la fin de février 1915 à Niobovo, en Pologne russe, il s'écriait : *« Nous devons mettre notre confiance en nos grands alliés du ciel, qui mèneront notre juste cause à la victoire. Nous savons que Dieu est du côté des croyants. Comme mon ami Luther le déclarait, qui est avec Dieu a toujours le dessus (1). »*

Voilà donc Guillaume qui, en février 1915, emploie exactement le même terme que nous avons, en décembre 1914, donné pour titre à ces conférences : *nos alliés du ciel*. C'est donc, pourra-t-on dire, la même prétention des deux côtés. Chacun tâche de tirer le ciel à soi : ce qui prouve que ces discussions sont bien vaines.

Pardon, elles ne le sont pas. Notre ennemi attache évidemment une grande importance à cette idée puisqu'il s'en sert comme d'une arme morale contre nous. Mais quel homme de cœur pourrait croire que Dieu est avec le peuple qui viole ses engagements les plus sacrés et qui excuse sa félonie par un mensonge, en disant que la France allait commettre ce crime si elle n'avait pas été prévenue ? J'ai tué la Belgique parce que, si je ne l'avais pas fait, un autre assassin allait le faire ! Comment Dieu serait-il avec les soldats qui bombardent ses cathédrales, sans aucune raison militaire, qui fusillent ses prêtres, qui outragent les femmes et massacrent les petits enfants ?

Et puis, — je m'adresse évidemment à des catholiques, — quel catholique pourrait admettre que Dieu

(1) D'après le journal allemand *Danziger Zeitung*.

est l'allié de cette maison des Hohenzollern, dont la branche impériale, celle dont il s'agit ici, descend d'un religieux apostat, Albert de Brandebourg, qui a contracté un mariage sacrilège et volé tous les biens de son Ordre ? Et enfin quel catholique pourrait croire à une alliance divine dont le garant est l'ami Luther, lui aussi un apostat ?

Quand nous disons que Dieu et nos patrons du ciel sont nos alliés, nous citons des faits, des témoignages, des paroles de Saints et de Papes. Guillaume ne peut citer que Luther et Albert de Brandebourg. C'est moins que rien.



Pourquoi Dieu ne permettra pas
le triomphe de l'Allemagne.

Certes Dieu aime toutes les âmes de bonne volonté qui se rencontrent chez tous les peuples et qui, je le suppose, doivent être nombreuses en Allemagne. Mais son amour transcendant des âmes ne va pas jusqu'à aveugler sa justice sur les peuples.

L'agresseur dans cette guerre effroyable, et par conséquent le responsable de tous les crimes dont elle couvre le monde, c'est le peuple allemand. Tout homme de bonne foi doit l'admettre. Je veux bien que beaucoup d'Allemands ne se rendent pas compte de cette abomination nationale, si criante soit-elle, car l'aveuglement des hommes dans leur propre cause est inimaginable. Mais la faute objective est là et crie

vengeance contre le peuple qui en est coupable et contre son gouvernement.

Mais Dieu, direz-vous, permet parfois que l'injustice l'emporte. C'est vrai, et il le fait d'ordinaire pour châtier les fautes du peuple soi-disant innocent, et en se réservant de retomber un jour plus terriblement sur les coupables. Il y a donc des victoires criminelles que Dieu permet pour des fins transcendantes. Mais ici le crime est tel et il aurait, semble-t-il, des conséquences si désastreuses pour l'espèce humaine et pour l'Église que sa victoire dérouterait toutes nos pensées et l'idée que nous nous faisons de la justice et de la bonté de Dieu.

Saint Bernard comptait sur le succès de la seconde croisade qu'il avait prêchée avec tant d'enthousiasme à Vézelay. Quand il la vit échouer lamentablement, il en fut atterré, et il dut faire appel à toute sa foi devant cet écrasement des armées chrétiennes par l'Islam. Il écrivait : « Ah ! certes les jugements de Dieu sont équitables ; mais celui-ci est un abîme, et je puis déclarer bienheureux quiconque n'en sera pas scandalisé. »

Si Dieu permettait le triomphe de la barbarie allemande de nos jours, certes nous devrions, comme saint Bernard, nous incliner devant ses jugements ; mais l'abîme, semble-t-il, serait plus profond. L'échec de Louis VII en Syrie était regrettable sans doute, mais en somme il ne changeait pas beaucoup la situation de la chrétienté vis-à-vis de l'Islam. C'était plutôt pour elle, si l'on peut ainsi parler, un manque à gagner ; elle n'avancait pas, comme elle l'avait

espéré, mais elle ne reculait guère, tandis que le triomphe de nos ennemis serait un tel désastre pour la civilisation et la religion qu'on ne peut en envisager qu'avec effroi les conséquences.

Supposons, en effet, que l'Allemagne, attaquée par dix nations et déjà singulièrement affaiblie, se relève tout à coup et remporte une victoire éclatante, n'entendez-vous pas les cris d'orgueil qu'elle pousserait et ne voyez-vous pas jusqu'où se porterait son ambition doublée par sa colère? Elle se proclamerait victorieuse du monde entier : elle écraserait tous les peuples, incapables de se défendre. Ce serait l'asservissement du genre humain à l'odieuse kultur germanique.

Et l'on peut craindre un autre écrasement. Le virus de Luther fermente toujours dans l'âme teutonne. Le Kaiser a écrit à une princesse de sa famille qu'il avait la haine de la religion catholique. S'il venait à l'emporter, ne voudrait-il pas en donner des preuves? Ne reprendrait-il pas ce *Kulturkampf* que Bismarck a vainement tenté, mais pour lequel le vainqueur du monde aurait des armes infiniment plus redoutables? N'irait-il pas dans cette voie beaucoup plus loin que Henri IV et Frédéric II, ses impies prédécesseurs?

La France ne serait plus là pour l'arrêter comme elle a jadis arrêté les autres ennemis de la Papauté. Joseph de Maistre écrivait, le 28 octobre 1794, donc sous la Convention, c'est-à-dire à une époque où il semblait que la France, devenue révolutionnaire, dût à tout jamais être inutile ou même hostile à l'Église, ces graves paroles : « *Je vois dans la destruction de la France le germe de deux siècles de massacres,...*

l'abrutissement irréparable de l'espèce humaine, et, même, ce qui nous étonnera beaucoup, une plaie mortelle pour la religion (1). »

On peut conclure de ces faits que Dieu ne peut être l'allié d'une cause injuste dont le triomphe serait un affreux malheur pour l'humanité en général et pour l'Église catholique en particulier.

Enfin on me dira : Mais si les Saints de France prient pour la France, les Saints d'Allemagne prient pour l'Allemagne. Et ici on ne parle pas des saints particuliers de Guillaume, Luther et Albert de Brandebourg, mais de Saints authentiques, bien catholiques, comme saint Boniface, saint Henri, sainte Hildegarde, sainte Élisabeth de Thuringe. Voici en deux mots une réponse qu'on trouvera développée plus loin : Oui, les Saints allemands prient pour l'Allemagne ; mais ils demandent à Dieu de la convertir, car elle est coupable, et par conséquent de la châtier, car il n'y a que ce moyen de l'éclairer. Qui aime bien, châtie bien. *Qui bene amat, bene castigat.* Les Saints allemands s'unissent donc aux Saints français pour souhaiter la défaite de l'Allemagne. C'est clair comme le jour. Et je suis bien sûr que si la France était dans son tort, si elle se conduisait en barbare, les Saints français seraient les premiers à prier pour son châtiment, et cela par amour pour elle. Mais ce n'est pas le cas.

(1) *Lettres de J. de Maistre, t. I.*



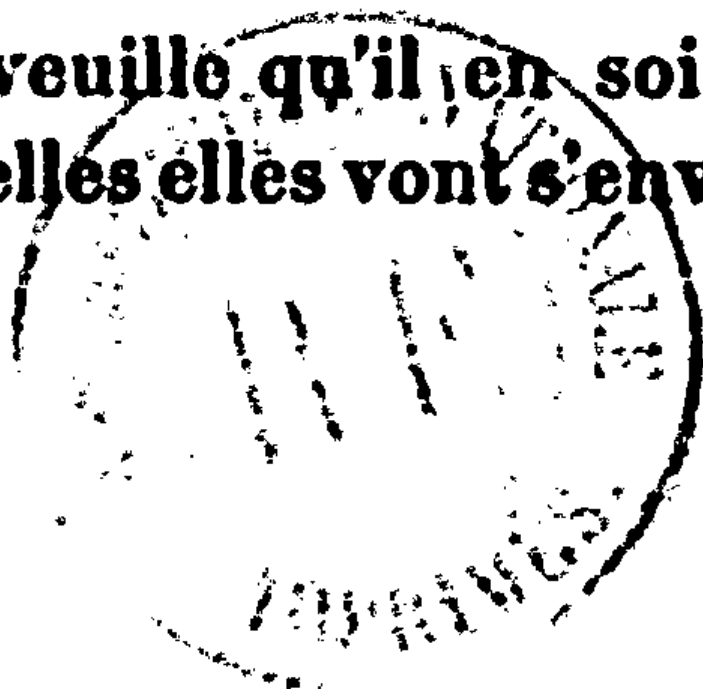
Portée de cette thèse.

Les idées exposées dans ces conférences ont une portée générale qui dépasse de beaucoup l'heure présente. Elles exposent sur la mission et l'avenir de la France une thèse historique indépendante de cette guerre, thèse qui lui préexistait et qui lui survivra. Si le Christ, la Vierge et d'illustres Saints sont nos alliés dans le conflit actuel, ce n'est pas en vertu d'un traité récent, mais en vertu d'un pacte très ancien, contemporain de notre baptême national, et souvent confirmé au cours des siècles par des marques évidentes de la bienveillance divine. La guerre actuelle n'est qu'un épisode, le plus important et le plus formidable peut-être de ceux que régit ce pacte sacré.

Depuis que ces conférences ont été prononcées les événements ont marché, quoique avec une lenteur qui attriste bien des âmes. Nous ne savons absolument pas quand la victoire viendra se poser sur nos drapeaux. Mais alors même qu'elle serait gagnée et la paix conclue à l'heure où paraîtront ces paroles, celles-ci ne perdront rien de leur vérité ni, par suite, de l'intérêt qu'elles peuvent avoir.

On nous a dit qu'elles ont réconforté bien des âmes à Paris, à Rennes et dans d'autres villes où nous les avons semées, qu'elles ont accru leur confiance et leur amour pour nos chers alliés du ciel ; enfin qu'elles ont fait prier. Dieu veuille qu'il en soit encore ainsi des feuilles sur lesquelles elles vont s'envoler plus loin !

S. COUBÉ.



LA FRANCE DU CIEL

MES BIEN CHERS FRÈRES,

De même qu'au-dessus de l'Église militante il y a l'Église triomphante, de même, au-dessus de la France de la terre qui est toujours et aujourd'hui plus que jamais militante, il y a une France du ciel composée de nos chers compatriotes qui nous ont précédés dans la gloire (1).

Cette France de là-haut s'intéresse à celle d'ici-bas. Elle veille sur nous, elle prie Dieu de nous accorder les biens spirituels, mais aussi les biens temporels ; la victoire sur les ennemis de nos âmes, mais aussi sur les ennemis de nos corps, de notre droit et de notre sol sacré.

Parmi ces élus qui furent tous de bons Français et qui, certes, le sont restés, il en est qui occupent une place à part au paradis comme dans notre histoire ; ce sont les patrons de la France, saint Michel, saint Denis, saint Martin, sainte Geneviève, sainte Clotilde, saint Remy, saint Louis, la bienheureuse Jeanne d'Arc, la bienheureuse Marguerite-Marie. Réunis autour de Notre-Seigneur et de Notre-Dame, ils forment comme le grand État-Major de nos Alliés du ciel.

Certes, ce nous est un immense avantage d'avoir de

(1) La « France du ciel » n'est pas prise ici dans un sens théologique strict, puisque les nationalités ne se reconstituent pas dans l'au-delà : nous l'entendons au sens courant pour désigner les élus et les Saints de France qui gardent au ciel toutes les saintes affections de la terre et, entre autres, celle qu'ils avaient pour leur patrie.

nombreux alliés terrestres, Anglais, Russes, Belges, Serbes, Japonais, et tant d'autres qui combattent héroïquement pour les mêmes causes que nous, mais combien le concours de nos alliés du ciel nous est plus précieux ? Ne sont-ils pas plus puissants, plus nombreux et plus dévoués que ceux d'ici-bas ? Ils ne seraient pas pour nous si notre cause était injuste, si nous étions les agresseurs, si nous avions attaqué des voisins inoffensifs, par orgueil, jalousie ou cupidité. Mais, puisque notre droit est incontestable et aussi éclatant que le soleil, ils ne peuvent se faire les complices de la barbarie qui s'est ruée sur nous, ni même rester neutres dans le conflit.

Ils nous ont maintes fois dans le passé donné des preuves de leur amour. Le savant historien Baronius a écrit que le fondement de la grandeur de la France était le culte qu'elle rendait à ses saints et la protection que ceux-ci lui accordaient en retour. Il en sera de même de nos jours, si nous continuons à les prier et à les honorer. Prions-les donc, mes Frères, prions Notre-Seigneur, la Sainte Vierge et nos saints pour la France qu'ils ont tant aimée, pour la France que nous aimons tant, pour la France qui est si menacée, pour la France qui peut encore travailler magnifiquement à la gloire de Dieu.

C'est là mon but, pendant cette station, d'exciter la confiance dans vos cœurs et d'en faire monter ardente, irrésistible, la prière qui doit hâter la victoire.

Dans cette belle Toussaint de l'Église, il nous est bien permis de célébrer en famille la Toussaint de la France, de fêter et de prier cette France du ciel si glorieuse et si dévouée à celle de la terre. Je vais d'abord vous la présenter, nous verrons ensuite pourquoi elle ne peut manquer de nous secourir.

I

LES LITANIES DE LA SAINTE FRANCE

L'Église fait passer sous nos yeux, dans ses grandes Litanies, une splendide théorie de saints et de saintes qu'elle distingue en plusieurs groupes : les anges, les apôtres, les martyrs, les pontifes, les docteurs, les moines, les vierges et les saintes femmes. Or, on peut composer des Litanies semblables ne comprenant que des saints français ou ayant des attaches spéciales avec la France, des Litanies exclusivement françaises. C'est ce que nous allons faire.

Le Christ.

L'Église commence par invoquer Dieu lui-même et particulièrement le Christ. Mais Dieu n'est-il pas notre bienfaiteur, notre roi, et selon le mot de François I^{er}, ne s'est-il pas toujours montré « bon Français » ?

Certes, nous l'avons offensé, mais nous pleurons aujourd'hui nos fautes, mais de tous les points de notre pays des millions de mains s'élèvent suppliantes vers lui, et des millions de voix lui crient : « *Kyrie, eleison*, Seigneur, ayez pitié de nous. » Soyez sûrs qu'il ne se détourne pas de notre patrie. Il me semble au contraire qu'il lui ouvre ses bras, qu'il l'attire sur son Cœur et lui redit comme autrefois : « *Caritate perpetua dilexi te*, je t'aime d'un amour immortel. »



Notre-Dame.

Après le Fils, la Mère. N'est-elle pas aussi notre Mère à un titre particulier ? N'est-ce pas un vieux proverbe que le royaume de France est le royaume de Marie ? Nos pères ne l'ont-ils pas honorée avant l'ère chrétienne d'un culte mystérieux et prophétique ? Ne lui ont-ils pas plus tard consacré des milliers de pèlerinages ? N'ont-ils pas placé sous son vocable trente-six de leurs plus magnifiques cathédrales ? Puisque, ô Marie, la France est votre fille bien-aimée, étendez sur elle votre manteau étoilé : *Regina Galliae, ora pro nobis.*



Saint Michel.

C'est une pieuse croyance que chaque pays a un ange gardien principal, et beaucoup d'autres préposés à ses villes et à ses villages. Saint Michel, prince de la milice céleste, est notre protecteur et il veille sur nous du haut du mont qui porte son nom.

Aux jours de crise nationale, nos pères invoquaient saint Michel au péril de la mer. C'est lui qui a inspiré et guidé Jeanne d'Arc dans l'œuvre de notre délivrance. Du haut de son trône, terreur de l'Océan immense, *immensi tremor oceani*, il a repoussé tous les efforts de nos ennemis. O saint Michel, ô anges de la France, délivrez-la d'envahisseurs plus terribles que ceux d'autrefois : *Sancti Angeli et Archangeli Galliae, orate pro nobis.*



Nos apôtres.

Voici maintenant nos Apôtres, ceux qui, d'après les vénérables traditions de nos Églises, ont évangélisé la Gaule dès l'âge apostolique (1).

Parmi eux brille au premier rang saint Denis, évêque de Paris et martyr, l'un de nos plus illustres patrons, dont l'oriflamme a été longtemps le palladium de notre patrie. Ils ont prêché la foi à nos pères : ils ne veulent pas qu'elle s'éteigne dans le cœur des fils. Vous ne permettez donc pas, ô saints apôtres de la Gaule, que la patrie de Jean Huss et de Luther, la mère de tant d'hérésies, la maltresse de tant d'erreurs, l'emporte sur la nation que vous avez aimée : *Sancti Apostoli Galliae, orate pro nobis.*



Nos martyrs.

Non moins glorieuse est la phalange de nos martyrs. C'est avec enthousiasme que la France a donné son sang au Christ à toutes les époques. Pendant plus de trois siècles, les empereurs romains, de Néron à Julien l'Apostat, armés de chevalets et d'ongles de fer, lui répètent : « Renie ton Dieu pour nos idoles »,

(1) Les saints évêques Lazare de Marseille, Maximin d'Aix, Trophime d'Arles, Paul de Narbonne, Saturnin ou Sernin de Toulouse, Martial d'Aquitaine, Zachée de Rocamadour, Front de Périgueux, Flour et Austremoine d'Auvergne, Ursin de Bourges, Gatien de Tours, Denis de Paris ; plus tard, Pothin et Irénée de Lyon.

et, pendant plus de trois siècles, elle répond par la voix de milliers de martyrs : *Credo* (1). Plus tard ce sont les hérésies, celle des Albigeois et celle de Calvin, qui par le fer et le feu veulent arracher la foi de son cœur, et elle continue son sublime cantique. Pendant la Révolution, elle monte sur l'échafaud en chantant le jour de gloire comme les Carmélites de Compiègne. Pendant la Commune, avec le P. Olivaint et ses compagnons, elle se réjouit de souffrir pour le nom de Jésus : *ibant gaudentes*. Depuis cent ans, comme si elle regrettait de ne plus trouver chez elle la palme sanglante, elle envoie ses missionnaires la cueillir chez les infidèles, et ces héroïques jeunes gens tressaillent de joie quand ils entrevoient la mort pour le Christ, comme ceux à qui leur évêque remettait un célébret, le passe-port apostolique, surchargé de ces mots : *bon pour le martyre!*

Les Actes des premiers chrétiens n'offrent rien de plus beau que les martyrs des bienheureux Perboyre, Chanel, Théophane Vénard. Celui-ci surtout salue le supplice avec enthousiasme, et rien n'égale la poésie et le lyrisme des lettres où cet enfant de la Vendée exprime à ses amis de France sa joie de mourir pour le Christ.

O héros de la foi, c'était le sang de France qui coulait par vos blessures. Or, il coule encore aujourd'hui ce noble sang, des veines de nos chers soldats. Ils ne le versent pas comme vous pour la foi, il est vrai, mais pour la Patrie, pour la liberté du monde, c'est-à-

(1) Un grand nombre des apôtres qui ont semé la foi dans les Gaules l'ont arrosée de leur sang, tels saint Denis, saint Sernin de Toulouse, saint Pothin, saint Irénée et les 20.000 Lyonnais, martyrisés au second siècle. Il faut ajouter à cette liste saint Symphorien d'Autun, saint Ferréol et saint Pergeux de Franche-Comté, etc.

dire pour de belles et saintes causes, intimement liées à celle de Dieu. Leur mort n'est pas un martyre proprement dit, mais elle s'en rapproche, car ils se sacrifient par obéissance à la loi divine. Offrez-le ce sang de nos braves avec le vôtre au Seigneur. Criez avec eux : *vindica sanguinem sanctorum tuorum* : qu'il fasse lever dans nos champs une moisson de vertus et de gloire, une génération de héros encore plus belle que celle d'hier; que nous puissions chanter : *Demain, sur nos tombes, les blés seront plus beaux. Sancti martyres Galliae, orate pro nobis.*

*
* *

Nos pontifes.

Mais quels sont ces hommes vénérables dont la main gauche porte la crosse et la main droite ne cesse de bénir les peuples ? Ce sont nos saints pontifes. Les uns, comme saint Hilaire et saint Martin, ont achevé de convertir la Gaule. Les autres, comme saint Loup et saint Agnan, ont été les défenseurs de leurs cités durant les invasions des Barbares (1). Ceux-ci ont paternellement accueilli les Francs, comme saint Remy qui les baptise, et saint Avit, qui chante la Noël de leur baptême. Ceux-là ont formé la France, suivant le mot de Gibbon, comme les abeilles leur ruche (2).

(1) A saint Loup de Troyes et saint Agnan d'Orléans, il faut joindre saint Germain d'Auxerre, saint Sulpice Sévère, saint Sidoine Apollinaire de Clermont, saint Patient de Lyon, saint Mamert de Vienne, saint Honorat de Provence, etc.

(2) A saint Remy de Reims et à saint Avit de Vienne il faut joindre saint Waast d'Arras, saint Grégoire de Tours, saint Fortunat de Poitiers, saint Prétextat de Rouen, saint Eloi de Noyon, etc.

Mais il en est deux qui dominent tous les autres par la grandeur de leur rôle et qui comptent parmi les patrons particuliers de notre pays : l'un est le grand patriarche des Gaulois, saint Martin de Tours, et l'autre le grand patriarche des Francs, saint Remy de Reims.

O Pontifes, vous qui étiez la lumière et la force de vos diocèses, éclairez nos chefs et fortifiez nos soldats pour qu'ils soient comme vous les défenseurs de nos cités et les sauveurs de la patrie : *Sancti pontifices Galliae, orate pro nobis.*



Nos docteurs.

Parmi ces pontifes quelques-uns ont l'auréole des docteurs. Dante les a comparés au soleil et il a eu raison, car ils sont pour nous des foyers de lumière et de chaleur. Saint Irénée réfute le gnosticisme et les hérésies d'Orient; saint Hilaire confond l'arianisme; saint Bernard laisse tomber de ses lèvres de miel des paroles suaves en l'honneur de Marie. Il en est d'autres qui, nés à l'étranger, ont longtemps vécu dans notre pays et l'ont illustré par leur enseignement, comme saint Anselme, saint Thomas et saint Bonaventure. Nous pouvons leur adjoindre saint François de Sales, si Français par son esprit, sa langue et son cœur, et que Pie IX a déclaré docteur de l'Église universelle — et enfin Bossuet qu'on a souvent appelé un Père de l'Église.

O saints Docteurs, ne permettez que votre clair génie latin soit obscurci par les épais nuages kantistes,

idéalistes, matérialistes, qui montent des bords de l'Elbe, de la Sprée ou de l'Oder : *Sancti Doctores Galliae, orate pro nobis.*

*
* *

Nos moines.

Montalembert a raconté les immenses services que les Moines d'Occident ont rendus à la civilisation. La France en possède toute une pléiade. Notre terre s'embaume du parfum de leurs vertus. Nos villages vivent heureux sous la crosse de leurs abbés. L'enfant du peuple apprend à lire et à écrire dans leurs écoles. Les grands moines de Cluny, de Cîteaux, de Clairvaux mêlent leurs robes blanches aux robes noires de leurs frères aînés, les premiers Bénédictins. Leurs chefs ne sont pas seulement des hommes de prière, mais souvent des hommes d'action et parfois des hommes d'État que les rois appellent à leurs conseils (1).

C'est en France que saint Bruno fonda la Grande Chartreuse. C'est en France que saint Norbert fonda les Prémontrés.

Nous avons encore saint Pierre de Valois et saint Jean de Matha, fondateurs de l'Ordre de la Trinité ; et saint Pierre Nolasque, fondateur de Notre-Dame de la Merci pour la rédemption des captifs.

Toutes ces saintetés, toutes ces gloires monastiques sont vraiment françaises : *Sancti monachi et eremitae Galliae, orate pro nobis.*

(1) Parmi eux brillent saint Bernon, saint Odon, saint Odilon, saint Mayeul, saint Hugues, saint Pierre le Vénérable, saint Robert de Molesme, saint Étienne, et enfin, le plus grand de tous, saint Bernard, le prédicateur de la deuxième croisade, une des gloires les plus pures de notre pays.



Nos confesseurs.

L'ordre des confesseurs n'est pas moins bien représenté. On y voit figurer des rois et des bergers, des chevaliers et des artisans. Tout a été sanctifié dans notre pays, le sceptre et la houlette, l'enclume et la charrue, la plume et le rabot. Saint Léonard, parent de Clovis, est l'ami et le libérateur des prisonniers ; saint Cloud se console dans la solitude d'avoir perdu le trône de son père Clodomir ; Charlemagne est fêté par plusieurs Églises et Jeanne d'Arc l'a canonisé ; saint Louis est le plus parfait des rois ; saint Vincent Ferrier, Français d'adoption, tient les populations de nos villes et de nos villages suspendues à ses lèvres ; saint Pierre Fourier, saint Jean-Baptiste de la Salle sont les amis et les éducateurs des petits enfants ; saint François Régis évangélise le Velay et le Vivarais ; saint Vincent de Paul est le bienfaiteur des pauvres ; puis viennent les bienheureux Eudes, Grignon de Montfort, Benoît Labre et l'admirable Curé d'Ars. *Sancti Confessores Galliae, orate pro nobis.*



Nos vierges.

Avec leurs robes de neige, les vierges forment le cortège de l'Agneau dans le paradis. La France y est noblement représentée. Parmi ses filles, les unes, comme sainte Blandine de Lyon, sainte Foy et sainte Colombe, ajoutent la pourpre du martyre à la robe blanche de la virginité. Les autres, comme sainte Geneviève, la bienheureuse Jeanne d'Arc et sainte

Germaine Cousin, sont bergères, mais leur houlette se change en sceptre entre leurs mains, et, après avoir conduit des brebis, elles conduisent des peuples. Il en est qui se sanctifient dans le cloître. Sainte Odile, la gracieuse patronne de l'Alsace, refuse la main des princes d'Allemagne pour se consacrer au Seigneur. Sainte Isabelle de Longchamps, fille de Blanche de Castille, porte dans le cloître les vertus que son illustre frère saint Louis fait fleurir sur le trône. Sainte Colette de Corbie étend son influence, non seulement sur les monastères où elle fait refleurir l'esprit de sainte Claire, mais sur les peuples qui la vénèrent. La bienheureuse Marguerite-Marie reçoit les révélations du Sacré-Cœur où la France a une place si glorieuse. Après les orages de la Révolution la bienheureuse Mère Barat et la bienheureuse Julie Postel fondent deux grands instituts pour l'éducation des jeunes filles. *Sanctae Virgines Galliae, orate pro nobis.*



Nos saintes femmes.

A la tête du chœur des saintes femmes, saluons trois reines de la famille mérovingienne : sainte Clotilde, qui joua un si grand rôle dès la conversion des Francs ; sainte Radegonde, son illustre belle-fille, et sainte Bathilde, son arrière-petite-fille, qui, après avoir sanctifié le trône, finissent leurs jours dans la paix du cloître ; deux princesses du sang royal : sainte Jeanne de Valois, fille de Louis XI, duchesse d'Orléans, et sainte Françoise d'Amboise, duchesse de Bretagne, qui échangent les fleurs de lys et l'hermine contre la

bure ; sainte Chantal, fondatrice de la Visitation ; la vénérable M^{lle} Legras, fondatrice des Sœurs de la Charité. *Sanctae Viduae Galliae, orate pro nobis.*

*
* *

Nos élus non canonisés.

A ces illustres saints que l'Église a canonisés nous devons joindre les innombrables élus qui n'ont pas eu cet honneur, mais qui n'en sont pas moins au ciel : ces paladins du moyen âge qui invoquent Dieu, Notre-Dame, Mgr saint Michel et Mgr saint Denis, en mourant, et dont les âmes montent sur les ailes des anges ès fleurs du paradis ; ces croisés qui arrosent de leur sang la terre consacrée par le sang du Sauveur, et dont les papes ont souvent assimilé la mort à un martyre ; ces prêtres ou ces évêques admirables, Olier, de Bérulle, Fénelon, Belzunce, le héros de la peste de Marseille ; ces grands catholiques écrivains ou orateurs du xix^e siècle, Ozanam, Melun, Veuillot, Montalembert, Ravignan, Lacordaire, qui défendent si brillamment la cause catholique ; nos jeunes missionnaires qui étonnent le monde par leur charité et leur héroïsme ; ces millions de vierges du Seigneur qui suivent l'Agneau divin, depuis nos origines jusqu'à l'humble Bernadette, la confidente de l'Immaculée Conception, et la miraculeuse petite Sœur Thérèse de Lisieux : *Omnes sancti et sanctae Galliae, orate pro nobis.*

*
* *

La Sainte France.

Voilà, mes Frères, nos glorieux ancêtres. Ceux que l'Église a élevés sur nos autels, pour ne parler que de

ceux-là, sont déjà innombrables. L'hagiographie de la France est une des plus riches de l'Église. Vraiment la France est un jardin de sainteté, une pépinière d'élus, et nous pouvons dire : *Filii sanctorum sumus*, nous sommes les fils des saints.

Ces héros forment aujourd'hui une France triomphante qui se penche avec tendresse sur son berceau de la terre. Oh ! qu'elle est belle cette France de là-haut ! Elle est encore plus glorieuse que celle d'ici-bas. Elle est toute-puissante auprès du bon Dieu. Elle fait l'admiration des anges et des autres bienheureux. S'il est un nom de peuple bien porté au Ciel, il me semble que c'est celui de France !

Et il me semble aussi que la France de la terre elle-même a le droit de s'appeler sainte, car elle est le sol sacré où ce grand arbre de sainteté plonge ses racines. Nous donnons ce titre à l'Église notre mère, *unam sanctam, catholicam et apostolicam Ecclesiam*, et l'une des raisons est qu'elle a produit et produit toujours des saints. La même raison milite, proportion gardée, en faveur de notre pays.

Jeanne d'Arc n'a pas hésité à le canoniser. Elle parlait avec un profond respect « du saint royaume de France ».

Dieu lui-même a appelé son peuple *gens sancta*. Certes, la France où ont fleuri tant de héros chrétiens y a plus de droits qu'Israël (1).

Jérusalem était appelée *civitas sancta*, la cité sainte, parce que Dieu résidait dans son Temple : mais la

(1) Les Russes appellent leur patrie la Sainte Russie et les Polonais parlent avec émotion de la Sainte Pologne. La France mérite bien plus cette épithète puisqu'elle a enfanté beaucoup plus de saints que la Pologne et surtout que la Russie qui n'en a plus depuis qu'elle est schismatique.

France tout entière est un temple immense où des milliers de saints sont à genoux depuis des siècles.

Un pape à qui un ambassadeur demandait des reliques se baissa, ramassa de la poussière du Colisée et dit : « Tenez, voici une terre qui a été imbibée du sang des martyrs : c'est une terre sainte. » O France, toi que tant de saints ont arrosée de leurs larmes et de leur sang, je baise ton sol avec respect : toi aussi, tu es une terre sainte.

II

LE PATRIOTISME DE NOS SAINTS

Le patriotisme est un devoir. Son exercice est une vertu. La loi naturelle écrite au fond de nos cœurs nous le prescrit. L'Esprit-Saint nous le recommande, puisqu'il loue les Machabées d'avoir lutté jusqu'à la mort pour défendre leur pays. Jésus a aimé sa patrie, puisqu'il a pleuré sur ses malheurs et a fait de suprêmes efforts pour les lui épargner. S'il est mort pour tous les hommes il a eu du haut de la croix, comme le dit Bossuet, un regard particulier pour sa patrie.

*
* *

Bons patriotes sur la terre.

Aussi nos saints français ont-ils tous été de bons patriotes pendant leur vie. Les uns ont évangélisé notre nation, ils ont été ses pères dans la foi, ses initiateurs dans les voies de la civilisation ; ils ont

formé son cerveau et son cœur. D'autres furent ses maîtres d'école, ses illuminateurs, comme saint Hilaire et saint Martin. Ceux-ci soutinrent noblement au v^e siècle le choc des Barbares et en délivrèrent leur cité, *defensores civitatis*. Ceux-là ont défriché son sol. D'autres furent pour ses souverains de précieux conseils, et se montrèrent de grands hommes d'État, comme Suger et saint Bernard.

C'étaient de grands patriotes ces paladins de Charlemagne, les Roland et les Olivier qui murmuraient doucement en mourant le nom de « douce France ». Grand patriote le moine Guibert de Nogent qui écrivit sur la première croisade ce beau livre : *Gesta Dei per Francos*, tout vibrant de fierté et d'amour pour la France, tout frémissant d'indignation contre les Teutons qui l'insultaient. Grand patriote saint Louis qui, apprenant que Frédéric II d'Allemagne avait jeté en prison des pèlerins français, le somma de les délivrer en lui écrivant : « Sachez que le royaume de France n'est pas si faible qu'il se laisse outrager impunément par des étrangers. » Et n'est-elle pas délicieusement patriotique la devise qu'il avait fait graver sur son anneau d'or : « *Dieu, France et Marguerite, hors cet anel n'ay point d'amour.* »

Qui a plus aimé la France que Jeanne d'Arc ? qui a plus gémi sur ses malheurs ? qui a eu une idée plus haute de sa dignité ? qui s'est plus dévoué pour elle et lui a rendu de plus grands services ? qui a été plus économe du sang de France et plus prodigue de son propre sang pour la France ?

C'était aussi un grand patriote ce Vincent de Paul qui semblait avoir adopté tous les pauvres de France et qu'on appelait le père de la patrie.



Bons patriotes dans le ciel.

Mais, me direz-vous, est-ce que ces bons saints s'intéressent encore aux choses de la terre ? Est-ce que le patriotisme n'est pas mort dans ces grands cœurs frappés d'un plus sublime amour ? Et non, mes Frères, les amours légitimes de la terre ne s'éteignent pas au ciel ; ils y sont épurés, divinisés, mais plus vifs encore et plus tendres.

Il n'y a que deux vertus qui n'entrent pas au ciel : la foi, qui s'évanouit dans la vision béatifique, et l'espérance qui fait place à la possession du bien suprême. Mais les autres subsistent, et surtout la charité qui est leur reine. Or le patriotisme est une vertu tributaire de la charité. Saint Thomas disait en effet que nous avons trois grandes dettes de reconnaissance et d'amour : envers Dieu, envers nos parents et envers notre Patrie.

Comment nos saints nous oublieraient-ils ? Est-ce que des hommes de cœur, arrivés à la fortune ou à la gloire, oublient leurs amis qu'ils ont laissés dans la souffrance ? Ce serait égoïsme de parvenus, ce serait lâcheté, et le ciel est chevaleresque.

Est-ce que des hommes de cœur oublient leurs bienfaiteurs et surtout leurs parents ? Mais la France a été pour nos saints une bienfaitrice et une mère. C'est en France qu'ils ont reçu le baptême ; c'est là qu'ils ont appris sur les genoux de leurs mères, de vaillantes Françaises, à prier Jésus et Marie ; là qu'ils se sont agenouillés pour recevoir la sainte Hostie ; là qu'ils ont travaillé, aimé et souffert ; là, en un mot, qu'ils

ont semé dans les larmes les lauriers qu'ils récoltent dans l'exultation de la gloire. Ils lui doivent donc beaucoup, et, comme la reconnaissance est la vertu des cœurs délicats et comme leur cœur est tout pétri de délicatesse, ils aiment la France encore plus qu'ils ne l'aimaient sur la terre.

D'ailleurs, s'ils avaient besoin d'être stimulés, ils n'auraient qu'à jeter un regard sur leur roi Jésus et leur reine Marie. Ils verraient, comme je vous l'ai dit, que Notre-Seigneur et Notre-Dame ont toujours eu une prédilection pour la France et lui en ont donné d'innombrables preuves. Si l'expression n'était pas un peu familière, je dirais presque que, rien que pour faire leur cour à Jésus et à Marie, ils doivent montrer un grand amour pour notre patrie.

III

NOS AVOCATS ET NOS ALLIÉS AU CIEL

Aussi, réunis autour du trône de Dieu, ils ne cessent d'intercéder pour nous. Ce n'est pas là une imagination de mon patriotisme, ce n'est même pas seulement une déduction tirée des plus solides raisons, c'est un fait basé sur de très intéressants témoignages. En voici trois :

*
* *

Raduin et saint Remy.

Au ix^e siècle, sous Louis le Débonnaire, un abbé italien, nommé Raduin, fit un pèlerinage au tombeau de saint Remy. Or une nuit qu'il priait dans la basi-

lique, il eut une vision : il vit la sainte Vierge entourée de saint Jean et de saint Remy, et Marie lui désignant le saint évêque de Reims lui dit : « Voici un des grands patrons de la France ; il ne cesse de prier Dieu pour elle. »

*
* *

Sainte Brigitte et saint Denis.

Pendant la guerre de Cent ans, alors que la France était comme noyée dans le sang de ses fils, sainte Brigitte, c'est elle qui nous le raconte, eut une vision. Elle vit saint Denis en prière aux pieds de la Vierge et qui lui disait : « O Marie, ayez pitié de votre royaume de France qui est aussi le mien : *Miserere regno tuo et meo.* »

*
* *

Jeanne d'Arc, Charlemagne et saint Louis.

Jeanne d'Arc nous apprend qu'elle vit un jour saint Louis et saint Charlemagne à genoux aux pieds du Sauveur et priant pour la France. Sur son étendard, elle fit représenter cette scène qui reproduisait sans doute une de ses extases : deux anges — probablement saint Michel et saint Gabriel — également à genoux devant le Christ et lui offrant un lys qui symbolisait la France.

Elle nous dit d'ailleurs : « Je suis venue en France de par Dieu, la Sainte Vierge Marie et tous les benoîts saints et saintes du ciel. »



Le parti de la France.

Oserai-je dire que nos benoîts saints forment là-haut comme le parti de la France ? Et pourquoi ne l'oserais-je ? Jeanne d'Arc n'a pas reculé devant ce mot en parlant du ciel. Comme on lui demandait si sainte Marguerite parlait anglais, elle répondit : « Et comment le parlerait-elle ? Elle n'est pas *du parti des Anglais*. » Elle était donc du parti des Français. Et sans doute il ne faut pas entendre ce mot dans le sens mesquin des partis terrestres, qui implique toujours de misérables divisions. Nos patrons du ciel, quand ils demandent pour nous la victoire, sont d'accord avec tous les saints du ciel et même avec les saints allemands, je vous dirai bientôt pourquoi.

Évidemment ce qu'ils souhaitent avant tout pour nous, c'est notre bien spirituel, c'est le salut de nos âmes, mais ils ne se désintéressent pas plus que Dieu des événements humains, qui sont des moyens pour des fins divines ; ils savent que le triomphe d'une nation sur une autre, d'une cause sur une autre, n'est pas indifférent à la gloire de Dieu ; qu'une victoire comme celles de Constantin au pont Milvius, de Clovis à Tolbiac ou à Vouillé, de Charles Martel à Poitiers, de don Juan à Lépante, de Sobieski à Vienne, peut avoir pour l'Église et pour les âmes les plus gigantesques conséquences.

Ils suivent donc avec un intérêt immense les péripéties de cette guerre. Ils entrevoient la situation terrible que créerait à l'Église catholique le triomphe d'une nation hérétique, qui, après avoir vaincu à elle seule

toutes les nations du monde, serait tentée de mettre sa puissance formidable, irrésistible, au service de sa culture, c'est-à-dire de l'hérésie et peut-être de l'Islam, en recommençant son fameux Kulturkampf. Ils entrevoient au contraire les immenses avantages qui peuvent découler pour la religion de la victoire de la France, restée malgré tout si profondément chrétienne. Vous voyez donc de quel côté vont leurs vœux.

N'est-ce pas cette perspective qui les a toujours inclinés vers nous jusqu'à nos jours ? Je ne vous rapporterai pas ici les marques si nombreuses qu'ils nous ont données de leur protection dans le passé, car je me réserve de le faire en étudiant la vie et le rôle de chacun de nos grands patrons, saint Michel, saint Denis, saint Martin, saint Remy, saint Louis, sainte Geneviève, sainte Clotilde et les bienheureuses Jeanne d'Arc et Marguerite-Marie.

*
* *

Les Saints allemands

prient-ils pour l'Allemagne ?

Vous me direz peut-être : « Mais l'Allemagne elle aussi a ses saints, saint Boniface, son apôtre, saint Henri, sainte Cunégonde, sainte Hildegarde, saint Étienne de Hongrie, sainte Élisabeth de Hongrie, sainte Gertrude, sainte Mechtilde, saint Fidèle de Sigmaringen, et bien d'autres. Elle aussi peut invoquer ses patrons. Elle aussi peut dire qu'elle a son parti dans le ciel. »

Sans aucun doute, tous ces grands saints allemands

aiment leur patrie, mais ils ne l'aiment pas au point de préférer sa cause à celle de la justice. Et comme leur patrie a violé tous les droits en attaquant la Belgique et la France, comme elle a été mue par l'orgueil et la cupidité, comme elle a commis les plus révoltantes atrocités, il leur est impossible de l'approuver, ils ne peuvent que prier pour sa conversion. Et, comme l'unique moyen d'obtenir cette conversion et en même temps de faire triompher la justice, c'est de la châtier, ils ne peuvent que demander pour elle le châtiment mérité : *qui bene amat, bene castigat*. Et remarquez bien que l'attitude de nos Saints à nous serait exactement la même à l'égard de la France, si celle-ci avait commis les mêmes crimes ; ils prieraient Dieu de la punir pour la ramener au sentier du devoir. Ne doutez pas qu'il en soit ainsi des saints allemands.

Lorsqu'ils voient que, au lieu de s'amender, la Germanie s'obstine dans son aveuglement, ils ne peuvent que souhaiter pour elle la foudre qui lui ouvrira les yeux ; lorsqu'ils entendent son souverain appeler Dieu à son aide, comme le complice de ses cruautés, ils ne peuvent que s'éloigner avec épouvante de celui qui conduit leur patrie à l'abîme.

*
* *

« Sortons d'ici. »

Pendant le siège de Jérusalem par Titus, on entendit des voix lugubres qui s'écriaient au fond du temple : « Sortons d'ici ! Sortons d'ici ! » L'historien Josèphe ajoute que c'étaient les anges de sa patrie qui s'éloignaient d'elle, parce qu'elle était coupable et

allait être châtiée. Eh bien, il me semble que les anges et les saints de l'Allemagne, indignés d'une guerre injuste et impie, s'éloignent de ses auteurs responsables et remontent vers le ciel en s'écriant : « Sortons d'ici ! Loin des Barbares ! »

Ainsi, loin d'avoir à redouter un conflit de vœux et de prières entre les saints de France et les saints d'Allemagne, nous pouvons être sûrs que les uns et les autres, unis à l'adorable volonté de Dieu, bénissent comme lui le parti de la justice et qu'ils sont tous nos alliés.

Mais nous avons évidemment des raisons spéciales pour invoquer nos saints à nous, puisque Dieu nous les a donnés pour patrons. Nous n'avons pas à craindre qu'ils nous abandonnent comme les anges d'Israël abandonnèrent le Temple à Jérusalem.

*
* *

Mane nobiscum, Domine.

Vous resterez au contraire chez nous, Seigneur, avec tous vos saints : *Mane nobiscum, Domine, quoniam advesperascit*. Vous resterez avec nous, ô Notre-Dame de France, ô Notre-Dame de la Victoire, et vous tous, célestes vétérans, habitués de Tolbiac, de Bouvines, de Patay, et vous combattrez encore avec nous. Allons, levez-vous, saint Michel, pour punir de nouveau l'orgueil révolté contre Dieu. Saint Denis, déployez votre oriflamme. Saint Martin, couvrez-nous, comme les soldats de Clovis, de votre chape bleue. Saint Remy, sainte Geneviève, sainte Clotilde, invo-

quez le Dieu de Tolbiac et de Reims. Saint Louis, reprenez votre épée de Saintes et de Taillebourg. Jeanne d'Arc, à l'étendard ! Bienheureuse Marguerite-Marie, sauvez-nous par le Sacré-Cœur. O nos Alliés du ciel, penchez-vous sur nos mourants pour recueillir leurs âmes et les porter au paradis ; sur nos blessés pour les consoler et les guérir ; sur nos drapeaux, enfin, pour leur donner le baiser de la victoire.

AINSI SOIT-IL.

LE CHRIST QUI AIME LES FRANCS

MES BIEN CHERS FRÈRES,

Au-dessus de tous nos chers alliés du ciel et de la terre, il y a Dieu lui-même, celui qui tient en mains les destinées de tous les peuples, qui les élève ou les abaisse, leur envoie la victoire ou la défaite selon les sublimes accords de sa justice et de sa miséricorde. Il nous importe donc avant tout de savoir s'il est pour nous ou contre nous dans cette terrible guerre. S'il était contre nous, que pourrions-nous espérer ? A quoi nous serviraient les armes, les munitions et les alliances de la terre ? S'il est pour nous au contraire, qu'avons-nous à craindre : *Si Deus pro nobis, quis contra nos?*

Or, nous pouvons dire hardiment qu'il est avec nous. La première raison c'est que notre cause est juste ; or, il est le Dieu de la justice, il ne peut donc se faire le complice de la monstrueuse iniquité qui s'est déchaînée contre nous. La seconde raison, c'est qu'il a pour nous un amour tout particulier. Il est toujours, comme au temps de Clovis, le Christ qui aime les Francs, celui qui les a comblés de bienfaits et d'honneur, qui a fait de leur histoire un tissu de merveilles, le chef-d'œuvre de sa tendresse et de sa puissance ; celui dont Jeanne d'Arc disait : le roi du ciel est le vrai roi de France : *rex caelorum, rex Galliae* ; celui que François I^{er} appelait *un bon Français* ; celui

qui aime la France plus que vous et que moi ; celui en qui j'ose saluer avec autant de respect que d'amour le premier et le plus illustre des patriotes français.

Et non seulement il nous aime, mais il nous a montré une préférence, une prédilection parmi tous les peuples : *non fecit taliter omni nationi*. Ce n'est pas sans doute un article de foi ; c'est un jugement humain, mais appuyé sur l'histoire, une persuasion qu'ont toujours eue nos pères et qu'ont souvent exprimée les personnes les plus graves. *Le pape Pie X, en une circonstance solennelle, a parlé de cette prédilection du Christ pour notre pays (1).*

Nos ennemis parlent avec fierté de leur vieux Dieu. S'ils entendent par là celui dont ils suivent l'esprit et les maximes dans cette guerre, ce n'est certes pas le Christ, car ce n'est pas le Christ qui leur a inspiré la violation d'un traité solennel, le massacre des femmes et des enfants et la destruction de ses églises. C'est le vieux Dieu qu'on honorait jadis dans les forêts germaniques par des sacrifices humains, c'est l'infâme idole d'Irmensul dont notre grand Charlemagne a brûlé le repaire. Notre Dieu à nous, le vieux Dieu de nos pères, c'est le Dieu de Clotilde, le Dieu de justice et d'amour, celui que nous adorons et que nous aimons depuis quinze siècles.

Sa prédilection pour nous a pour fondement et pour garantie le pacte de Reims, conclu entre le Cœur du

(1) Lors de la béatification du Curé d'Ars, Pie X, s'adressant aux Français présents à Rome, leur dit : « *Puisque la béatification du Curé d'Ars prouve que Dieu garde sa prédilection pour la France, je vous prie de vous unir à moi dans cette conviction : bientôt Dieu opérera des prodiges qui nous donneront la preuve que la France ne cesse point d'être la fille aînée de l'Église, non plus seulement par des paroles, mais par des actes.* »

Christ et le cœur de la France, au baptême de Clovis, en la fête de Noël 496. Par ce pacte, le Christ et la France se promettaient un éternel amour, une fidélité et une assistance mutuelles dans tous les siècles. Or, pour Notre-Seigneur, un pacte n'est pas un « chiffon de papier ». C'est une chose sacrée, où il engage sa signature, son honneur de Dieu, source et archétype de tout honneur. Il y a toujours été fidèle dans le passé ; il le sera toujours dans l'avenir et en particulier dans cette terrible guerre, pourvu que nous-mêmes nous ne déchirions pas la convention divine.

Voyons d'abord quelle était la pensée surnaturelle et historique de ce pacte et ensuite comment il a été tenu de part et d'autre jusqu'ici. Une joyeuse espérance s'envolera de tous ces souvenirs.

I

LE PACTE DE REIMS

Les prédilections divines.

Jésus-Christ aime tous les hommes et il est mort pour tous. On peut dire également qu'il aime tous les peuples sans exception ; il est prêt à les bénir et à les combler de bienfaits, pourvu qu'ils soient fidèles à ses lois et, avant tout, à la loi naturelle, aux principes éternels de la justice et de l'honnêteté, sans quoi il n'a pour eux que de la colère et des châtements.

Cependant, il peut avoir une prédilection pour un peuple déterminé, sans pour cela faire de tort aux autres et sans que ceux-ci aient le droit de se plaindre.

Un homme doit être juste envers tous ses semblables, mais il peut avoir des amis et leur montrer une affection et une générosité particulières. De même, et à plus forte raison, Dieu est-il libre de ses dons et de ses faveurs.

C'est ainsi que, dans l'Ancien Testament, il avait une préférence pour Israël. C'était le peuple élu, le gardien de la vraie foi et l'héritier des promesses messianiques. Il veillait sur lui avec une sollicitude paternelle et il intervint souvent miraculeusement en sa faveur. Mais un jour Israël prévariqua en rejetant le Messie et il fut rejeté à son tour.

Il lui fallait un successeur pour soutenir la vérité et les droits divins dans le monde. Il plut à Dieu de choisir une nation qui s'appelait la Gaule et devait un jour, après sa fusion avec les Francs, s'appeler la France.

Pendant plusieurs siècles, Dieu la prépare à sa mission. Il lui envoie des apôtres, des martyrs, des pontifes, des vierges qui la convertissent, entre autres saint Denis, saint Martin et sainte Geneviève.

*
* *

L'élection de la France.

Enfin voici les Francs. Vainqueurs à Tolbiac, grâce à un miracle du Dieu de Clotilde, ils reçoivent à Reims le baptême des mains de saint Remy. C'est là qu'a lieu l'élection de la France, preuve et gage de la prédilection du Christ.

On avait pu croire pendant quelque temps que l'empire romain, après sa conversion, serait l'élu du Seigneur et le champion de sa cause. Il avait jeté un

vif éclat et donné de grandes espérances à l'Église avec Constantin et Théodose. Mais les successeurs de ces princes trompèrent toutes ces espérances par leur corruption et leurs apostasies. La monarchie césarienne fut rejetée à son tour.

En face d'elle se dressaient les Barbares. Mais ils étaient, à la fin du v^e siècle, tous païens ou ariens, lorsque la France reçut le baptême. Elle se trouva être ainsi la fille aînée de l'Église, la première des nations catholiques, le noyau de la future chrétienté, la réserve humaine de la Religion.

Fille aînée de l'Église ! Beaucoup d'hommes ne voient là qu'un titre rappelant un fait historique. Mais ce titre avait une portée plus haute, il impliquait une mission, des charges et des prérogatives, il présageait un splendide avenir. Voici pourquoi :



Le droit d'aînesse de la France.

Le droit d'aînesse dans l'Ancien Testament emportait de grands privilèges. Le premier-né était le béni et le favori de son père, l'héritier de ses biens et de ses droits, l'orgueil et l'espoir de la famille ; il avait une autorité morale sur ses frères et, à la mort ou en l'absence du père, il devenait leur tuteur.

Le peuple d'Israël eut lui-même ce rôle dans la famille humaine. Il fut appelé le premier-né du Seigneur : *Israël primogenitus*, l'héritier des promesses divines. Il exerça une suprématie, une sorte de magistrature spirituelle sur les autres peuples.

Il en a été de même de la France. Première-née des nations chrétiennes, elle fut chargée par Dieu de sou-

tenir l'Église et toutes les belles causes de la justice, de la liberté, de l'ordre qui sont la vie de la société. Elle fut sacrée le champion du droit et le soldat de Dieu. Vous le voyez, cette superbe vocation découle de son droit d'aînesse et par conséquent de son baptême de Reims.

Beaucoup d'hommes, de nos jours, admirent cette mission de la France, mais n'en voient que les côtés brillants et extérieurs : le côté surnaturel leur échappe. Ils exaltent les qualités de notre race, son culte de la justice et de l'honneur, son caractère chevaleresque, son dévouement et sa générosité pour les malheureux. C'est très bien. Mais, pour être complet, il faut remonter à la source de ces vertus et de ces beautés.

*
* *

Mission surnaturelle de la France.

Or, cette source c'est le Cœur du Christ, c'est son amour pour la France. C'est parce qu'il l'a aimée, qu'il l'a appelée la première à l'admirable lumière de son Évangile, *in admirabile lumen suum*, qu'il lui a confié une mission exceptionnelle et conféré tous les dons nécessaires pour qu'elle pût s'en acquitter.

Mais, comme tout grand amour, cet amour du Christ est jaloux et veut être payé de retour. Notre-Seigneur demande à la France son cœur : *Filia, praebe cor tuum mihi*.

« O France, lui a-t-il dit en ce grand jour de Noël 496, je t'ai aimée de toute éternité : *Caritate perpetua dilexi te*. Je t'ai préparé dans le plus beau des pays un théâtre digne de tes destinées. Tu seras bénie entre toutes les nations. Je serai ton roi et ton

bienfaiteur. Mais je te demande ton amour, je veux régner sur ton cœur et par toi sur le monde. »

Et la France lui répondit en l'acclamant : « Oui, Seigneur, je vous aime et je vous aimerai jusqu'à la fin des temps. Vous régnerez sur mes lois et mes institutions, sur mon cœur et sur toute ma vie. Je serai votre soldat et votre apôtre. Je vous ferai, avec mon sang s'il le faut, un tapis de pourpre, pour que vous puissiez poser votre pied sur la terre et marcher en triomphateur jusqu'aux extrémités du monde. »

Et se tournant vers les autres nations et, dans un geste magnifique, frappant la terre de sa lance, de sa bonne lance de Tolbiac, la France, reprenant le mot de saint Paul, s'écria : *Oportet illum regnare!* Il faut que le Christ règne! Dieu le veut! Et la France le veut, elle aussi! »

Voilà, mes Frères, le pacte conclu entre le Christ et notre pays. Voilà notre mission mystique et surnaturelle, aimer et faire aimer Notre-Seigneur. Mais ne voyez-vous pas que le rôle historique si brillant de la France, rôle admiré par les incroyants eux-mêmes, découle de celui-là. Faire régner le Christ, n'est-ce pas faire régner l'ordre, le droit, la liberté et le bonheur même sur la terre?



La loi salique.

A ce pacte il fallait un texte officiel, un instrument diplomatique. Nous l'avons, c'est la loi salique. Cette loi, c'est le joyau de notre histoire. Une phrase y étincelle comme un diamant : *Vive le Christ qui aime les Francs!*

Cette phrase, tout le monde la connaît, mais bien

peu l'ont approfondie Essayons d'en pénétrer le sens intime : il est merveilleux et il en jaillit une lumière imprévue.

Quel est donc ce Christ que nos pères acclament ? Est-ce le Christ docteur, illuminateur ? Non. Est-ce le Christ thaumaturge, qui commande à la tempête, à la vie et à la mort ? Non. Est-ce le Christ justicier, celui qui terrasse les méchants ? Non.

C'est le Christ qui aime ! Le Christ avec son amour et, par conséquent, avec son cœur, puisque le cœur est le symbole de l'amour. C'est donc au fond le Sacré-Cœur de Jésus. C'est comme si nos pères avaient dit : « Vive le Sacré-Cœur qui aime la France ! » Oh ! sans doute le mot n'y est pas, il n'était même pas connu alors. Mais la réalité divine y est. Nos pères, sans connaître encore le Sacré-Cœur, avaient, semble-t-il, le pressentiment mystérieux du rôle qu'il devait jouer dans notre histoire.

L'amour était réciproque, car si le Christ aimait les Francs, les Francs acclamaient le Christ comme leur Maître ; ils l'élevaient sur le pavois, comme ils y élevaient leurs rois chevelus. Et cet amour devait durer et se manifester par une réciprocité de services jusqu'à la fin des siècles.

*
* *

Prédiction de saint Remy.

Dieu voulut bien expliquer et déclarer cette perpétuité de son pacte par la bouche de saint Remy. Le grand évêque de Reims dit en effet à Clovis dans une exhortation célèbre : « Apprenez, mon fils, que le royaume de France est prédestiné par Dieu à la

défense de l'Église romaine qui est la seule véritable Eglise de Jésus-Christ. Ce royaume sera un jour grand entre tous les royaumes de la terre : il embrassera toutes les limites de l'empire romain et soumettra tous les autres royaumes à son sceptre. Il durera jusqu'à la fin des temps. Il sera victorieux et prospère tant qu'il restera fidèle à la foi romaine, mais il sera rudement châtié toutes les fois qu'il sera infidèle à sa vocation. »

Il y a là les éléments d'un splendide argument pour l'immortalité de la France. Elle sera châtiée quand elle sera coupable. Mais si elle accepte le châtiment comme une expiation, si elle revient à Dieu de tout son cœur, elle sera pardonnée, et Dieu, comme il l'avait promis à Israël, ne lui retirera pas sa miséricorde, ni par conséquent sa vocation, fruit de cette miséricorde : *misericordiam autem meam non auferam a vobis*. Or, que la France doive se repentir ainsi de toutes ses fautes et par conséquent se relever de toutes ses chutes, c'est ce qui ressort de cette parole de saint Remy : « *Le royaume de France durera jusqu'à la fin des temps.* »

*
* *

Caractère patriotique

de la loi salique.

Une autre vérité consolante et glorieuse pour notre pays ressort du texte de la loi salique. On y voit la première éclosion du patriotisme français et comme elle est vigoureuse ! Nos pères y montrent la haute idée qu'ils ont de la France, la fierté et l'amour qu'elle leur inspire.

« C'est la nation illustre, ayant Dieu même pour auteur : auctore Deo condita. » Quelle origine ! **« C'est la nation forte sous les armes, hardie, agile et rude au combat, noble et saine de corps, d'une blancheur et d'une beauté singulières. »**

C'est là comme le corps de la patrie. Mais son âme est encore plus belle. C'est la nation *ferme dans les traités de paix, profonde en conseil, avide de science, assoiffée de justice, attachée à la foi catholique et à la piété, libre d'hérésie : c'est l'amie et la protégée du Christ.* Quels horizons s'entr'ouvrent ici ! A peine sortie du paganisme et de la barbarie, la nation franque affirme son respect pour ses engagements. Libre à d'autres de se déshonorer, en violant leurs promesses. Elle, elle a, avant tout, le culte de l'honneur !

Et, après la grande acclamation au Christ, la loi salique continue par une série de vœux qui sont une admirable prière pour la patrie bien-aimée. Que le Christ garde le royaume des Francs et remplisse leurs chefs de la lumière de la grâce ! Qu'il protège leurs armées ! Qu'il leur accorde la foi, la paix et la félicité ! Qu'il dirige leurs rois dans les voies de la piété !

Vous voyez que le patriotisme français ne date pas de la Révolution, comme l'a soutenu l'esprit sectaire, ni de Jeanne d'Arc, ainsi que l'a prétendu Michelet, croyant faire honneur à la Pucelle, comme si on pouvait l'honorer en diminuant le patrimoine de son pays, ni de la bataille de Bouvines où il se manifesta dans un délire d'enthousiasme, ni de la première croisade que le moine Guibert a racontée avec tant de fierté sous ce beau titre *Gesta Dei per Francos*, mais qu'il remonte jusqu'à nos origines, puisque nous surprenons ses vibrations étrangement sonores dans la loi salique.

Ce patriotisme est donc né avec la religion dans la race des Francs ; il a lui aussi pour source, comme notre vocation, le Cœur du Christ qui nous aime et il emprunte à sa source sa douceur et ses beaux caractères. Il est fait de fierté mais non d'orgueil, il ne prétend pas écraser les autres peuples. Le fils aîné du Seigneur aime ses frères cadets, tous les peuples chrétiens, et il souhaite de les voir grandir dans la paix et le bonheur.



Ames compatissantes,

mais non allemandes !

Notre Dieu est le Dieu qui aime, le Dieu tendre et compatissant, et il demande à ses disciples cette même vertu de bonté. Il a confié à la France une épée, qui ne doit sortir du fourreau que pour faire régner plus de joie sur la terre. Jamais la France n'a considéré cette épée comme un instrument d'ambition ; elle n'y a vu qu'un instrument de justice, de beauté morale et de bonté ; la compassion c'est une vertu chrétienne, c'est aussi une vertu éminemment française.

On ne peut malheureusement en dire autant de tous ses voisins. Tandis qu'elle s'éveillait ainsi à l'aurore de la civilisation chrétienne, dans l'ombre des forêts germaniques s'agitaient d'obscures peuplades, qui ne formaient pas encore une nation, larves d'une barbarie sauvage d'où devait éclore un jour une civilisation plus abominable. Ces peuplades ignoraient le Dieu d'amour, le Dieu qui a un cœur : c'était leur excuse. Elles ne connaissaient que le Dieu sans cœur, le Dieu de la violence et de la barbarie, le Dieu qui boit le

sang humain dans le crâne des prisonniers de guerre, sous les voûtes sombres du Walhalla.

Hélas ! après des siècles de christianisme, et voilà où il n'y a plus d'excuse, le Dieu sans cœur a toujours des temples, des fidèles et des pontifes là-bas.

L'un de ces pontifes, un général allemand, blâmait récemment dans une proclamation ceux de ses compatriotes qui montraient de la compassion aux prisonniers français et disait que ce n'était pas là *« une conduite allemande »*. *« Ames compatissantes, s'écria-t-il, mais non pas allemandes ! »* Parole terrible d'un inconscient qui connaît bien sa race et qui la cloue au pilori mieux que ne l'eût fait un ennemi.

Un autre pontife du Dieu sans cœur, un autre général allemand, est allé plus loin : il a ordonné à ses soldats de ne plus faire de prisonniers, de tuer tous les blessés et de ne laisser aucun homme vivant derrière eux (1).



Le dieu Thor et nos Cathédrales.

Un célèbre écrivain d'Outre-Rhin, Henri Heine, nous avertissait en 1834, dans son ouvrage sur l'Allemagne, de ne pas trop compter sur la civilisation et la philanthropie des disciples de Kant : *« Ils ne voudront pas plus, disait-il, entendre parler de pitié dans le monde des faits que dans le monde des idées... Alors*

(1) Le général badois Sterger, commandant la 58^e brigade du 14^e corps badois, a commis cet ordre du jour (26 août 1914) : *« A partir d'aujourd'hui il ne sera plus fait aucun prisonnier. Tous les prisonniers seront mis à mort. Les prisonniers, même en grandes unités constituées, seront mis à mort. Aucun homme vivant ne doit rester derrière nous. »* (Publié par l'ambassade de France à Genève, et communiqué aux troupes françaises par ordre du Généralissime.)

débordera la férocité des anciens combattants... Alors les vieilles divinités guerrières se lèveront de leurs tombeaux fabuleux et essuieront la poussière séculaire : le dieu Thor se dressera avec son marteau gigantesque et détruira les cathédrales gothiques. »

Il ne croyait peut-être pas si bien dire et être si bon prophète. Mais nous l'avons vu le dieu Thor, avec sa bouche d'acier et ses lèvres de feu, vomir la mort contre une cathédrale qui n'était pas seulement une merveille de beauté, mais une merveille d'amour offerte par le cœur de la France au cœur de son Dieu.

C'est donc bien entre le Christ et le dieu Thor qu'a lieu ce gigantesque conflit, entre le Dieu clément et doux de la France et le vieux dieu de l'Allemagne. Ah ! ce vieux dieu a beau se parer en Lucifer et prendre en main le flambeau de la kultur, il n'est pas autre chose que le vieux Satan. Et maintenant si vous demandez lequel des deux doit l'emporter, le ciel ou la terre, la conscience humaine, la justice infinie et les glaives frémissants des anges vous répondront : C'est le Christ ! C'est le Christ ! C'est le Dieu de la France !

II

EXÉCUTION DU PACTE

A. — Du côté de la France.

Le règne du Christ par la France.

Dès son origine, la France s'efforce de réaliser sa devise, d'établir le règne du Christ : *Oportet illum regnare !*

Au récit de la Passion, Clovis frémit d'indignation contre les ennemis de Notre-Seigneur. Il s'écrie en agitant sa lance : « *Que n'étais-je là avec mes Francs !* » Ah ! s'il avait été là, il aurait châtié les déicides, vengé l'honneur de son Dieu, et, au lieu d'une croix, il lui eût élevé un trône en plein Calvaire ; il faut bien que le Christ règne ! Il est vrai qu'il eût empêché par là l'œuvre de la rédemption, et Notre-Seigneur, qui voulait nous sauver à tout prix et surtout au prix de son sang, l'eût arrêté, comme il arrêta ses anges prêts à le défendre. Mais combien l'intention de Clovis et de ses Francs est touchante ! Comme il est beau à la France d'avoir voulu, dès ses premiers pas dans l'histoire, jouer le rôle des anges de justice !

Charlemagne passe les Alpes, châtie les Lombards, ennemis du Saint-Siège, fonde le pouvoir temporel des Papes. Pourquoi ? Parce qu'il faut que le Christ soit libre, indépendant et par conséquent roi dans la personne de son Vicaire : *Oportet illum regnare !*

Les Croisés passent les mers. Ils arborent la croix, l'étendard du Roi des rois : *Vexilla regis prodeunt*. Godefroy de Bouillon, invité à entrer en appareil royal à Jérusalem qu'il vient de prendre, s'écrie : « A Dieu ne plaise que je porte la couronne d'or là où mon maître a porté la couronne d'épines. » Toute grandeur humaine doit disparaître devant celle de Jésus : *Oportet illum regnare !*

Saint Louis est le plus authentique représentant de la France. Or il ne veut être — c'est sa touchante expression — que le « bon sergent de Jésus-Christ ». Son âme est adéquate à celle de la France et c'est une âme d'apôtre et de martyr. Il écrit au bey de Tunis : « Dieu sait que je consentirais à passer le reste de mes jours en prison, si je pouvais par là gagner votre

âme au vrai Dieu ! » Ce n'est pas tant la conquête de l'Afrique qu'il rêve que sa conversion. Ah ! c'est que le Christ doit régner en Afrique comme sur l'Europe et sur l'Asie : *Oportet illum regnare !*

Bien française aussi est l'âme de Jeanne d'Arc. Or sa grande passion c'est l'amour du Christ. Le but qu'elle poursuit avant tout c'est de faire régner Jésus sur la France et par la France sur le monde. Cette idée apparaît dans ses paroles avec une précision et un relief admirables. Elle déclare à Charles VII qu'il n'est que le lieutenant du vrai roi de France qui est le roi des cieux : *locum tenens regis caelorum qui est rex Galliae*. Après avoir délivré la France, elle veut faire une grande croisade pour faire régner Jésus-Christ en Allemagne, par la destruction de l'hérésie hussite, et en Terre Sainte, par la destruction de l'infidélité musulmane : *Oportet illum regnare !*

Une autre preuve de l'amour de nos pères pour le Sauveur est le culte d'honneur qu'ils rendent à son Corps dans l'Eucharistie. Saint François d'Assise disait qu'il aimait la France à cause de l'amour exceptionnel qu'elle avait pour ce divin Sacrement (1). C'est un pape français, Urbain IV, qui institua la Fête-Dieu. C'est la France qui inaugure les processions de cette fête où le Christ porté en triomphe bénit nos villes fleuries et nos campagnes embaumées : *Oportet illum regnare !*

(1) Thomas de Celano raconte que saint François, voyant son Ordre se développer en Italie, résolut de le répandre à l'étranger. Il envoya donc des religieux en Espagne et en Allemagne, mais il voulut se réserver la France, pour laquelle il avait une affection spéciale, et la raison touchante qu'il en donnait était « l'amitié » de notre pays pour la Sainte Eucharistie : *propterea diligebat Franciam ut amicam Corporis Domini*.

*
* *

L'impiété de la France :

réponse de Léon XIII.

Mais, direz-vous, la France a été souvent coupable. Elle s'est tournée contre les Papes avec Philippe-le-Bel et Louis XIV. Elle a applaudi Voltaire blasphémant l'*Infâme* et insultant la *Pucelle*. Elle a massacré les prêtres et fermé les églises pendant la Révolution. Elle a de nos jours persécuté la Religion, dispersé les Congrégations, rompu avec le Saint-Siège, traité le Concordat comme un « chiffon de papier », et elle est la seule qui n'invoque pas officiellement le nom de Dieu pendant cette guerre. C'est donc bien, après de nombreuses infidélités, l'apostasie complète. Le pacte de Reims est déchiré par nous et par conséquent ne lie plus le Christ.

Léon XIII, mes Frères, a répondu à cette objection, en 1884, en faisant remarquer, dans sa belle encyclique *Nobilissima Gallorum gens*, que les égarements de notre patrie n'ont jamais été le fait de la nation tout entière et n'ont jamais duré longtemps : *si quodammodo oblita sui... nec diu nec tota desipuit*.

C'étaient les gouvernements qui, à diverses époques, entraînés par l'orgueil ou la cupidité, entraient en lutte avec le Saint-Siège. C'était un parti qui conspirait contre la loi avec Voltaire et, en d'autres temps, contre les libertés de l'Église. C'était donc toujours une minorité. Et comme elle avait le pouvoir ou dirigeait l'opinion publique, comme elle était bruyante et remuante, on la prenait pour la nation elle-même. Mais la grande majorité a toujours été profondément chrétienne et elle l'est encore : *nec tota desipuit*.

Et puis la folie n'était qu'une crise passagère : *nec diu*. La France visiblement châtiée revenait à Dieu de tout son cœur. Aujourd'hui encore elle est la nation « pénitente et dévouée au Sacré-Cœur » qui lui a dédié le temple de Montmartre : *Gallia pocnitens et devota*. C'est elle qui a versé le plus de sang à Mentana et à Castelfidardo pour le Saint-Siège. C'est elle qui donne le plus d'or au Denier de Saint-Pierre, à la Propagation de la Foi et à la Sainte-Enfance. C'est elle qui envoie le plus de missionnaires aux pays infidèles, pionniers de la civilisation et de la liberté, mais avant tout apôtres de l'Évangile. C'est elle qui sur tous les rivages du monde sauve le plus grand nombre d'âmes et fait acclamer avec le plus d'amour le nom de son roi éternel : *Oportet illum regnare !*

B. — Du côté du Christ.

Dons de Dieu à la France.

Aussi le Christ a-t-il toujours témoigné sa prédilection à la France depuis le baptême de Clovis jusqu'à nos jours. François I^{er} écrivait à sa mère après la victoire de Marignan : « *Faites remercier Dieu, Madame, car, sans point de faille, il s'est montré bon Français.* » La familiarité de ce mot n'en exclut pas le respect, et il me semble qu'il doit redoubler notre adoration avec notre reconnaissance.

Il a donné à la France un charme indéfinissable, des qualités qui la font aimer et admirer, non seulement de ses fils, mais des autres nations. Elle a le sourire qui est la bonté et la grâce. Elle a surtout la beauté. J'ai souvent entendu des étrangers dire avec un

accent singulier : *La belle France*. Saint François de Sales, dans son oraison funèbre du duc de Mercœur, a lui aussi une apostrophe célèbre à la « belle France ». Ce mot résumait toutes leurs pensées, toutes leurs impressions à son égard. Elle est belle dans son territoire, « le plus beau des royaumes après celui du ciel », d'après le hollandais Grotius. Elle est belle dans son âme loyale et chevaleresque, dans le geste auguste de son épée qui ne frappe que l'injustice et ne s'incline que devant Dieu, dans la puissance de ses écrivains qui ont si souvent tenu le sceptre de la pensée et de la science. Quelle est la nation que Dieu ait ainsi favorisée ? *Non fecit taliter omni nationi*.



Le miracle de nos résurrections.

C'est toute son histoire qu'il faudrait ici raconter pour prouver la munificence du Christ à son endroit. Mais je ne signalerai qu'un phénomène singulier qui étonne jusqu'à ses ennemis : c'est la vigueur et la rapidité avec lesquelles elle se relève après toutes ses chutes, le miracle de ses résurrections.

Le miracle ! Des hommes qui ne partagent pas toutes nos croyances ont plus d'une fois murmuré ce mot devant elle. L'un d'eux disait récemment : « L'histoire de France est une série de miracles ; j'en attends encore (1). »

Un autre, ancien ministre des affaires étrangères, aujourd'hui sénateur, disait un jour, en 1908, du haut de la tribune : « *Une force secrète protège la*

(1) Maurice Barrès.

*France (1). » Que ne la nommait-il cette force ? Il savait pourtant bien son nom et, s'il avait pu l'oublier, toutes nos vieilles pièces d'or et d'argent le lui auraient rappelé en lui criant : **Dieu protège la France !***

Un successeur de Bismarck, un grand chancelier de l'Empire germanique, M. de Bülow, écrivait l'an dernier : « *Cette foi des Français dans l'indestructibilité de leur pays repose sur toutes les espérances du passé. Aucun peuple n'a si rapidement guéri des suites de ses malheurs nationaux ; aucun, après de graves et lourdes désillusions et des défaites en apparence irréparables, n'a si facilement retrouvé son essor, la confiance en soi-même et l'ardeur d'agir. Les succès et les revers de ce peuple ont toujours rempli les nations de l'Europe de nouveaux étonnements.* »

Seuls les catholiques connaissent la raison profonde de cette vitalité, de cette force de rebondissement qui remettent toujours leur patrie sur ses pieds : c'est l'intervention miséricordieuse promise par Dieu au pacte de Reims. Il était écrit qu'après toutes ses fautes la France se repentirait et que Dieu lui garderait son amour. Le pape Pie II, racontant la vie de Jeanne d'Arc, sa contemporaine, affirme que la France a été souvent miraculeusement secourue : *regnum Franciae saepe divinitus adjutum*. Merveilleuse nation, qui suivant le mot admirable de Mgr Touchet, *ne touche aux abîmes que pour remonter aux étoiles !* Voyez plutôt :

*
* *

L'abîme et l'étoile.

A Tolbiac, Clovis fléchit. La France va être noyée dans son sang dès le berceau. C'est l'abîme ! Mais le

(1) M. Stéphen Pichon.

Dieu de Clotilde vient à son secours et lui donne la victoire sur les Allemands. C'est l'étoile !

La veille de Bouvines, l'Europe coalisée a juré notre perte. Othon IV — encore un Allemand — et ses alliés se sont déjà partagé la France. C'est l'abîme ! Mais Philippe-Auguste invoque le Christ, fait un vœu à Notre-Dame et arbore l'oriflamme de saint Denis. Le lendemain il met en fuite l'empereur teuton et revient à Paris au milieu des acclamations de son peuple. C'est l'étoile !

La guerre de Cent ans ensanglante le pays, multipliant les humiliations et les désastres. Crécy, Poitiers, Azincourt. C'est l'abîme ! Mais Jeanne d'Arc se lève. C'est l'étoile !

Le règne de Louis XIV s'achève dans un crépuscule de tristesse et de deuils. La gloire du Soleil est morte. En 1712, contre l'Europe de nouveau coalisée, le vieux roi n'a plus qu'une armée régulière ; il la confie à Villars, en lui disant : « Monsieur le Maréchal, allez ; si vous êtes vaincu, ne l'écrivez qu'à moi. Je monterai à cheval, et, votre lettre à la main, je parcourrai la capitale, j'appellerai la France. Je la connais : elle se lèvera et j'irai avec elle vaincre ou m'ensevelir sous les ruines de la monarchie. » C'est l'abîme ! Quelques jours après Villars est vainqueur à Denain. La France reprend son rang en Europe. C'est l'étoile !

Et il en est toujours ainsi. Nos fautes ne cessent de creuser des abîmes sous nos pas. Mais l'amour du Christ ne se lasse pas de faire luire des étoiles dans notre ciel.

A la fin du xvii^e siècle, le jansénisme, la plus perfide des hérésies, menace la foi et fait le désert autour des autels. C'est l'abîme ! Le Sacré-Cœur apparaît à la bienheureuse Marguerite-Marie et relève le culte de l'Eucharistie. C'est l'étoile !

C'est l'une des marques les plus insignes de la prédilection divine, c'est la confirmation du pacte de Reims. La dévotion au Sacré-Cœur a un double aspect : un côté universel qui regarde toute l'Église, et un côté particulier qui intéresse la France. C'est déjà un grand honneur pour nous que Notre-Seigneur ait choisi une vierge française pour révéler au monde les miséricordes de son Cœur et qu'il fasse passer par notre canal le flot de grâces qui va inonder l'univers. Il montre par là qu'il veut régner par nous, mais il veut aussi et tout d'abord régner sur nous.



Joseph de Maistre et la France.

Loin de répondre aux intentions divines la France du XVIII^e siècle écoute Voltaire. La grande Révolution chasse le Christ des églises et fait monter sur l'autel de Notre-Dame une infâme créature, la déesse Raison. Ah ! cette fois le pacte de Reims semble bien rompu. C'est l'abîme ! Et, comme pour le rendre plus infranchissable, la fureur jacobine remplit cet abîme du sang le plus pur de la France. Eh bien ! non, le pacte n'est pas rompu. Chose étonnante, même à travers la brume sanglante qui pèse sur elle, même sous les dehors de l'impiété et sous la défroque de la Carmagnole dont l'a affublée la Révolution, la France apparaît encore à un profond penseur, qui est un voyant, comme la nation élue du Seigneur, la réserve de l'Église, le sel de la terre. Joseph de Maistre écrit en effet sous la Convention, le 28 octobre 1794 : « *Je vois dans la destruction de la France le germe de deux siècles de massacres... l'abrutissement irréparable de*

l'espèce humaine, et même, ce qui vous étonnera beaucoup, une plaie mortelle pour la religion. »

C'est pourquoi Dieu ne rejette pas la France. Ce n'était d'ailleurs pas toute la nation qui avait péché : *nec tota desipuit*. C'était une minorité mais qui compensait par l'audace et un fanatisme criminel sa faiblesse numérique. Et puis la crise de folie ne dura pas longtemps, *nec diu desipuit*. Après le Concordat, la foule se précipite à genoux dans les églises en criant : « Pardonnez, Seigneur, pardonnez à votre peuple : *parce, Domine, parce populo tuo.* » La sainte hostie recommence à resplendir sur nos autels. C'est l'étoile!

Et le Seigneur montra qu'il avait pardonné en comblant la France de nouveaux bienfaits pendant le xix^e siècle jusqu'à nos jours. Il est bien difficile de juger ce siècle complexe où abondent les contrastes les plus déconcertants. Certes, il a vu se reproduire les apostasies et les crimes. Il a blasphémé la lumière. Il a insulté l'amour. Il a dressé contre le Ciel la tour de Babel d'une fausse science. Mais il a fait aussi de grandes choses en l'honneur du Christ.

La vraie science, notamment en France, a répondu à la fausse science par un beau cantique en l'honneur du Créateur, où éclatent les voix si religieuses de Cauchy, d'Ampère, de Dumas, de Biot et de Pasteur. La littérature catholique, par la voix des Veuillot, des Montalembert, des Lacordaire, des Ozanam, a fait entendre de superbes accents en l'honneur du Christ qui aime les Francs. La charité chrétienne a enfanté des milliers d'œuvres admirables que ne connaissaient pas les siècles passés. La sainteté a continué à germer parmi nous, et sa fleur, le miracle, s'épanouit sur la tombe du Bienheureux Curé d'Ars, de nos Bienheureux martyrs Perboyre, Chanel, Clet, Bonnard et

Théophane Vénard, de la Bienheureuse Mère Barat, de la Bienheureuse Postel, sans parler de Bernadette Soubirous et de la Sœur Thérèse, qu'elle désigne aux futures béatifications.

Et de son côté, Notre-Seigneur a fait pour nous de grandes choses : *fecit mihi magna qui potens est*. Toutes ces vertus, toutes ces manifestations de vie chrétienne qu'il veut bien couronner sont ses dons : *sua dona coronat*. Il a sollicité nos cœurs en nous ouvrant les trésors de son Cœur, de son Eucharistie, dont les dévotions ont pris de magnifiques développements. Il nous a envoyé sa Mère en de mémorables apparitions.

*
* *

Une prédiction de Pie X.

Il est vrai que nous l'avons de nouveau offensé ces dernières années. Mais, comme toujours, il distingue entre la vraie France et celle qui ne l'est pas. Il attend un bon mouvement de nos cœurs, une conversion dont les consolants symptômes éclatent de toutes parts.

Déjà, il y a trois ans, Pie X entrevoyait cette conversion et l'annonçait dans un discours qui a les allures d'une prophétie. C'était au Consistoire du 29 novembre 1911. Le Pape est hanté par le souvenir de Reims : il y affirme notre pacte baptismal et y trouve un gage de retour à notre mission surnaturelle : « *Ce peuple, dit-il, qui a fait ALLIANCE AVEC DIEU aux fonts baptismaux de Reims, reviendra pénitent à sa vocation.* » Il rappelle ensuite les *gesta Dei* accomplis par la France de nos jours, et déclare qu'ils « *appelleront sur elle les miséricordes divines* ». Il n'oublie pas les fautes, elles seront châtiées, mais le châtiment ne

sera pas la mort : « *Elle ne périra pas la fille de tant de mérites, de tant de soupirs et de tant de larmes.* » Le Christ après l'avoir terrassée sur le chemin de Damas, après avoir reçu le témoignage de son repentir, lui dira : « *Lève-toi, lave les souillures qui t'ont avilie, réveille dans ton sein les sentiments qui y sommeillent et LES PACTES DE NOTRE ALLIANCE, et va, fille aînée de l'Église, nation prédestinée, vase d'élection, porter comme autrefois mon nom à tous les peuples et aux rois de la terre.* »

Et voilà bien la grande prophétie qui semble commencer à s'accomplir. A côté de ses fils qui gisent sur les champs de bataille, la France se tourne vers le Christ, et lui demande pardon de l'avoir persécuté. Et le Christ lui ouvrant ses bras et son Cœur lui répète comme à Reims : Je t'ai aimée d'un amour éternel et je ne te laisserai pas périr.

AINSI SOIT-IL.

NOTRE-DAME DE FRANCE

MES BIEN CHERS FRÈRES,

Au mois de janvier 1871, le général allemand Schmidt, chargé par le grand État-Major prussien d'occuper la ville de Laval et d'envahir la Bretagne, se trouva tout à coup arrêté dans sa marche, non par une armée française, — il n'y en avait pas malheureusement qui pût lui barrer le passage, — mais par une cause mystérieuse, humainement inexplicable. Quand on lui demanda la raison de sa conduite, il ne put donner que cette réponse stupéfiante : « *Une Madone garde ce pays et nous empêche d'avancer.* »

C'est là une parole historique et je vous dirai bientôt les circonstances extraordinaires qui l'ont motivée. Mais je la considère ici en elle-même et je dis qu'elle résume toute notre histoire.

Une Madone garde ce pays ! La Reine du Ciel et de la terre est, à un titre tout particulier, la Reine de la France, sa Mère et sa Protectrice. A ce titre elle mérite une place à part, la première après son divin Fils, dans cette revue de nos Alliés du Ciel.

Aussi, nous pouvons compter sur sa protection dans cette guerre. Cette espérance est fondée sur deux faits que je vais vous exposer.

- 1° L'amour que la France a toujours eu pour Marie;
- 2° L'amour que Marie a toujours eu pour la France.

I

AMOUR DE LA FRANCE POUR MARIE

Les Sanctuaires de Marie.

La France a toujours aimé Marie. Elle semblait prédestinée à cette dévotion par la grande place qu'occupait dans ses vieilles traditions et dans son cœur, avant même l'aurore du christianisme, la Vierge qui devait enfanter, — *Virgo paritura*. Ce culte d'une puissance douce et pure, virginale et maternelle, avait pour foyer la ville de Chartres, et il imprima à l'âme de nos pères ce cachet de bonté compatissante et d'honneur qui devait embellir toute leur histoire.

Dès sa conversion au christianisme, la Gaule se tourne avec la même confiance vers le Christ et vers sa Mère. Elle donne à Marie le nom chevaleresque et brillant de Notre-Dame. Elle lui élève de nombreux sanctuaires où les pèlerins affluent de toutes les parties du monde, à Chartres, au Puy, à Rocamadour, à Fourvière, en attendant Lourdes et La Salette.

Elle met sous le vocable de Notre-Dame trente-six de ses plus splendides cathédrales, entre autres celles de Paris, d'Amiens, de Rouen et de Reims, chefs-d'œuvre de beauté et de grâce, gloires du génie latin, que tous les peuples du monde admirent et vénèrent excepté un seul qui, par dépit, semble-t-il, de n'avoir pu égaler ces merveilles, les a toutes insultées en bombardant l'une d'elles, la reine de nos églises,

celle qui incarne nos plus chères traditions nationales (1).

*
* *

Marie et les Croisades.

Lorsque nos pères inaugurèrent au Concile de Clermont, en 1095, les grandes expéditions d'Orient qui seront l'éternel honneur de notre moyen âge, ils les mettent sous le patronage de Marie. En même temps qu'ils s'écrient : « Dieu le veut ! » ils entonnent le *Salve Regina*. C'est en France, au Puy, que retentit pour la première fois cette noble prière qui proclame la royauté de Marie, composée par un évêque de cette ville, Adhémar de Monteil, légat de la première croisade, chant si poétique et si touchant (2). Lorsqu'ils voguaient sur la Méditerranée, lorsqu'ils chevauchaient sur les bords du Nil ou à travers les montagnes de Juda jadis sanctifiées par les pas de la Vierge, de quel cœur nos chevaliers ne chantaient-ils pas : « Salut, ô Reine, mère de miséricorde, notre vie, notre douceur et notre espérance : *Salve, Regina.* »

Marie est en effet la reine et l'inspiratrice des Croi-

(1) Sauf erreur, voici les cathédrales de France que nous croyons consacrées à Notre-Dame : Ajaccio, Annecy, Amiens, Arras, Auch, Avignon, Bayeux, Bayonne, Boulogne, Chartres, Coutances, Dax, Digne, Évreux, Gap, Grenoble, Luçon, Marseille, Mende, Montauban, Moulins, Nancy, Orange, Paris, Le Puy, Reims, Rodez, Rouen, Séez, Senlis, Soissons, Tarbes, Toul, Toulon, Verdun. Nous pouvons y joindre la cathédrale de Strasbourg : n'est-elle pas française à tous les titres ?

(2) Trithème attribue le *Salve Regina* à Hermann Contract, abbé bénédictin de Reichenau, qui mourut vers le milieu du XI^e siècle, cinquante ans avant Adhémar de Monteil. Mais Trithème mourut en 1516 et il est renommé pour ses fantaisies souvent burlesques.

sades. Elle domine le fracas des batailles ; elle exalte le courage des combattants ; elle réconforte les prisonniers. Bien souvent ceux-ci lui attribuent leur délivrance. De retour chez eux, ils restaurent et embellissent ses sanctuaires ou lui en élèvent de nouveaux, comme à Liesse, à Saint-Dié, à Mauriac ; et parfois ils ont la joie de suspendre à ses autels leurs fers qu'elle a fait tomber et qu'ils ont rapportés comme les trophées de leur captivité et les souvenirs de sa miraculeuse protection.

Le plus illustre des serviteurs de Marie, le Docteur de l'Église qui en a parlé avec le plus de tendresse et de suavité, est un Français, saint Bernard, le grand prédicateur de la seconde Croisade. Et il ne sépare pas son culte pour Marie de son amour pour la France, car c'est à lui qu'on attribue ce dicton populaire : *Regnum Galliae, regnum Mariae*.

*
* *

L'Immaculée Conception.

La France a toujours eu une dévotion particulière envers l'Immaculée Conception. Elle professait ce dogme longtemps avant que l'Église en eût fait un article de foi. Les docteurs de l'Université de Paris faisaient le vœu de l'enseigner et de le défendre envers et contre tous. On a célébré la fête de la Conception de Marie à Lyon, à Rouen, à Caen, à Paris et dans beaucoup d'autres villes, dès le x^e siècle et surtout à partir du xii^e.



Marie patronne du royaume.

Le roi Louis XIII, par un acte célèbre du 10 février 1638, a solennellement consacré son royaume à la Sainte Vierge : il l'a choisie pour la protectrice de la France. Il ordonne que chaque année, en la fête de l'Assomption, cette consécration soit renouvelée par tous les évêques dans leurs cathédrales, par les curés dans leurs paroisses, par les supérieurs ou les abbés dans leurs monastères, et qu'elle soit rehaussée par une procession solennelle. Un siècle plus tard en 1738 Louis XV renouvelle cette consécration solennelle. C'est ainsi que la fête de l'Assomption est devenue notre grande fête religieuse nationale. Il est à souhaiter qu'on ne l'oublie pas.

On travaille beaucoup depuis quelques années pour que la fête de Jeanne d'Arc soit décrétée fête nationale. Personne ne souhaite plus ardemment que nous de voir ce projet se réaliser. Mais il ne faut pas que l'une de ces solennités nous fasse abandonner l'autre. Jeanne ne voudrait jamais éclipser Notre-Dame. La fête de Jeanne aura un caractère plus militaire, celle de Notre-Dame sera plus pieuse et plus intime. L'une sera un hymne guerrier, appuyé par la voix des canons, l'autre un cantique accompagné par la voix des cloches, mais toutes deux se compléteront et auront le même écho profond dans nos cœurs.

Qui ne se rappelle, parmi les hommes de nos jours qui ont dépassé la cinquantaine, avec quelle splendeur la fête nationale de Marie était jadis célébrée dans notre cher pays ? Combien parmi nous, petits enfants de chœur en aube blanche avec une ceinture bleue et

une couronne de roses d'or sur la tête, ont jeté des fleurs autour de la statue de la Madone que l'on promenait en triomphe à travers nos villes et nos campagnes ! Souvenirs attendrissants de notre enfance qui nous rappellent et notre Mère du ciel et notre mère de la terre !

C'était l'époque où l'image de Marie était arborée sur le vaisseau-amiral partant pour la Crimée. C'était l'époque où un ministre de l'Instruction publique et des Cultes ne craignait pas, dans un document officiel, d'appeler Marie la *Patronne de la France*, et demandait aux évêques et aux préfets de se concerter pour donner plus d'éclat à sa fête (1).

(1) Voici cette lettre telle qu'elle a paru au *Moniteur* :

Paris, 4 août 1854.

MONSEIGNEUR,

La fête de l'Empereur emprunte cette année une solennité nouvelle aux événements dans lesquels le pays a retrouvé avec orgueil le sentiment de son influence sur les destinées du monde. En ce jour consacré par une coutume séculaire à la *Patronne de la France*, la reconnaissance publique confondra dans ses vœux le Prince et la Patrie. Les prières qui s'élèveront vers le Ciel associeront ainsi au nom de l'Empereur, gardien de l'honneur et des destinées de la nation, le nom de l'Impératrice qui, de tous les privilèges de la Couronne, semble n'ambitionner que celui de soulager le malheur.

Veuillez donc, monseigneur, inviter le clergé de votre diocèse à prier Dieu pour la France et pour Leurs Majestés Impériales, pour nos armées et nos escadres qui soutiennent au loin, avec les droits de nos alliés, la gloire de notre drapeau.

J'invite aujourd'hui M. le préfet à se concerter avec Votre Grandeur, afin de prendre les mesures nécessaires pour cette cérémonie religieuse qui consistera, comme les années précédentes, dans le *Te Deum*, chanté à l'issue de l'office divin.

Agréez, monseigneur, l'assurance de ma haute et respectueuse considération.

*Le ministre de l'instruction publique
et des cultes,*

(Signé) : H. FORTOUL.



Les triomphes de Marie en France.

Plus tard, à défaut d'hommages officiels, Marie a eu au pied de nos Pyrénées des triomphes comme elle n'en avait jamais connus dans les siècles passés. Certes l'enthousiasme qui éclata à Éphèse après la proclamation de sa maternité divine fut extraordinaire et il est resté célèbre dans l'histoire : mais combien il a été dépassé par celui des foules de Lourdes, non pas un seul jour mais des milliers de fois ! Qui ne se rappelle ces interminables processions aux flambeaux qui étoilent la terre autour de la grotte et sur l'esplanade et en font comme une voie lactée plus brillante que celle du firmament ! Oh ! comme Marie a été aimée, priée, chantée et glorifiée en ce coin de sa chère France ! Avec quelle ferveur les *Ave* et les *Magnificat* se sont envolés de myriades de poitrines vers son trône ! Toutes les douleurs humaines, mais aussi toutes les ferveurs, toutes les confiances, toutes les reconnaissances ont passé devant elle et coulé à ses pieds comme les flots d'un gave sacré, en lui murmurant un cantique d'amour.

Jamais notre antique devise ne s'est mieux réalisée : jamais Marie n'a dû se sentir plus reine de France qu'en ce lieu béni où toutes les pierres, tous les brins d'herbe et toutes les âmes lui crient : *Salve, Regina*. Avec leurs neiges et leurs cimes radieuses, combien nos Pyrénées sont belles ! Mais elles le sont devenues bien davantage depuis que le pied de l'Immaculée les a foulées. Quel trône elle s'est choisi sur la roche Massabielle ! De là elle embrasse d'un regard maternel

notre patrie tout entière. Aucune de nos provinces n'échappe à sa bénédiction.

Et à côté de la France de la terre agenouillée au loin les yeux tournés vers sa Reine, il me semble voir la France du ciel, tous ceux surtout qui ont le plus aimé et glorifié Marie, tel qu'Adhémar de Monteil, saint Bernard et nos plus illustres saints, à genoux eux aussi et suppliant Marie de sauver son royaume : *Regnum Galliae, regnum Mariae.*



L'Allemagne contre la Sainte Vierge.

On ne saurait en dire autant de l'Allemagne, du moins depuis qu'elle est luthérienne. A la suite de Luther, elle a déclaré la guerre à Marie en même temps qu'à l'Église. Elle nous accuse de Mariolâtrie, c'est-à-dire d'idolâtrie envers la Vierge. Elle a nié ses principales prérogatives. Elle a outragé sa virginité et son immaculée conception.

Depuis quelques années, de nombreux écrivains d'outre-Rhin s'acharnent avec une fureur inouïe contre Notre-Dame de Lourdes. Ils prétendent que nos médecins, en authentiquant, comme ils l'ont fait en grand nombre, les miracles du célèbre sanctuaire, ont fait preuve d'ignorance, et que la critique française s'est déshonorée.

Oh ! la critique allemande, elle, n'est pas tombée dans le piège tendu par la Mariolâtrie romaine à notre naïveté ! Elle est trop perspicace ! Elle est la seule profonde et infallible. A travers ses lunettes d'or, elle a découvert la confusion que nous faisons entre les maladies nerveuses qui ne comptent pas et

dont la guérison subite, affirme-t-elle, est toujours naturelle, et les maladies organiques, dont la guérison instantanée et définitive pourrait seule, si elle était prouvée, passer pour un miracle. Pourtant nous n'avions pas attendu les lunettes allemandes pour faire cette distinction ; nous l'avions lue de nos yeux bien clairs dans l'ouvrage de Benoît XIV sur la *Canonisation des Saints*, écrit au XVIII^e siècle, et elle préside depuis des années à tous les travaux de la clinique catholique de Lourdes.

La veille de la déclaration de la guerre, un journaliste allemand écrivait cette plaisanterie bien tudesque : « *La Sainte Mère de Dieu de Lourdes aura fort à faire si elle, la miraculeuse, doit guérir tous les os que nos soldats casseront aux pauvres gens de l'autre côté des Vosges.* »

Cela veut être spirituel, et c'est lourd, colossalement lourd, comme un canon de 420. Mais c'est une machine qui ne part pas, ou du moins ne porte pas. Il y a là une déclaration de guerre à la fois à la France et à la Vierge. D'où je conclus que la cause de la France se confond ici avec celle de la Vierge, et que Marie doit venger en même temps son honneur et le nôtre.

Vous l'avez entendu, ô Notre-Dame de Lourdes, ce grossier blasphème qui est en même temps un orgueilleux défi à votre puissance et à votre bonté. Il nous a fait frémir. Est-ce qu'il vous laissera indifférente ? Est-ce que vous n'allez pas le relever, et montrer que, si vous ne guérissez pas tous les os cassés, parce que le miracle n'est pas le régime ordinaire de la Providence, mais un régime exceptionnel, du moins vous aimez les pauvres gens de ce côté des Vosges, et vous pouvez leur donner la victoire.

De ce côté des Vosges, ô Marie, vous êtes reine.

De ce côté des Vosges, on vous aime et on vous honore.

De ce côté des Vosges, toutes les pierres de nos églises, toutes les pages de notre littérature, tous les battements de nos cœurs vous chantent ce beau cantique : *Salve, Regina!* Salut, ô notre Reine, ô Mère de miséricorde, notre vie, notre douceur et notre espérance!

II

AMOUR DE MARIE POUR LA FRANCE

Mais si la France a beaucoup aimé Marie, Marie le lui a bien rendu, ou, plutôt, c'est elle qui a commencé et qui nous a prévenus des bénédictions de sa tendresse.

On peut dire qu'elle nous a témoigné une véritable *prédilection*, tant sont nombreux et éclatants les bienfaits dont elle nous a comblés.

*
* *

Est-ce bien une prédilection ?

Oh ! je sais que plusieurs nations, la Pologne, l'Autriche, l'Italie et surtout l'Espagne, nous disputent cette prérogative, la prédilection de la Vierge. L'Espagne s'appelle la nation privilégiée de Marie (1). Il me

(1) *La nación privilegiada de María.* (Journal *El Pilar*, de Saragosse, 26 septembre 1908.) Le P. Oller, dans le livre *España y la Inmaculada*, écrit : « La Vierge fut toujours pour l'Espagne la plus caressante des mères, avec un amour si particulier, que nous pouvons bien dire qu'elle n'a rien fait de pareil pour les autres nations : *non fecit taliter omni nationi.* »

semble que cette pieuse rivalité des nations catholiques doit nous réjouir parce qu'elle prouve à quel point la Mère de Dieu est aimée dans l'univers. Mais elle ne peut nous empêcher de faire valoir nos droits à la primauté de son culte et de son amour. Ces droits ne sont-ils pas attestés par le dicton répandu dans toute la chrétienté : *Regnum Galliae, regnum Mariae* ? N'est-il pas mis surtout en évidence par les apparitions de la Vierge à la France au xix^e siècle, celle de la Médaille miraculeuse, celles de La Salette, de Lourdes, de Pontmain, de Pellevoisin.

Un jour que les généraux grecs se demandaient qui avait le plus contribué à la victoire de Salamine, chacun d'eux s'attribuait le premier rang et donnait le second à Thémistocle. Le peuple en conclut que Thémistocle était le vrai héros de Salamine. Or, les nations catholiques s'accordent toutes à donner à la France le second prix de dévotion mariale, chacune d'elles s'adjudgeant le premier, mais n'ayant que sa voix pour se l'adjuger : n'en faut-il pas conclure que le premier prix nous revient de plein droit ?

Quoi qu'il en soit, s'il faut parler des bienfaits de Marie à notre égard, que de fois elle s'est montrée, en notre faveur, terrible comme une armée rangée en bataille, selon une expression de l'Église !

*
* *

Les Normands.

Terrible comme une armée rangée en bataille, elle délivre Paris assiégé par les Normands en 885. Appelée au secours de la ville par les habitants terrifiés, elle les protège si visiblement que l'historien du siège,

Abbon, lui en attribue la délivrance. Elle sauve de même Chartres de la fureur de Rollon. C'est le voile de Notre-Dame, porté au haut d'une lance, comme un drapeau, par l'évêque de la ville, qui épouvante l'ennemi. Une hymne du temps, dans une apostrophe au chef barbare, lui dit : « Ce n'est ni la France qui te met en fuite, ni la Bourgogne qui t'écrase, c'est la Vierge notre Reine : *Nec te Francia fugat, nec te Burgundia caedit, sed Regina Virgo.* »

*
* *

Bouvines.

Terrible comme une armée rangée en bataille, elle assiste Philippe-Auguste contre Othon IV et ses Allemands à la bataille de Bouvines. Nos pères furent unanimes à lui faire honneur de cette victoire, en même temps qu'à saint Denis dont ils portaient l'oriflamme.

Le roi, pour lui marquer sa reconnaissance, s'empressa de mettre la dernière pierre à la cathédrale de Notre-Dame de Paris. Le chancelier de France, Guarin, évêque de Senlis, lui éleva, près de cette ville, un sanctuaire qu'il baptisa du nom de Notre-Dame de la Victoire. Notre-Dame de la Victoire ! voilà un joli nom, qui tinte agréablement à des oreilles françaises et qui montre bien quelle auréole patriotique Marie avait aux yeux de nos pères.

*
* *

Les Albigeois.

Terrible comme une armée rangée en bataille, elle délivre la France de l'hérésie albigeoise. « Impies

comme nos modernes et farouches comme des barbares », c'est Michelet qui les appelle ainsi, les Albigeois pillaient, brûlaient, torturaient les populations du Midi et menaçaient toute civilisation. Marie se sert de l'épée de Simon de Montfort pour les écraser à la journée de Muret, et du rosaire de saint Dominique pour convertir les malheureux qu'ils ont pervertis.

*
* *

Guerre de Cent ans.

Terrible comme une armée rangée en bataille, elle empêche la France d'être écrasée pendant la guerre de Cent ans. Au ^{xiv}^e siècle, elle délivre Chartres menacée par une armée anglaise. Les habitants invoquent leur reine, et, aussitôt, au rapport des chroniques, éclate un orage épouvantable qui fauche les hommes comme les arbres, si bien que le roi Édouard III, tournant des yeux éplorés vers les flèches de la cathédrale, promet à la Vierge d'épargner la ville et de faire la paix avec la France, paix qu'il signa bientôt après à Brétigny.

Au ^{xv}^e siècle, elle aide Jeanne d'Arc à chasser les envahisseurs. La Pucelle part de Notre-Dame de Bermond qui l'a inspirée ; elle nous assure que c'est la Vierge qui l'a envoyée à la France. Elle inscrit le nom de Marie à côté de celui de Jésus sur son étendard.

*
* *

Marie et le calvinisme.

Terrible comme une armée rangée en bataille, elle sauve la France au ^{xvi}^e et au ^{xvii}^e siècle de l'hérésie

calviniste, comme elle l'avait sauvée jadis de la peste albigeoise. C'est aux pieds de Notre-Dame de Brebières, en 1557, que le maréchal d'Humières fonde la Sainte Ligue qui, quelles que soient les fautes de quelques-uns de ses membres, n'en est pas moins l'un des gestes les plus magnifiques de notre histoire, celui qui a sauvé la foi catholique parmi nous. Et de même que Marie est à la tête de ce grand mouvement de résistance pour le lancer, elle se retrouve à son terme pour le couronner. C'est elle, en effet, qui aide Louis XIII à enlever La Rochelle aux Huguenots et met fin par là aux guerres de religion qui depuis un siècle ensanglantaient la France. Son intervention parut alors si évidente que la Sorbonne, personne sage et prudente, n'hésita pas à déclarer que ce succès lui était dû avec la paix du royaume qui en fut la suite, et Louis XIII reconnaissant lui éleva en ex-voto, à Paris, le sanctuaire toujours si aimé de Notre-Dame des Victoires.

Ah ! Notre-Dame des Victoires, décidément voilà un nom bien français, ô Marie, qui souriait à nos pères et que vous avez bien mérité dans le passé, mais il faut aussi le mériter dans le présent, il faut le rajeunir par de nouveaux exploits. L'hérésie revient nous attaquer et voudrait nous imposer sa culture luthérienne. Vous nous avez délivrés de Calvin, ô Marie, délivrez-nous de Luther, qui ne vaut pas mieux.

*
* *

Le mot de Benoît XIV.

Mais, hélas, voici qu'au XVIII^e siècle la France, trop docile à la voix de ce mauvais Français de Voltaire,

outrage Dieu et Notre-Dame. Est-ce que Marie ne va pas la rejeter ? Non, mes Frères, elle ne confond pas le bon peuple de France avec cette France superficielle qui n'en est que l'écume. Elle affirme au contraire, par la bouche de Benoît XIV, que la France est immortelle. Reprenant le vieux dicton de saint Bernard que je vous ai cité, ce pape y ajoutait un mot bien consolant pour nous : « *Regnum Galliae, regnum Mariae, numquam peribit* : le royaume de France, royaume de Marie, ne périra jamais (1). » Je sais bien que les paroles des papes ne sont infaillibles que lorsqu'elles définissent une doctrine pour l'Église universelle ; mais elles sont toujours graves, et celle-ci semble, en plus, résumer la pensée de la Papauté, car elle revient sous différentes formes sur les lèvres de plusieurs pontifes.

*
* *

La Révolution.

Mais la Révolution ne va-t-elle pas lui donner un démenti ? Elle détruit le sanctuaire de la Vierge et de son Fils. Elle fait monter une créature infâme, la déesse Raison, sur l'autel de Notre-Dame de Paris. N'est-ce pas la rupture avec le ciel ? Marie ne va-t-elle pas nous abandonner ? Non, encore une fois, car cette folie criminelle n'est pas le fait de toute la France,

(1) Mgr Pie, dans son mandement sur l'Immaculée Conception de 1851 disait : « Un pape renommé par son immense savoir et par la gravité de ses paroles, Benoît XIV, a dit, il y a environ un siècle : « Le royaume de France est le royaume de Marie ; « il n'est point destiné à périr. » Le P. Ayroles cite également cette parole de Benoît XIV. (*Jeanne d'Arc sur les autels*, Paris, Gaume, 1896, p. 423.)

mais d'une minorité qui l'opprime et la déshonore. Et c'est ici le cas de rappeler le mot de Léon XIII que je vous ai déjà cité et qui jette tant de lumière sur notre histoire : « La France ne s'égare jamais tout entière ni pour longtemps : *nec diu nec tota desipuit.* » Marie fait aussi cette distinction.

Ce qui montre jusqu'à l'évidence qu'elle ne nous abandonne pas, c'est que jamais, semble-t-il, elle ne nous a comblés de tant de faveurs qu'après la grande Révolution, jamais elle ne s'est manifestée à nous si souvent ni avec tant d'éclat qu'au XIX^e siècle.



Les cinq grandes apparitions

de Marie au XIX^e siècle.

La preuve la plus extraordinaire de cette prédilection qu'elle nous garde, c'est cette série de cinq apparitions qui s'échelonnent de 1830 à 1876, si bien que, de ce seul fait, le XIX^e siècle mérite d'être appelé, en ce qui nous concerne, le siècle de Marie.

En 1830, elle apparaît à Paris, en la chapelle de la rue du Bac, à sœur Catherine Labouré, religieuse de la charité de Saint-Vincent de Paul, et lui donne la Médaille miraculeuse qui accomplit bientôt des prodiges dans tout l'univers par l'invocation de l'Immaculée Conception.

En 1846, elle apparaît à La Salette à deux bergers, Maximin et Mélanie, pleure sur les péchés de la France et nous prêche la pénitence.

En 1858, elle apparaît dans la grotte de Lourdes à Bernadette Soubirous et lui révèle qu'elle est l'Immaculée Conception.

En 1871, elle apparaît dans le village de Pontmain à quatre petits enfants et, par eux, nous demande de prier et nous annonce la fin de la terrible guerre.

En 1876, elle apparaît à Pellevoisin à une pieuse fille, Eustelle Faguet, et nous recommande la dévotion au Sacré-Cœur qui doit nous sauver.

*
* *

Leur signification.

Mais quel est le sens de ces apparitions ? Elles prouvent d'abord que Marie nous aime toujours.

C'est ici le cas de répéter d'elle ce qu'on a dit souvent de Notre-Seigneur par rapport à la France : *Non fecit taliter omni nationi !* Non, Marie n'a ainsi honoré aucune autre nation. Un étranger disait un jour : « Oh ! si la Vierge avait daigné apparaître dans notre pays comme ici, notre joie et notre fierté seraient sans bornes ! » Eh oui, ce n'est ni en Prusse, ni en Allemagne, ni en Autriche, ni en Bavière que Marie s'est montrée avec cet éclat. Toutes les nations sont obligées de venir à Lourdes pour vénérer le trône magnifique de sa puissance et de sa miséricorde. Dans cet ordre de grâces, elles sont toutes tributaires de la France.

Ces apparitions prouvent encore que, loin de vouloir nous abandonner, la Madone ne veut pas nous laisser périr. Lorsqu'un malade est désespéré, le médecin serre tristement la main aux parents et se retire, car son ministère est devenu inutile. Eh bien, de même, si la France était condamnée à mort, Marie ne reviendrait plus la visiter. Mais puisqu'elle nous apporte des remèdes, nous parle du salut, c'est donc

qu'elle veut nous guérir et que le salut est certain.

Je vous ai cité ce trait : Pendant le siège de Jérusalem, on entendit de tristes voix dans le Temple qui criaient : *Sortons d'ici, sortons d'ici !* C'étaient, nous explique l'historien juif Josèphe, les anges d'Israël qui abandonnaient ce peuple coupable, parce qu'il allait périr avec son Temple. Il me semble de même que, si la France était sur le point de succomber, Marie dirait aux anges : « Sortons d'ici ! sortons d'ici ! » Mais puisqu'elle y revient, au contraire, n'est-ce pas comme si elle disait à ses Anges ainsi qu'à Notre-Seigneur : *Restons ici, restons ici !*



La Médaille miraculeuse.

La première de ces apparitions, celle de la Médaille miraculeuse, se rapporte comme la troisième à l'Immaculée Conception. En effet, l'invocation gravée sur cette médaille affirme ce privilège de Marie : *O Marie conçue sans péché, priez pour nous qui avons recours à vous !* Cette prière a fait le tour du monde, au cou de la France, sur la poitrine de nos soldats, car des centaines de milliers d'entre eux ont porté la médaille miraculeuse dans toutes nos guerres du XIX^e siècle, en Algérie, en Crimée, en Chine ou en Cochinchine.

Pélissier la portait à Sébastopol ; Saint-Arnaud à l'Alma ; La Moricière à Constantine. Bugeaud ne s'en sépara jamais durant ses dix-huit campagnes. L'ayant un jour oubliée sous sa tente, il envoya une estafette la chercher et ne voulut engager le combat qu'après l'avoir recouvrée. Il attribuait à Marie sa brillante victoire de l'Isly. Comme on l'en félicitait un jour, il

répondit : « L'honneur en revient à la Sainte Vierge. Je fléchissais. Je l'invoquai. Je repris le dessus. » Ces trois mots sont plus humbles que la fameuse phrase de César : « *Veni, vidi, vici*, je suis venu, j'ai vu, j'ai vaincu », mais ils ne sont certes pas moins beaux.



La prise de Malakoff.

Le général Pélissier dut lui aussi une grande victoire à la Vierge. Il avait décidé de donner l'assaut à la tour de Malakoff, le 8 septembre, fête de la Nativité de Marie, pour l'honorer et pour s'attirer sa bénédiction. On lui fit remarquer que cette idée serait taxée de bigoterie : il répondit avec une verdeur toute militaire et passa outre. Au jour dit, la tour de Malakoff était enlevée et Sébastopol tombait immédiatement entre nos mains.

Le gouvernement impérial, répondant au sentiment public, fit don des canons de Sébastopol à Notre-Dame du Puy et, avec leur bronze glorieux, fut coulée la gigantesque statue qui domine la contrée et qu'on appelle Notre-Dame de France.



Sainte-Anne de Jérusalem.

De son côté, la Turquie reconnaissante envers la France qui l'avait sauvée voulut lui faire un don. Elle était prête, dit-on, à lui céder la Palestine ou, au moins, la ville de Jérusalem. Napoléon III, trop

modeste, se contenta de demander la maison de Sainte-Anne à Jérusalem. Il désirait, paraît-il, gagner les Bretons en flattant leur piété envers leur patronne, il ne voyait que cela. Mais Marie voyait plus loin. La maison de sainte Anne était celle où s'était passé le mystère de son Immaculée Conception. Elle ne voulut pas que cet auguste sanctuaire appartint à une autre nation qu'à la France.



Lourdes et l'Immaculée Conception.

En 1858, ce sont les apparitions de Lourdes et Marie se présente elle-même à la France, représentée par une humble enfant, sous le titre qui lui est si cher, en disant : « Je suis l'Immaculée Conception. » C'était un grand honneur qu'elle nous faisait de venir ainsi confirmer chez nous la définition que Pie IX avait promulguée quatre ans auparavant. Ainsi, mes Frères, le dogme de l'Immaculée Conception a été proclamé ou défini trois fois, une fois d'une manière ordinaire et canonique à Rome en 1854 par le Pape, et deux fois en France, en 1830 et en 1858, d'une manière extraordinaire, par Marie elle-même.



La guerre de 1870.

Enfin voici la guerre de 1870. La Sainte Vierge l'avait prédite. En juillet 1830, elle avait dit à Sœur Catherine Labouré que cette guerre aurait lieu dans quarante ans. Et, en effet, quarante ans après,

presque jour pour jour, la tempête éclatait. Une pauvre religieuse ne pouvait évidemment prévoir un pareil événement à une pareille distance : le diplomate le plus avisé en eût été incapable. C'est la preuve que le ciel s'occupe plus que l'on ne le croit des choses de la terre. Voilà donc la guerre déchaînée sur notre malheureux pays. Il était coupable. Malgré sa miséricorde, Marie ne pouvait plus, comme elle l'avait dit à La Salette, retenir le bras du Dieu de justice. Les désastres succèdent aux désastres. Cent mille hommes sont faits prisonniers le 1^{er} septembre à Sedan. Cent soixante-treize mille se rendent à Metz le 29 octobre. Nos plus belles provinces sont ravagées. Jamais la France n'avait subi pareille humiliation. Jamais elle n'avait versé pareilles larmes de sang.

Les départements qui n'ont pas encore été envahis tremblent, mais ils ont cependant confiance en Marie. Ils savent que, si elle permet l'épreuve, elle ne veut pas notre mort et que par conséquent elle va arrêter le fléau. De tous côtés, on fait des vœux à la Reine de France.



Pontmain.

Le 16 janvier, la ville de Laval adresse des prières solennelles à Notre-Dame d'Avesnières.

Le 17 au soir, la ville de Saint-Brieuc supplie Notre-Dame de l'Espérance d'arrêter l'envahisseur au seuil de la Bretagne.

Le même jour, au même moment, on commence à Paris une série de prières pour la délivrance de la capitale, et l'un des vicaires, M. Amodru, emporté par une inspiration subite qu'il ne peut s'expliquer

lui-même, s'écrie qu'à cette heure Marie est en train de sauver la France.

Or, à cette heure même, dans le village de Pontmain, au diocèse de Laval, deux petits garçons et deux petites filles voyaient apparaître dans le ciel une dame vêtue d'une robe bleue, semée d'étoiles, et tenant sur sa poitrine un crucifix sanglant. Sous ses pieds une banderole se développait sur laquelle ces mots apparurent en lettres lumineuses :

Mais priez, mes enfants.
Dieu vous exaucera en peu de temps.
Mon fils se laisse toucher.

C'est un sourire de miséricorde à la France, la prédiction de la fin de nos malheurs. Et cette prédiction ne tarde pas à se réaliser.

Ce jour-là même le général Schmidt avait reçu l'ordre de prendre Laval et de préparer ainsi les voies à l'envahissement des provinces de l'Ouest. L'opération était si facile que le commandant de corps, qui était resté au Mans, dit à l'évêque, Mgr Fillion, le soir de ce fameux jour, à l'heure même où Marie se montrait à Pontmain : « Mes troupes sont actuellement à Laval. »

Il se trompait. Schmidt s'était brusquement arrêté sans qu'on sût pourquoi. Le lendemain il reculait sans qu'on sût davantage pourquoi. Un officier français a écrit : « Pourquoi ce mouvement subit, incroyable ? Qui a empêché l'ennemi de marcher sur Laval et de s'en emparer le lendemain ? Chanzy a sans doute pris toutes les précautions d'un habile capitaine. Mais que peut-il espérer ? Que feraient ses troupes affaiblies ? Que peut Laval qu'aucun fort ne protège ? Encore une fois pourquoi l'ennemi a-t-il reculé ? Pourquoi Laval a-t-il été sauvé ? »

Le général Schmidt lui-même ne peut donner de son attitude que cette explication étrange : « *Une Madone garde ce pays et ne nous permet pas d'avancer.* »

Mgr Freppel croyait à cette parole et l'a plus d'une fois citée. Or, il n'était guère crédule et ses adversaires eux-mêmes, à commencer par Gambetta, rendaient hommage à sa largeur de vues et à son esprit critique.

Lorsqu'Attila s'arrêta devant saint Léon aux portes de Rome, il avoua avoir vu au-dessus du vieillard désarmé un personnage armé d'une épée et qui le menaçait de l'en frapper, s'il ne cédaux vœux du pontife romain. S'est-il passé quelque chose de semblable pour le général allemand ? A-t-il vu la dame de Pontmain le menaçant d'une épée s'il allait plus loin ? Ou bien est-ce une impression intérieure, une terreur secrète que Marie lui a envoyée ? On a parlé d'une panique qui se serait emparée de lui et de ses troupes. Mais une panique même a une cause, et l'on n'en voit pas d'autre qu'une action mystérieuse et très efficace de la Madone.

Ce n'était d'ailleurs là qu'un commencement. Bientôt les pourparlers s'engageaient entre l'Allemagne et la France. Onze jours après était signé l'armistice, préliminaire de la paix définitive.



Notre-Dame de la Résistance

et de la Victoire.

Une Madone garde ce pays ! C'est encore vrai pendant cette guerre, plus encore qu'en 1871. Elle gardait

ce pays en septembre 1914, lorsque, la veille de la Nativité, elle fit reculer l'armée qui menaçait Paris vers la Marne où elle allait être écrasée. Marie a été pour nous jusqu'ici la Madone de la défensive et de la résistance. Prions encore, prions beaucoup, et elle sera bientôt la Madone de l'offensive et de la victoire.

AINSI SOIT-IL.

SAINT MICHEL

ANGE GARDIEN DE LA FRANCE

MES BIEN CHIERS FRÈRES,

Parmi nos alliés du Ciel, après Notre-Seigneur et Notre-Dame, celui qui se présente tout d'abord à notre esprit et qui, par son ancienneté comme par sa puissance, occupe le premier rang, c'est saint Michel. Il a toujours été considéré par nos pères comme l'Ange gardien spécial de la France.

Bien que nous l'appelions Archange, pour exprimer sa prééminence sur les autres esprits célestes, il fait partie de l'ordre des Séraphins, le premier de tous ; il en est même le prince.

Rien ne peut nous donner une idée de sa perfection. Flamme d'amour, lumière d'intelligence, il étonne le Ciel par sa beauté. C'est, parmi les esprits bienheureux, le plus pur diamant qui reflète la splendeur divine.

Aussi est-ce un immense honneur pour la France de l'avoir pour gardien. Rien ne montre mieux la suprématie que Dieu a conférée à notre patrie. A la première des nations, le premier des Anges gardiens. Voilà déjà pour notre patriotisme un titre dont il peut être fier.

Voyons donc tout d'abord la raison de l'amour que saint Michel a pour la France ; ensuite les preuves qu'il lui en a données dans le passé ; et enfin les motifs

que nous avons de compter sur sa protection dans la guerre actuelle et dans l'avenir.

I

RAISONS DE SON AMOUR POUR LA FRANCE

Première raison :

Affinité des caractères.

La première raison de l'amour que saint Michel a voué à la France, c'est l'affinité qui existe entre leurs caractères.

Saint Michel a le caractère chevaleresque, c'est-à-dire fait de loyauté et de dévouement. Non seulement il est lui-même toujours féal à Dieu, mais il ne peut souffrir qu'on l'outrage. Il s'indigne contre les coupables et se jette dans la mêlée pour soutenir les droits divins. C'est toute l'histoire de son élévation.

Emportés par l'orgueil, les mauvais anges se révoltent contre Dieu. Leur chef Lucifer veut usurper la place du Verbe incarné et s'écrie : « Je n'obéirai pas, *Non serviam !* » Saint Michel, indigné de cet orgueil, répond au cri de la révolte par le cri de la loyauté, au cri de la haine par celui de l'amour et du dévouement : « *Quis ut Deus ?* » Il lève l'étendard du Seigneur, terrasse les rebelles et les précipite dans l'abîme.

Quelle ardente et généreuse nature que la sienne ! On peut dire de lui qu'il est un pur frémissement, frémissement d'amour pour le Dieu dont il contemple la beauté face à face, frémissement d'enthousiasme pour la cause divine et pour toutes les saintes croisades, frémissement de confiance irrésistible, dont les ondes

de force ont passé de son cœur au cœur de tous les célestes guerriers.

On peut aussi l'appeler un cri. Jeanne d'Arc, dans une image hardie, disait de saint Denis : C'est le cri de France. A plus forte raison peut-on dire de saint Michel qu'il est le cri de Dieu ou du ciel, puisque son nom lui-même, *Mi-ka-el*, n'est pas autre chose que la sublime clameur dont il poursuivit Satan. Cri héroïque que le glorieux fils de l'aurore jeta avant la création de ce bas-monde, et dont l'écho retentit de cime en cime à travers les collines éternelles et d'abîme en abîme jusqu'au fond des enfers. Cri de l'éternité, mais qui se prolonge dans le temps et jusque dans nos combats éphémères dont il est la force et la beauté. Cri des anges, mais cri de la France aussi dont il remplit l'histoire de ses augustes sonorités.

Le brillant exploit de saint Michel et la générosité de ses sentiments avaient le don d'enthousiasmer nos pères. Comme ils étaient très fiers de chevalerie et d'ailleurs très bons juges en la matière, ils déclaraient que saint Michel était un vrai chevalier, le prince de la chevalerie céleste.

Mais tel est aussi le caractère de la France et c'est la raison pour laquelle l'Archange a pour elle une particulière sympathie. Elle est certes parfois légère, mais elle n'est ni orgueilleuse ni obstinée dans le mal. Elle proclame le droit de Dieu qui prime tous les autres : *Quis ut Deus?* Elle s'indigne contre ceux qui le nient, et, en général, contre tous les contempteurs du droit. Elle a devant l'iniquité ces frémissements angéliques qui poussèrent l'Archange contre Satan ; elle éprouve le besoin d'intervenir en faveur de toutes les faiblesses opprimées et surtout des augustes faiblesses de la cause divine ici-bas. Ah ! le système

de la non-intervention et de l'indifférentisme, tant prôné de nos jours, n'a jamais été français, car il a pour effet de laisser les mains libres et d'assurer l'impunité à toutes les violences ; c'est le système des lâches.

Aussi voyez-la, notre France, qui frémit avec Clovis contre les bourreaux de la Passion et qui regrette de n'avoir pas été là pour intervenir ! Elle frémit et intervient avec Charlemagne contre les ennemis de la Papauté. Elle frémit et intervient avec saint Louis contre les Sarrasins, égorgeurs de la chrétienté. Elle frémit et intervient avec Simon de Montfort contre les Albigeois corrompus et corrupteurs. Elle frémit et intervient avec les héros de Mentana et de Castelfidardo contre les imitateurs des vieux Lombards. N'est-ce pas toujours l'esprit de saint Michel qui la soulève et lui fait mettre la main à l'épée en criant à travers les siècles : *Quis ut Deus ?*

Aussi l'Archange se reconnaît lui-même dans cette nature chevaleresque, toute frémissante de colère contre ce qui est injuste, toute vibrante d'amour pour ce qui est noble et divin. Il lui a voué un amour sans bornes. Quand il la voit s'agiter et frémir contre le mal, il lui sourit, il l'applaudit, il l'encourage : « France, c'est bien, c'est très bien, courage ; je suis avec toi et Dieu est pour nous, puisque nous sommes pour lui : *Quis ut Deus ?* »

*
* *

Seconde raison :

La volonté de Dieu.

Et voici une seconde raison qu'a le céleste Chevalier d'être avec nous, c'est la volonté divine qui lui a confié notre garde.

Après avoir été, par l'initiative de son noble cœur, le champion des droits divins contre l'audace de Lucifer, il l'est devenu d'office dans la suite des siècles. « Toutes les fois que Dieu veut faire quelque chose de grand dans le monde, nous dit saint Grégoire, c'est à Michel qu'il confie l'entreprise ; ou plutôt, il la confie à un peuple élu, mais avec mission pour l'Archange de diriger et de soutenir ce peuple. »

Dans l'antiquité le peuple élu, chargé de garder le culte du Seigneur, c'était Israël. Les autres nations avaient apostasié ; elles adoraient Satan et les démons sous la figure des faux dieux : *dii gentium daemonia*. Elles faisaient chorus avec Satan en répétant le cri de la révolte : *Non serviam*. Et Israël au contraire répétait le cri de l'Archange : *Quis ut Deus ?*

Aussi Dieu avait-il donné saint Michel comme ange gardien au peuple hébreu et en particulier à la Synagogue et au Temple. C'est ce que nous enseignent et les Prophètes, et les Rabbins, et l'Église catholique. Daniel l'appelle le grand prince, protecteur des fils d'Israël : *Michaël, princeps magnus, qui stat pro filiis populi tui*. C'est lui qui extermine l'armée de Sennachérib ; c'est lui qu'Élie voit à la tête des cavaliers de feu qui défendent Dothaïm ; c'est lui qui assiste Judas Machabée ; c'est lui qui flagelle l'impie Héliodore dans le Temple.

Mais un jour Israël prévarique. Il s'écrie à son tour : *Non serviam*. Saint Michel l'abandonne. Je vous ai dit, dans notre première conférence, comment il se retira du Temple pendant le siège de Jérusalem. Il s'envole et prend son essor vers l'Occident. Où va-t-il ? Il va en France.

Dieu, en effet, avait choisi notre peuple pour succéder au peuple apostat comme champion de ses droits.

C'est le pape Grégoire IX qui l'affirme dans une lettre fameuse à saint Louis. Aussi saint Michel est-il préposé par Dieu à la garde de notre pays. L'Église ne cesse de le répéter au cours des âges ; nos pères le proclament bien haut. Et saint Michel nous le prouve par la protection dont il nous entoure, comme nous l'allons voir.

II

PREUVES QU'IL NOUS A DONNÉES DE SON AMOUR

Le Mont Saint-Michel.

En l'an 708, l'Archange apparaît à saint Aubert, évêque d'Avranches, et lui demande un sanctuaire sur le Mont Tombe. Auparavant c'était Satan qui y avait un temple et qui de là répandait la terreur sur l'Océan immense : *immensi tremor Oceani*. Mais saint Michel l'en chasse, comme il l'avait jadis chassé du Paradis, au cri de *Quis ut Deus ?* Désormais le Mont Saint-Michel, c'est le trône d'où le séraphin étend ses ailes d'or sur la France. C'est la citadelle d'où il surveille et disperse les pirates et nos ennemis du Nord et c'est lui qui devient la terreur de l'Océan immense.

C'est la merveille que les pèlerins viennent vénérer de tous les points du monde. C'est le refuge où vont les dernières prières de Roland et des paladins qui meurent au loin pour la France en invoquant saint Michel au péril de la mort. C'est le sanctuaire où nos pères viennent prier quand la patrie est en danger, comme il arriva souvent au moyen âge.

Il faut croire que, dès l'origine, saint Michel combla

la France de ses bienfaits, car on trouve partout les gages de la reconnaissance nationale à son égard. Childebert III commence le défilé des rois qui vont s'agenouiller à ses pieds ; presque tous ses successeurs l'ont suivi.

Duguesclin vient au Mont faire bénir la noble épée qu'il va mettre au service de son pays. Lorsque la guerre de Cent ans multiplie ses ravages, le peuple met sa confiance en Monseigneur saint Michel. De tous côtés, même des villes les plus éloignées du Midi, accourent de nombreux pèlerinages et parfois même des milliers d'enfants.

Aussi il ne convenait pas que le Mont Saint-Michel tombât lui-même aux mains de nos ennemis ni que l'Archange devînt leur prisonnier. Et ce malheur n'est jamais arrivé. Bien des fois, pendant la guerre de Cent ans, les Anglais ont assiégé la forteresse et ils ont toujours échoué. Bien des fois les huguenots lui ont donné l'assaut au xvi^e siècle, et ils n'ont jamais pu s'en emparer.

Ceux qui l'ont visitée se rappellent avoir vu près de la porte de la petite cité deux énormes boulets qu'on a appelés les Michelettes, du nom de saint Michel, et qu'on a retrouvés dans le sable, où ils étaient venus se perdre, symbole de la fureur impuissante de nos ennemis venant expirer aux pieds de notre gardien. Le mont angélique est resté vierge de l'occupation étrangère et de l'occupation hérétique. Comme saint Michel, il a été catholique et français toujours.

* *

Jeanne d'Arc.

Mais le plus grand signe d'amour que notre Ange gardien nous ait donné, c'est le rôle qu'il a rempli

auprès de Jeanne d'Arc. En vérité, je ne sais rien de plus touchant pour notre patriotisme. La France est plongée dans le deuil. Un ennemi puissant lui a infligé les plus cruelles défaites. Un roi étranger a ceint la couronne des lis et ne laisse au petit-fils de saint Louis qu'un titre dérisoire. La France est perdue. Qui donc pense à elle et va s'armer pour sa délivrance ?

Ses enfants eux-mêmes sont divisés. Les uns, égarés dans leur patriotisme par les prétentions du souverain anglais qui a, lui aussi, du sang français dans les veines, s'unissent à lui contre Charles VII. Les autres sont découragés : ils ont été trop souvent vaincus. Ils n'ont plus qu'un fantôme d'armée et à sa tête un roi minuscule et léger qui succède à un roi dément. La France est perdue. Qui donc pense à elle ?

Le ciel, mes Frères, qui ne veut pas qu'elle périsse. Dieu lui envoie le prince des milices célestes pour la relever. C'est bien saint Michel en effet qui suscite Jeanne d'Arc et qui arme son bras. Il la soutient, il l'inspire. Il exalte son patriotisme. Il lui raconte la grande pitié du royaume. Il lui révèle sa mission ; il lui dit : « Va, fille de Dieu, va, fille au grand cœur, va sauver la France. Je serai avec toi pour te donner la victoire. »

En effet la prise d'Orléans a lieu le 8 mai, en la fête de saint Michel. Coïncidence ! La bataille de Patay a lieu le 18 juin, autre jour qui lui est consacré, puisque, ce jour-là, on célèbre en grande pompe dans sa basilique la translation des reliques de son serviteur saint Aubert : nouvelle coïncidence ! Pures coïncidences ! diront certains esprits ; d'autres répéteront le mot de Montaigne : Espiègleries du hasard ! Mais les croyants diront : Coïncidences providentielles ! Attentions délicates du Christ qui aime les Francs ! Notre

histoire est remplie de ces coïncidences extraordinaires. Un homme qui ne partage qu'à moitié nos croyances et dont le cœur est avec nous disait un jour que l'histoire de France est un tissu de miracles. Ah ! que Dieu nous donne souvent de ces coïncidences miraculeuses ! Qu'il fasse coïncider une belle victoire comme celles de Patay et d'Orléans avec chacune des fêtes de nos saints patrons !

Jeanne d'Arc, reconnaissante des bienfaits de son divin Conseil, l'avait fait peindre sur son étendard sous les traits d'un ange offrant à Jésus-Christ une fleur de lis qui représentait la France.

Voilà, mes Frères, le gracieux symbole sous lequel l'Archange veut voir notre patrie, blanche et pure comme un lis, exhalant son âme de prière comme un parfum aux pieds du Sauveur. O France, reste toujours blanche et pure dans ta foi, blanche et pure dans tes mœurs et dans ton amour pour le Christ, si tu veux que ton ange gardien continue à t'aimer et à prier pour toi ; il ne voudrait jamais offrir un lis flétri au Seigneur.

Cette intervention de saint Michel dans la délivrance de notre pays par le bras de Jeanne d'Arc était si évidente que Charles VII, qui fut le premier à en bénéficier, voulut la reconnaître publiquement en faisant peindre l'image de l'angélique Libérateur sur ses étendards, plus clairement, plus visiblement encore que n'avait fait la Pucelle. Il y ajouta deux devises tirées du prophète Daniel : « Voici que Michel, l'un des grands princes du ciel, est venu à mon secours » ; et « Nul ne m'a assisté en tous ces événements si ce n'est Michel, votre prince. »



L'Ordre de Saint-Michel
et la Légion d'honneur.

Mû par le même sentiment de gratitude patriotique, le fils de Charles VII, Louis XI, fonda l'ordre de Saint-Michel, le plus illustre de France, et qui a été, avant la Grande Révolution, ce qu'a été, depuis, la Légion d'honneur.

La Légion d'honneur ! il me semble que ce mot s'applique justement à toutes les milices que saint Michel a commandées. Légion d'honneur, celle des anges qu'il conduisait au combat, au cri de *Quis ut Deus ?* Légion d'honneur, celle de Jeanne d'Arc qui délivra Orléans et sauva notre pays ! Légion d'honneur, cette sainte Ligue catholique qu'il opposa à l'hérésie au xvi^e siècle ! Mais la grande Légion d'honneur par excellence, la plus belle d'ici-bas, c'est la France elle-même, lorsque, fidèle à la devise de son Archange, elle accomplit les gestes de Dieu !

III

NOTRE ALLIÉ DANS LA GUERRE ACTUELLE

Mais si saint Michel nous a protégés dans le passé, je dis qu'il a des raisons toutes particulières de nous protéger dans la guerre actuelle.

Au premier abord, cela peut sembler étrange et il ne manque pas d'objections et d'apparences contraires.

Première objection.

Vous direz peut-être : Mais la France n'a plus ce tempérament généreux et chevaleresque qui créait une affinité entre elle et l'Archange, un courant de sympathie entre leurs cœurs. Elle est devenue moins sentimentale, moins mystique et plus réaliste. Elle a renoncé aux belles chimères de son idéal religieux pour s'attacher à des réalités positives et substantielles. Elle ne songe plus aux *Gesta Dei*.

Sans doute, mes Frères, la France a plus d'une fois failli à sa mission. Mais, comme je vous l'ai déjà dit, et comme l'affirmait Léon XIII, c'est plutôt une minorité tyrannique qui, à différentes époques, a usurpé son nom, sa signature, sa puissance, qui lui a lié les mains et l'a bâillonnée. La vraie France gémissait, mais elle gardait ses souvenirs, ses aspirations, son idéal, son âme chevaleresque, et elle l'a bien montré partout où elle gardait encore un peu de liberté.

N'est-ce pas elle qui soutient les grandes œuvres de l'Église, par sa générosité : le Denier de Saint-Pierre, la Propagation de la Foi, la Sainte-Enfance ? N'est-ce pas elle qui a donné les plus nombreux et les plus illustres zouaves à la Papauté ? N'est-ce pas elle qui envoie chaque année les plus vaillants missionnaires aux peuples païens pour les convertir ? N'est-ce pas elle qui, avec le cardinal Lavigerie et le cardinal Perraud, s'est mise à la tête de la Croisade anti-esclavagiste ? N'a-t-elle pas eu au XIX^e siècle des hommes qui, comme Ozanam, Melun, Veuillot et Montalembert, furent les Croisés de la plume, et d'autres qui, comme Lamoricière, Pimodan, Sonis et Charette, furent les Croisés de l'épée ?

Oui, son cœur vibre toujours pour les grandes

causes : il crie toujours : Dieu le veut ! ou *Quis ut Deus ?* Tout Français a dans un coin de son âme un champ clos où il fait des rêves mystiques et chevaleresques, où il frémit contre l'injustice, rompt des lances pour les grandes causes, juge et châtie les mécréants, joue les Charlemagne et les saint Louis et continue à lui seul les vieilles traditions de la chevalerie. Délivrez la France et elle s'élancera de nouveau au cri de Dieu le veut ! ou *Quis ut Deus ?* Est-ce que cette guerre elle-même ne nous apparaît pas comme une croisade ? Nous défendons sans doute notre droit violé, notre territoire envahi, et donc notre intérêt ; mais aussi le droit des autres, celui des peuples faibles, de la Belgique indignement attaquée par l'Allemagne, celui de la Serbie indignement humiliée par l'Autriche, la liberté du monde et la civilisation chrétienne. Il me semble qu'à tous ces traits saint Michel doit se reconnaître encore.

Deuxième objection.

Mais, direz-vous, la France a péché, elle s'est révoltée contre Dieu et contre son Christ ; en se séparant de l'Église elle a dit : *Non serviam !*

La France a péché, oui, sans doute. Mais, dites-moi quelle est donc, non seulement parmi les nations infidèles, hérétiques ou schismatiques, mais parmi les plus catholiques, celle qui n'a rien à se reprocher, et qui, par conséquent, aurait le droit de nous accuser et de nous condamner ? Si quelqu'une avait l'audace de le faire, il me semble que le Christ s'élèverait contre elle et lui dirait, comme jadis aux Pharisiens : « Que celui qui est sans péché lui jette la première pierre ! » Et il se baisserait, et il écrirait par terre les péchés des accusateurs.

Seulement, si la France est coupable, elle le reconnaît, elle s'en repent, elle se frappe la poitrine en disant *mea culpa*. Quelle est la nation qui a élevé un monument d'expiation nationale comme le Sacré-Cœur de Montmartre, et par là donné un exemple insigne d'humilité nationale, de repentir national ? Quelle est la nation qui s'est appelée elle-même *pénitente* : *Gallia poenitens et devota* ? Or, Dieu, mes Frères, et par conséquent saint Michel, aime autant les humbles qu'il déteste les orgueilleux, il exalte les uns et disperse les autres. Il pardonne donc à la France et saint Michel ne se détournera pas de nous.

*
* *

L'orgueil de l'Allemagne.

Or, c'est justement la plus orgueilleuse des nations qui s'est dressée contre nous, celle qui menace la terre entière de son glaive et le ciel lui-même, dirait-on, de son casque à pointe symbolique.

L'orgueil, c'est le péché de Satan, c'est le plus odieux au Seigneur. C'est celui que saint Michel a combattu dans les mauvais anges et qui l'irrite le plus chez les hommes.

Or, depuis le commencement du monde, depuis la révolte de Lucifer, je ne sais pas si l'on a jamais vu sur la terre un déchaînement d'orgueil pareil à celui qui emporte nos ennemis.

Attila disait : « Je suis le *fléau de Dieu* : *flagellum Dei*. » Il y a une certaine humilité dans ce mot. Le fléau, c'est le fouet, l'instrument vil et servile dont le maître se sert contre le criminel, mais qu'il rejette ensuite, teint de sang, avec mépris. L'Attila moderne,

celui qui a lancé ses hordes contre l'Europe presque entière, a osé dire : « *Je suis le glaive de Dieu.* » Le glaive, c'est l'instrument noble et loyal, associé comme Joyeuse et Durandal à la gloire du héros qui s'en sert. Et c'est bien ce qu'a voulu dire celui qui se prétend l'ami et le conseiller du Père Éternel.



Le nouveau Nabuchodonosor.

Nabuchodonosor avait passé jusqu'ici pour le plus orgueilleux et le plus ambitieux des mortels. Il avait entrepris, comme il le disait au grand État-Major babylonien, de subjuguier toute la terre : *ut omnem terram suo subjugaret imperio*. Mais toute la terre, c'était pour lui la Syrie, l'Égypte et la Grèce, tout au plus. Aujourd'hui il est bien dépassé.

Le Nabuchodonosor moderne est d'une bien autre envergure. C'est vraiment toute la terre, au sens absolu du mot, qu'il veut soumettre à son impérialisme.

Écoutez un de ses discours :

« Je suis placé au-dessus de la censure des hommes et des critiques publiques. Je ne suis responsable de mes actes qu'envers le Seigneur...

« L'Allemagne au-dessus de tout, oui, au-dessus de tout ! La première puissance sur terre, aussi bien en temps de paix qu'en temps de guerre ! Voilà la place que Dieu m'a commandé de conquérir pour elle avec l'aide de sa toute-puissance. Telle est ma décision irrévocable.

« Une fois la Grande-Bretagne et la France battues, une fois la Russie et les États-Unis tombés à ma merci,

je donnerai une nouvelle direction aux destinées du monde, direction qui assurera en tout temps à l'Allemagne la suprématie sur toutes les nations du globe.»

*
* *

Mégalomanie luciférienne.

Et cette mégalomanie se retrouve du haut en bas de l'échelle allemande, chez les intellectuels surtout. Rappelez-vous ce qu'écrivait le professeur *Adolf Lasson*, professeur à l'Université de Berlin :

« On ne saurait rester neutre vis-à-vis de nous. Ou bien on considère l'Allemagne comme la création politique la plus parfaite que l'histoire ait connue, ou bien on approuve son extermination. Un homme qui n'est pas Allemand ne sait rien de l'Allemagne. Nous sommes moralement et intellectuellement supérieurs à tous, hors de pair. Il en est de même de nos organisations et de nos institutions.

« Nous devons sacrifier les meilleurs et les plus nobles d'entre nous dans une guerre contre les brutes russes, les mercenaires anglais et les fanatiques belges. Les Français sont ceux qui se rapprochent le plus de nous. (*Voilà un éloge dont nous nous serions bien passés!*)

« Nous n'avons point d'amis. Tous nous craignent et nous regardent comme dangereux : mais c'est la preuve que nous sommes intelligents, actifs et moralement supérieurs... Notre loi est la raison, notre force est la force de l'esprit, notre victoire est la victoire de la pensée. Dans un monde de méchanceté, nous représentons l'amour, et Dieu est avec nous !

« L'Allemagne est acharnée dans la paix à la poursuite de son œuvre civilisatrice.

« L'humanité, la douceur, la conscience, les vertus chrétiennes sont des vertus spécifiquement allemandes.

« Enfin Guillaume II est les délices du genre humain : *deliciae generis humani.* »

Il me semble que tous les commentaires affaibliraient cette page.

*
* *

Excommunication

du monde entier.

Un autre professeur. *Von Leyden*, vient, ces jours derniers, dans la *Gazette de Francfort*, de lancer des excommunications à tous les peuples de la terre. On dirait Isaïe jetant à Babylone, à Moab, à l'Égypte, ses fameuses imprécations : *Onus Babylonis...*

Excommunication contre les Anglais : « Ils se sont placés en dehors de l'humanité, en déployant la bannière de la brutalité et du crime... Nous devons leur jurer une vendetta nationale et détruire pour l'éternité jusqu'à la dernière trace de leur puissance. »

Excommunication contre la Russie : « Ce sont les barbares, les barbares de l'Est, comme les Anglais les barbares de l'Ouest : ils doivent être bannis de la société policée. »

« Quant aux Français, dit-il, nous ne ressentons peut-être pas contre eux cette haine violente. (*C'est dommage et c'est vexant d'être ainsi poursuivis par leur pitié : heureusement, elle ne va pas bien loin.*)

« Ils doivent cependant avoir leur part du mépris que nous font éprouver leurs alliés Russes et Anglais.

Tout Français doit être exilé lui aussi des cercles où se meuvent des hommes et des femmes respectables ! » Vous le voyez ce n'est qu'une excommunication mineure, mais, grâce à Dieu, nous sommes aussi frappés.

Enfin, et le plus fort, c'est aussi une excommunication mineure contre toutes les nations neutres. « Nous n'avons pas besoin d'elles, ni pour notre bonheur moral, ni pour notre prospérité matérielle. Que leurs citoyens soient également bannis de nos foyers, qu'ils sachent que nous les méprisons ! »

Que restera-t-il ? L'Allemagne toute seule qui constituera l'humanité civilisée :

« L'Allemagne doit et veut rester seule. Les Allemands sont le peuple élu de la terre. Ils accompliront leur destinée qui est de gouverner le monde et de diriger les autres nations pour le bonheur de l'humanité. »



La Kultur.

Et comment fera-t-elle le bonheur de l'humanité ? Par la Kultur. La *Kultur* c'est l'essence même du germanisme, et c'est le flambeau de l'humanité. La Germanie seule a le droit de porter le flambeau. Et ici un rapprochement s'impose. Est-ce que Satan ne s'appelait pas Lucifer, le porte-flambeau ? N'a-t-il pas voulu substituer ce flambeau aux étoiles et éclipser le soleil, Dieu lui-même ? N'est-ce pas cette fausse lumière que saint Michel a combattue ?

La Kultur germanique, mais il y a longtemps que nous la connaissons. Est-ce que le premier qui a parlé en son nom n'est pas Luther ? Est-ce que Fichte et les autres intellectuels ne le reconnaissent pas comme le porte-flambeau de la civilisation allemande, c'est-à-

dire comme le vainqueur de la civilisation latine ou romaine ? Est-ce qu'ils ne l'appellent pas le plus grand et le plus pur des Allemands, l'incarnation authentique du génie et du caractère de sa race ?

Est-ce qu'il n'a pas été lui aussi orgueilleux comme Lucifer, se vantant de terrasser la Papauté et de soumettre le monde à la pensée germanique ? Telle fut la grande apparition de la Kultur au xvi^e siècle.

Au commencement du xix^e siècle, avec Kant, Fichte, Hegel, Schelling, nouvelle explosion de la même Kultur, et c'est de leurs systèmes nuageux, d'un pédantisme et d'un orgueil incommensurables, que sont nés les matérialismes, les athéismes et les modernismes de nos jours.

*
* *

Le Kulturkampf.

Après la guerre de 1870, nouvelle explosion de Kultur. Cette fois elle donne son nom à un mouvement formidable dirigé par Bismarck et que le chancelier de fer a lui-même appelé le Kulturkampf, le combat de la culture contre la religion catholique. Voilà un nom qui rendra éternellement odieux le nom de Kultur.

Aujourd'hui c'est un nouveau Kulturkampf d'un autre genre. Lucifer s'est relevé, il s'avance le flambeau d'une fausse science en main : et ce flambeau est devenu la torche incendiaire d'une barbarie savante. Le nouveau Lucifer pousse son cri de révolte : il disait un jour à une princesse allemande : « J'ai la haine de la religion catholique. » Et de fait sa victoire serait le triomphe de la pensée hérétique, luthérienne, kantienne, athée, matérialiste, contre la pensée chrétienne. C'est le *Non serviam* qui retentit dans les bas-fonds de la Germanie.



Saint Michel est pour nous.

Dès lors saint Michel ne peut hésiter ; il doit relever son étendard de fidélité et d'amour : *Quis ut Deus?* et combattre avec la France contre Lucifer. Il le vaincra, soyez-en sûrs ; il dira bientôt avec Isaïe : « *Quomodo cecidisti de caelo, Lucifer? Te voilà tombé ; te voilà au fond de l'abîme. »*

Par là même il relèvera la France et il lui dira comme jadis à la Pucelle : « Va, fille de Dieu, va, fille au grand cœur, je combattrai avec toi. Ne te chaille de ton martyre, car tu en auras bientôt la récompense ; ni de la mort de tes fils, car ils vont au ciel recevoir la couronne. Et là-haut ils demandent à Dieu pour toi la couronne temporelle dont tu as besoin pour continuer avec moi ta mission. »



Saint Michel protège nos soldats.

Au mois d'octobre 1870, trente bons chrétiens, qui allaient partir pour la guerre, allèrent, à la suite de Mgr Bravard, évêque de Coutances, au Mont Saint-Michel, se mettre, comme jadis Duguesclin, sous la protection de l'Archange. Le pieux prélat, subitement inspiré, leur dit ces paroles étranges : « *Messieurs, je me crois autorisé à vous donner rendez-vous à tous, sans qu'il en manque un seul, ici, après la guerre. »*

Ces hommes endurèrent toutes les fatigues, s'exposèrent à tous les dangers, notamment à la défense de

la forêt d'Orléans et à Beaune-la-Rolande. Ils restèrent constamment aux avant-postes sans jamais reculer. Ils essuyèrent partout le feu meurtrier de l'ennemi qui fauchait leurs camarades. Au plus fort du péril, ils criaient : « A nous, saint Michel ! » Et pas un ne fut tué, pas un ne fut blessé. L'explique qui pourra ! Tous revinrent au Mont Saint-Michel. Pie IX fut très impressionné par ce fait dont il examina les témoignages et il crut à l'intervention miraculeuse de l'Archange. De là est née la *Pieuse Union* qui, en 1880, est devenue l'Archiconfrérie du Scapulaire de Saint-Michel, dont le siège est à Rome.

Ce n'est pas trente soldats, c'est toute notre armée dont nous devons demander à notre Protecteur le salut et le retour victorieux. Rappelons-nous que le Mont ne fut jamais pris ni endommagé par l'ennemi. C'est toute la France qui est devenue aujourd'hui un Mont Saint-Michel par la prière qui monte de tous nos cœurs et elle le sera surtout par la protection de son ange gardien.

AINSI S'EST-IL.

PATRIOTISME DE SAINT DENIS

MES BIEN CHERS FRÈRES,

Il est un nom prestigieux qui symbolise la protection dont saint Denis a toujours couvert notre pays, c'est l'oriflamme.

Rouge ou vermeille, avec sa hampe d'or qui étincelait au soleil, la sainte bannière méritait bien son nom : c'était l'oriflamme, *auri flamma*, la flamme d'or. C'était le plus populaire de nos vieux drapeaux.

Mais il est un autre bienfait que nous devons à saint Denis, une autre flamme d'or qu'il alluma sur les hauteurs de cette ville de Paris, et qui rayonna au loin sur la nation ; c'est la foi qui déchira pour nos pères la nuit du paganisme.

Nous allons considérer ces deux bienfaits : ils ne nous sont pas moins nécessaires aujourd'hui qu'autrefois, et ils sont d'ailleurs intimement liés, car l'un est la condition de l'autre. Si nous sommes fidèles à l'oriflamme de la foi, si nous l'arborons bravement dans notre vie privée comme dans notre vie publique, saint Denis ne manquera pas de déployer sur nous l'oriflamme de la victoire dans la grande guerre où nous sommes engagés, et par là se montrera un de nos plus puissants alliés du ciel.

I

LA FLAMME D'OR DE LA FOI

Saint Denis apôtre de Paris.

L'infidélité est une nuit mortelle pour les âmes, car elles s'y égarent dans le péché et ne peuvent reconnaître le chemin de la vie éternelle. La foi est comme cette colonne de feu qui guidait Israël à travers les ténèbres dans le désert. C'est la flamme d'or qui nous conduit à la terre promise.

Or la ville de Paris était assise dans ces ténèbres de l'infidélité quand saint Denis y vint porter la lumière de l'Évangile. La Gaule celtique avait adopté la brillante civilisation romaine, mais elle gardait la férocité de sa vieille religion. Elle croyait honorer et apaiser la divinité, en lui offrant des sacrifices humains. Dans la profondeur de ses forêts, les druides couronnés de feuilles de chêne, après avoir coupé le gui avec la faucille d'or, égorgeaient des enfants et des jeunes filles, si bien que l'empereur Claude dut sévir contre cet usage barbare et réprimer le fanatisme des druides.

Avec la cruauté, les autres vices qu'engendre le paganisme se donnaient libre carrière dans Lutèce, le perfide ennemi des âmes avait fait de la triste cité son repaire :

*Lutetiam
Quam tenebat subdolus
Hostis velut propriam.*

Mais saint Denis apprend à nos pères que seul le sang d'un Dieu mort pour notre amour peut apaiser

la justice divine et expier les crimes de la terre. Il leur annonce les douces vérités de l'Évangile. Il est venu le temps prédit par les druides vénérables des temps passés. Elle est venue la Vierge bénie qui devait enfanter et que leurs pères honoraient depuis des siècles. Il est venu le divin Enfant qui devait sauver la Gaule et l'humanité. Elle est venue la sainte victime qui efface les péchés du monde et que son ministre Denis immole chaque matin sous la forme d'une petite hostie. La ville de Lutèce, émue par la parole et la vertu de son apôtre, ouvre les yeux à la flamme d'or et demande le baptême.

Mais le démon furieux de voir sa proie lui échapper se venge. Le gouverneur Fescennius fait mourir le saint évêque avec ses compagnons Rustique et Eleuthère sur la colline de Montmartre. Les fidèles inhumèrent ses restes sacrés dans la plaine de Catulliacum, qui s'appela plus tard, de son nom, la plaine de Saint-Denis.

Le persécuteur croyait avoir éteint la flamme d'or ; elle jeta bientôt au contraire autour des saints tombeaux de gigantesques lueurs qui embrasèrent l'horizon et illuminèrent toute la Gaule. D'autres apôtres avaient évangélisé notre pays, d'autres martyrs l'avaient arrosé de leur sang. Mais saint Denis avait été l'un des premiers, et, en raison de son mérite et de l'importance que prit la ville de Paris, il devint bientôt l'un des plus célèbres et des plus populaires.

La foi a été pour cette ville une source de beauté. Humble bourgade à peine remarquée par César, elle devait devenir après sa conversion la plus grande de nos cités. Elle peut dire de la foi ce que le Sage a dit de la sagesse : « Tous les biens me sont venus avec elle. »



Reconnaissance de Paris.

Or la ville de Paris n'a pas été ingrate envers son illuminateur. De bonne heure, elle s'habitua à le regarder comme son patron. Elle aimait à se porter en foule à son tombeau aux jours du danger.

Au v^e siècle, sainte Geneviève lui élève un modeste oratoire. Elle y prie pour sa patrie, pour la Gaule déjà entièrement chrétienne, et pour la jeune nation franque encore barbare, encore païenne et qui descend lentement vers Paris, mais dont elle devine les destinées grandioses.

Au siècle suivant, le roi Dagobert, le plus illustre des Mérovingiens après Clovis, dédie à saint Denis une abbaye qui deviendra célèbre et une basilique toute éclatante de marbre, d'or et de pierreries, que son orfèvre, saint Éloi, orne de reliquaires et de vases précieux.

Dagobert veut être inhumé dans cette basilique, et son exemple suivi par ses successeurs en fait la nécropole royale de la France. Il y a là un beau symbolisme que je veux vous signaler.

Le roi était pour nos pères l'image sensible de la patrie. Il représentait si bien la France qu'il en portait le nom et qu'on l'appelait souvent, comme on le voit dans une pièce de Shakespeare, France, tout court. Ses enfants étaient les Enfants de France. Jeanne d'Arc, qui avait dans son âme si profondément française la compréhension la plus juste de tout ce qui touche à notre vie nationale, appelait Charles VII : l'Oriflamme, c'est-à-dire le drapeau vivant de la

France. Or, de même que l'oriflamme en soie flottait au-dessus de l'autel de saint Denis, de même il convenait que le roi, cette oriflamme de chair, reposât, après sa mort, aux pieds du grand saint, les mains jointes dans la paix du dernier sommeil. C'était la France qui dormait sous le regard de son père.

Agrandie et embellie par Pépin et Charlemagne, la célèbre basilique fut reconstruite sur des dimensions plus grandioses au ^{xii}^e siècle, par le fameux abbé Suger, ministre de Louis VI et de Louis VII. Elle fut comme le premier grand essor de l'architecture gothique. Suger, qui en a raconté la construction, ne tarit pas d'admiration et de reconnaissance sur les secours merveilleux que saint Denis lui prodigua dans les moments difficiles. Mais il nous montre aussi l'enthousiasme avec lequel le peuple se dévoua et s'attela, c'est le mot, à cette œuvre nationale, tirant les blocs de pierre de la carrière et les amenant sur de lourds chariots à pied d'œuvre.

Cette église était fort belle, comme on peut en juger par ce qui en reste, une partie de la façade et du chœur. Cependant, quatre-vingts ans plus tard, en 1230, elle ne parut plus digne du patron de la monarchie française. Elle fut presque entièrement rebâtie et celui qui y mit la dernière main est l'abbé de Saint-Denis, Mathieu de Vendôme, ami de saint Louis, qui fut un des deux régents de France pendant la croisade de Tunis. C'est le monument que nous admirons encore et qui est resté le même dans ses lignes générales, sinon dans les motifs de son ornementation.

Le tombeau de saint Denis, entouré de ses tombes royales, devint un des centres religieux et patriotiques de la France. Les pèlerins y accouraient de toutes parts et priaient avec ferveur celui qu'ils appelaient

avec une solennité révérencieuse : Monseigneur saint Denis. Or Monseigneur saint Denis ne se laissa pas vaincre en générosité.

La foi, ainsi que la piété sa sœur, est utile à tout, comme le dit l'Apôtre, elle a les promesses de la vie future, mais aussi de la vie présente. Elle engendre la justice, comme l'infidélité engendre le péché. Or, nous dit l'Esprit-Saint, la justice élève les nations tandis que le péché les rend misérables. La France sera chrétienne ou elle ne sera pas. La piété et la victoire sont inséparables pour elle. Saint Denis nous le prouve : après avoir fait briller sur nous la flamme d'or de l'Évangile, il devait nous offrir une autre flamme d'or qui fut longtemps le salut et la gloire de la patrie, comme nous l'allons voir.

II

LA FLAMME D'OR DE LA VICTOIRE

Saint Denis protège la France.

Sainte Brigitte raconte qu'elle vit un jour en extase saint Denis suppliant Notre-Dame de mettre fin aux horreurs de la guerre de Cent ans qui désolait notre pays. Il lui disait : « *Miserere regno tuo et meo* : Ayez pitié de votre royaume de France qui est aussi le mien. »

Saint Denis regarde donc la France comme son pays, comme son royaume. Il est notre compatriote par adoption, notre patron, j'allais dire notre roi : *regno tuo et meo*. L'Église proclame dans l'hymne de sa fête que notre Patrie lui doit sa joie et sa puissance :

*Quorum patrocinio,
Tota gaudet regio,
Regni stat potentia.*

Mais naturellement la ville de Lutèce a bénéficié la première du patronage de son premier évêque.

Lorsqu'Attila menaçait Paris en 451, ce fut sainte Geneviève qui détourna le fléau de Dieu. Dieu me garde de diminuer la gloire de la chère Sainte ! Mais ce n'est pas la diminuer, me semble-t-il, que d'y associer saint Denis. Nous savons qu'elle avait pour lui une grande dévotion. Mais si elle le priait constamment pour sa patrie, combien n'a-t-elle pas dû redoubler de ferveur en ces jours d'angoisse où Paris était menacé d'un effroyable massacre. Nous savons qu'elle lui éleva un petit oratoire, ébauche de la future basilique : qui sait si cet oratoire n'était pas un ex-voto pour la délivrance de la ville ?

Il se passa sous Pépin le Bref un événement important qui montre la grande place que saint Denis avait dans le cœur et dans la vie de notre nation. Le pape Étienne II, menacé par les Lombards qui voulaient s'emparer de Rome, était venu en France et avait été royalement reçu par Pépin. Celui-ci lui promit de le secourir et partit en effet bientôt après pour l'Italie. Mais auparavant il offrit au pape une généreuse hospitalité à Saint-Denis. Étienne II y tomba malade et il a raconté lui-même sa maladie et sa guérison miraculeuse dans une lettre très curieuse, très intéressante, très honorable pour notre pays et son illustre patron. Voici ses paroles :

« L'oppression que souffrait la sainte Église de la part d'un roi impie, m'ayant obligé de me réfugier en France auprès de Pépin, roi très chrétien, je fis un

séjour dans le monastère de Saint-Denis, au territoire de Paris, et j'y tombai dangereusement malade. Me voyant abandonné des médecins, j'eus recours à Dieu et je lui fis ma prière dans l'église du saint martyr, sous les cloches.

« Pendant que je priais, je vis devant l'autel le bon pasteur saint Pierre et le maître des nations saint Paul ; je les reconnus à la manière dont on les peint sur leurs images. A la droite de saint Pierre était saint Denis, d'une taille plus haute et plus grêle. Son visage me parut d'une rare beauté. Sa tunique était blanche avec des bandes de pourpre, et son manteau de pourpre parsemé d'étoiles d'or.

« Saint Pierre dit : « Voici notre frère qui demande « la santé. » Puis, s'adressant à saint Denis, il ajouta : « C'est à vous de le bénir. » Aussitôt saint Denis, s'approchant de moi, me dit : « Mon frère, la paix soit « avec vous ! Ne craignez pas, vous ne mourrez pas « que vous ne soyez retourné heureusement à votre « siège. Levez-vous plein de santé, célébrez la messe, et « dédiez cet autel en l'honneur de Dieu et de ses « apôtres Pierre et Paul. »

« Une clarté et une odeur célestes remplirent l'église. A l'instant, je me trouvais guéri, et je me mis en devoir d'exécuter ce qui m'avait été commandé (1). »

N'y a-t-il pas, dans ce récit, le symbole du rôle de la France auprès de la Papauté ? C'est saint Denis qui est chargé par saint Pierre et par Dieu de guérir Etienne II. Mais saint Denis représente la France, comme Etienne II représente la Papauté. C'est donc à la France qu'est dévolue la glorieuse mission de soutenir et de défendre le Saint-Siège.

(1) LABBE, t. VI, p. 1649. — Dom BOUQUET, t. V, p. 591.

C'est précisément ce qu'elle faisait alors. Pépin, après avoir vaincu Astolf, roi des Lombards, le contraignit à rendre au Pape les villes qu'il lui avait enlevées. Et c'est un abbé de Saint-Denis, Fulrad, son ami, son conseiller, son ministre, qu'il chargea de l'exécution du traité. Fulrad visita Ravenne et les villes de la Pentapole et de l'Émilie et en reçut les clefs qu'il déposa à Rome avec la donation de Pépin sur la confession de saint Pierre (1).

Charlemagne montra, comme son père, une grande dévotion envers saint Denis : il déposa sa couronne et son sceptre en hommage aux pieds du patron de la France.

L'abbaye fondée par Dagobert devint de plus en plus pour la France un foyer de lumières. Plusieurs de ses abbés furent, comme Fulrad, les conseillers et les ambassadeurs de nos rois. Le plus illustre fut Suger, grand et fier patriote, ami de saint Bernard, digne prédécesseur de Richelieu et de Mazarin, un des plus grands hommes d'État de notre pays. Nommé régent du royaume pendant la seconde croisade, il y maintint l'ordre par son sage et ferme gouvernement. On l'a appelé le *père de la Patrie*. Mais le vrai père de la patrie n'était-ce pas saint Denis lui-même qui, en la personne de son abbé, veillait sur elle avec amour ?

*
* *

Les origines de l'oriflamme.

L'instrument ordinaire et le plus populaire de la protection de saint Denis pour la France, ce fut son

(1) ANASTASE LE BIBLIOTHÉCAIRE. *Sur le pape Étienne II.*

oriflamme. C'était à l'origine l'enseigne particulière de l'abbaye. Les comtes de Vexin, avoués, c'est-à-dire défenseurs temporels de Saint-Denis, la déployaient dans les combats qu'ils avaient à livrer pour défendre l'abbaye contre les pillards du voisinage.

Quand les rois de France devinrent comtes de Vexin, la garde de l'oriflamme leur échut et devint peu à peu entre leurs mains l'enseigne royale et nationale par excellence, l'image matérielle et le palladium de la patrie. On disait qu'elle valait une armée. En effet, elle doublait le courage de nos soldats. Rien n'arrêtait leur élan, quand ils s'élançaient autour d'elle en s'écriant : *Montjoie Saint Denis !*

Nos chansons de geste retentissent de ce cri et nous montrent le glorieux fanion déployé sur la tête des compagnons de Charlemagne. On a prétendu que c'est là un anachronisme et que les trouvères du XII^e siècle ont attribué à leurs pères un usage qui ne datait que de leur temps. C'est bien invraisemblable et je crois qu'il y a là une confusion. S'il est vrai que l'oriflamme ne devint la *bannière nationale* que sous Philippe I^{er}, elle avait certainement déjà paru bien plus tôt sur nos champs de bataille comme *bannière abbatiale*. Il est très vraisemblable que le brave Turpin de la *Chanson de Roland*, qui avait été abbé de Saint-Denis, quoique un terrible ferrailleur, l'a emportée dans ses expéditions guerrières, et qu'il a plus d'une fois crié en fonçant sur l'ennemi : *Montjoie Saint Denis !*



L'oriflamme

met les Allemands en fuite en 1124.

C'est en 1124 que l'oriflamme apparaît pour la première fois comme notre bannière nationale, et, chose intéressante, c'est dans une guerre contre les Germains. L'empereur d'Allemagne Henri V, prince violent et vindicatif, furieux d'avoir été excommunié par le pape français Calixte II au Concile de Reims, avait juré de se venger, et savez-vous comment ? Tout simplement en détruisant de fond en comble la ville et la cathédrale de Reims. Décidément, l'atavisme n'est pas un vain mot : grâce à lui, l'histoire est bien un perpétuel recommencement, et le César teuton du XII^e siècle a un successeur fidèle à ses méthodes.

Déjà Henri V avait envahi la Lorraine et menaçait la Champagne. Mais le roi Louis le Gros a mis sa confiance en Dieu et en son peuple. Il s'en va en grande pompe chercher à Saint-Denis l'oriflamme que son ami, le célèbre abbé Suger, lui remet entre les mains.

De toutes parts la France s'ébranle pour repousser l'envahisseur. Et remarquez ici encore comme l'histoire se répète : la veille, la nation était divisée ; les seigneurs se faisaient la guerre ; le roi les assiégeait dans leurs châteaux, devenus de vrais repaires de brigands. Mais tous ces hommes ont eu l'idée d'un péril commun, la vision d'une France qu'il faut défendre contre le barbare d'outre-Rhin. Ils donnent au monde le spectacle d'une réconciliation nationale, d'une magnifique unité autour du roi, généralissime

de l'armée, autour de l'oriflamme, image sensible de la Patrie.

Suger nous raconte que les barons réunis à Reims s'écriaient dans une belle explosion d'enthousiasme patriotique : « Marchons contre les Germains; châtons-les d'avoir osé attaquer la France, *la maîtresse de la terre.* » D'autres disaient : « Laissons-les venir, coupons-leur la retraite, égorgeons-les sans pitié, abandonnons leurs corps sans sépulture aux loups et aux corbeaux. Nous avons bien le droit de massacrer ces barbares qui viennent pour nous massacrer ; nous avons le droit de défendre notre pays. »

Vous voyez que le patriotisme n'a point commencé à la Grande Révolution, ni avec Jeanne d'Arc, comme le disait Michelet, ni à Bouvines, comme on l'a aussi prétendu, mais qu'on le trouve vivant et frémissant en 1124 ; on pourrait même le faire remonter bien plus haut, jusqu'à Tolbiac et au delà.

Vous voyez aussi que l'antigermanisme, forme du patriotisme que nous n'avons pas cherchée, dont nous ne sommes pas responsables, mais qui nous a été imposée par des agressions brutales, ne date pas non plus d'hier et que nos pères l'exprimaient avec une verdeur qui ne laisse rien à désirer.

Henri V, voyant l'oriflamme et l'armée française s'avancer vers lui, n'osa les attendre. « L'empereur, disent les *Grandes Chroniques de France*, par faute de cœur se retira en sa terre, luy et ses grands osts, et fit semblant d'aller ailleurs pour sa honte couvrir. » Plaise à Dieu que l'histoire de demain soit le recommencement de celle d'hier !



L'oriflamme écrase les Allemands

à Bouvines, en 1214.

L'oriflamme paraît encore avec plus d'éclat au siècle suivant, à Bouvines, et c'est toujours contre les Allemands qu'elle marche. L'empereur Othon IV a juré, lui aussi, de détruire et de démembrer la France. Déjà il s'en est partagé les provinces avec ses alliés, et il se réserve naturellement la part du lion. N'est-ce pas encore l'histoire d'hier et de certaines cartes géographiques impudentes où nos plus riches provinces étaient attribuées aux puissances de la Triplice ? Or, en 1214, plus heureuse qu'en 1914, l'Allemagne avait su entraîner contre nous l'Angleterre, la Belgique, la Hollande et un grand nombre de comtes et de princes. Chacun d'eux devait avoir un lambeau de notre pays. C'était donc une formidable coalition et la France semblait à deux doigts de sa perte.

Mais jamais nation n'eut de pareilles énergies de rebondissement. Philippe-Auguste, qui la connaît bien, fait appel à ses barons, à ses braves milices communales, et à Monseigneur saint Denis, le patron du royaume. Il va chercher lui aussi l'oriflamme dans son abbaye. Et voici qu'autour d'elle se groupent les grands seigneurs féodaux, le duc de Bourgogne, Mathieu de Montmorency, Enguerrand de Coucy, et les bourgeois des communes conduits et enflammés par leurs curés, car les curés de 1214 sont aussi ardents patriotes que le seront ceux de 1914.

Tous s'élancent au combat au cri national de

Montjoie Saint Denis. Othon IV, écrasé à Bouvines avec ses Allemands, est forcé de tourner le dos. Lui aussi va cacher sa honte au fond de la Germanie, où il meurt dans son château de Harzburg, humilié devant l'Europe et exécré de son peuple lui-même. Ici encore, plaise à Dieu que l'histoire se recommence et que Monseigneur saint Denis remporte une nouvelle victoire, celle-ci définitive, sur l'ennemi héréditaire qui a osé attaquer son cher peuple de France !

*
* *

L'oriflamme au XIII^e et au XIV^e siècle.

L'oriflamme est souvent à l'honneur au XIII^e siècle. Elle triomphe avec saint Louis, le vainqueur de Saintes et de Taillebourg. La brise de mer chante dans ses plis sur les nefes qui emportent les croisés en Terre Sainte. Elle flotte sur les remparts de Damiette. En 1304, elle guide à la victoire les combattants de Mons-en-Puelle.

Cependant elle n'est pas un fétiche dont la seule présence matérielle mette en fuite l'ennemi. Elle n'empêche pas la défaite des Français, quand ils sont coupables et que Dieu les veut châtier. C'est ce qui arrive pendant la guerre de Cent ans. Elle assiste impuissante aux désastres de Crécy, Poitiers et Azincourt. Guillaume Martel, sire de Brocqueville, qui la portait et qui fut tué à Azincourt, est le dernier porte-oriflamme connu.



L'oriflamme au temps de Jeanne d'Aro.

L'oriflamme disparaît pendant la vie de la Pucelle. On ne la voit flotter ni à Orléans ni à Patay. Nous supposons donc qu'elle n'était plus aux mains des Français, sans quoi Jeanne se serait fait un pieux devoir et une joie de l'arborer. Elle était sans doute au pouvoir des Anglais qui, maîtres de Paris, ont dû la saisir à Saint-Denis et la mettre sous séquestre. Nous ne voyons pas du moins qu'ils aient osé l'arborer eux-mêmes. Ils devaient comprendre que c'était une relique purement française et que saint Denis n'eût jamais voulu marcher contre sa France bien-aimée.

D'ailleurs, à la place de l'oriflamme, Dieu lui-même donna à la Pucelle une bannière tout aussi sainte et qui représentait son programme religieux et patriotique.

Enfin ne peut-on pas dire que Jeanne elle-même était une oriflamme vivante ? N'était-elle pas le signe de ralliement de nos soldats ? Ne portait-elle pas saint Denis dans son cœur ? Venue pour assiéger Paris, elle alla prier le saint dans sa basilique. De là, elle s'avança vers la Chapelle qui porte le nom du saint martyr et lui fit une nouvelle prière.

Saint-Denis de la Chapelle, aujourd'hui englobé dans la capitale, était alors en dehors des remparts et c'est la seule église de Paris où la Pucelle se soit agenouillée. On dirait que c'est saint Denis qui a ainsi voulu la présenter à sa ville.

Quand, trahie par des jaloux, elle dut, sur un ordre regrettable de Charles VII, se retirer, elle pleura, la pauvre fille, et c'est encore à saint Denis qu'elle vint

confier sa douleur patriotique. Elle suspendit à l'autel de la basilique sa blanche armure et une épée conquise sur un ennemi. Plus tard, quand les Anglais lui en demandèrent la raison, elle répondit : « J'offris mes armes à saint Denis parce que c'est le cri de France. » Elle identifiait ainsi, par une image hardie et originale, le saint avec le cri de guerre : *Montjoie Saint Denis*. En effet, saint Denis n'était-il pas comme la voix de la France, sa prière vivante, le cri de son cœur ?

Jeanne, avons-nous dit, donnait à Charles VII le nom d'Oriflamme. Mais il me semble qu'elle le méritait elle-même mieux encore. Chose curieuse, l'idée en vint naturellement à ses contemporains. Dans le *Mistère du Siège d'Orléans*, qui fut joué sous sa forme primitive deux ou trois ans après la mort de la Pucelle, il est dit qu'elle est l'oriflamme de France, celle en laquelle le roi a le plus de confiance (1).

L'oriflamme reparait après la guerre de Cent ans, mais pour peu de temps. Elle est portée par Louis XI allant combattre Charles le Téméraire. Depuis lors, il n'est plus question d'elle.

Saint Denis continua à veiller sur le plus cher trésor de la France, sur sa foi. C'est lui qui reçut le dernier soupir d'Anne de Montmorency mourant pour défendre l'unité religieuse du royaume contre les Huguenots. C'est lui qui reçut l'abjuration de Henri IV et épargna ainsi à la France le malheur d'avoir un roi calviniste.

(1) « Dame Jehanne, vous êtes son oriflamme (de Charles VII) et celle en qui mieux y se fie. » (*Mistère du siège d'Orléans*, p. 720.)

*
* *

Saint-Denis pendant la Révolution.

Hélas ! un jour vint où la France sembla oublier ce qu'elle devait à son glorieux protecteur. La Révolution changea le nom de la ville de Saint-Denis en celui de *Franciade*. L'appellation peut paraître ridicule, elle n'en est pas moins un hommage inconscient et involontaire rendu au saint martyr : les fanatiques de la libre pensée reconnaissaient indirectement que Saint-Denis était devenu, grâce à son patron, une ville française par excellence et comme le cœur de la France.

Le 31 juillet 1793, Barrère fit adopter par la Convention la destruction des tombeaux de la nécropole royale. L'exécution commença le 6 août et fut achevée en quelques jours. Les Vandales se présentèrent à l'Assemblée nationale et lui offrirent, comme des trophées glorieux, la tête de saint Denis et de merveilleux bustes de saints en vermeil. L'orateur prononça alors ces paroles que l'on trouva spirituelles :

« Un miracle, dit-on, fit voyager la tête du saint que nous vous apportons, de Montmartre à Saint-Denis. Un autre miracle, plus grand, plus authentique, le miracle de la régénération des opinions, vous amène cette tête à Paris. Une seule différence existe dans cette translation. Le saint, dit la légende, baisait respectueusement sa tête à chaque pas, et nous n'avons point été tentés de baiser cette relique puante. Son voyage ne sera point marqué dans les martyrologes, mais dans les annales de la raison et sera doublement utile à l'espèce humaine. Ce crâne et les guenilles sacrées qui l'accompagnent vont enfin cesser d'être le ridicule objet de la vénération du

peuple et l'aliment de la superstition, du fanatisme et du mensonge. L'or et l'argent qui les enveloppent vont contribuer à affermir l'empire de la raison et de la liberté. Les trésors, amassés depuis plusieurs siècles par l'orgueil des rois, la stupide crédulité des dévots et le charlatanisme des prêtres trompeurs, semblent avoir été réservés par la Providence pour cette glorieuse époque. On dira bientôt des rois, des prêtres et des saints : ils ont été. Voilà enfin la raison à l'ordre du jour, ou, pour parler le langage mystique, voilà le jugement dernier qui va séparer les bons d'avec les mauvais.

« Vous, jadis les instruments du fanatisme, saints, saintes, bienheureux de toute espèce, montrez-vous enfin patriotes : levez-vous en masse, marchez au secours de la patrie, partez pour la Monnaie... et puis-sions-nous, par votre secours, obtenir dans cette vie le bonheur que vous nous promettiez pour une autre ! »

De pareils blasphèmes seraient terribles si la France en était responsable. Mais non, ce n'est pas elle qui les a proférés. Ce sont de malheureux déments en proie à une fièvre d'impiété passagère. La vraie France n'était pas avec les Vandales. Elle pleurait, elle priait, elle offrait son sang avec ses larmes, et saint Denis pouvait lui dire : « Rassure-toi, je sais que tu m'aimes toujours et moi aussi je t'aime et je continuerai à te prouver mon amour comme par le passé. »

*
* *

Aujourd'hui.

Elle pleure et prie encore. Mais aujourd'hui au lieu d'être avec les Vandales, elle les combat ; au lieu d'outrager nos alliés du ciel, elle les invoque ; elle est

revenue de tout son cœur au Dieu que prêchait saint Denis.

Oui, Père, nous l'aimons ce Dieu de notre patrie et nous vous aimons vous aussi : nous mettons en vous notre confiance comme autrefois. Autrefois, vous disiez à Notre-Dame que la France son royaume était aussi le vôtre. Eh bien, puisqu'elle est à vous, sauvez-la.

Votre oriflamme de soie a disparu, mais vous serez vous-même la flamme d'or qui guidera nos âmes vers Dieu et nos armées vers la victoire.

Votre nom ne retentira peut-être plus officiellement sur les champs de bataille, mais il sera dans nos cœurs ; et, pour les bons Français de nos jours, comme pour Jeanne d'Arc, il restera toujours le cri de France !

Montjoie Saint Denis ! Qu'il monte du fond de nos âmes, ce beau cri de France qui a si souvent touché votre cœur.

Montjoie Saint Denis ! Qu'il vole sur les lèvres de nos chers soldats, de tranchées en tranchées, jusqu'à la frontière et au delà !

Montjoie Saint Denis ! Qu'il chasse au loin l'envahisseur comme aux jours de Louis VI et de Philippe-Auguste, et qu'il soit à jamais le cri de la foi, du patriotisme et de la victoire !

AINSI SOIT-IL.

PATRIOTISME DE SAINT MARTIN

MES BIEN CHERS FRÈRES,

Le patron de la France dont nous avons aujourd'hui à nous entretenir, saint Martin, est un des saints les plus populaires de notre pays.

Est-ce parce qu'il fut soldat avant d'être prêtre et que ce titre devait plaire naturellement à une race éminemment guerrière et chevaleresque ?

Est-ce parce qu'il fut le grand apôtre de la Gaule et l'un de nos plus illustres pères dans une foi que la France regarde comme son plus cher trésor ?

Est-ce parce qu'il pratiqua au plus haut degré cette vertu de charité, qui ne pouvait manquer de toucher une nation foncièrement généreuse ?

Est-ce parce qu'il eut, plus que beaucoup d'autres saints, ce don des miracles qui fait tant d'impression sur les foules ?

Est-ce parce que, dès l'origine de notre histoire, il fit sentir sa protection à notre pays par des bienfaits particuliers ?

Je crois plus juste de dire que sa popularité tient à toutes ces causes à la fois. C'est un saint de chez nous, un ami de notre race, en qui nous aimons à retrouver nos traits et les qualités que nous estimons le plus.

Étudions sa vénérable et sympathique physionomie. Nous verrons ce qu'il a été pour nous de son vivant ; puis ce qu'il a été après sa mort jusqu'à nos jours ; et enfin comment nous devons nous assurer son concours dans la crise actuelle.

I

SAINT MARTIN DE SON VIVANT

La charité du soldat.

Né en 316, dans un village de la Pannonie, d'un légionnaire romain et païen, Martin est consacré, comme son nom l'indique, au dieu Mars et enrôlé tout jeune dans la carrière militaire. Mais, ayant rencontré en Italie un évêque catholique, il abandonne le culte des idoles. Il n'a cependant pas encore reçu le baptême quand il est envoyé en Gaule, avec une légion chargée de repousser les barbares qui accourent de Germanie. C'est en arrivant aux portes d'Amiens qu'il rencontre un pauvre avec lequel il partage sa tunique. C'était le Christ, vous le savez, qui se cachait sous les haillons de ce miséreux et, la nuit suivante, dans une célèbre vision, il se montra au jeune soldat revêtu de cet habit et louant devant son Père la charité de Martin le catéchumène. Aucune scène n'est restée plus populaire dans la vie de notre saint et peut-être de tous les saints. Nous verrons bientôt quel a été le sort de la moitié du manteau que Martin garda pour lui.



Sa bravoure.

Il était aussi brave que bon. Il ne craignait pas de s'exposer à la mort dans les combats. Cependant il entendait une voix qui l'appelait à une milice plus haute que celle de César ; il voulait être *bonus miles Christi*, le bon soldat du Christ. Il demande donc son congé à l'empereur. Celui-ci soupçonne un motif peu honorable, la peur de la guerre et de ses dangers, et il le fait sentir à son légionnaire. Martin ne veut pas rester sous le coup d'un pareil soupçon, qui retomberait plus tard en déshonneur sur son ministère sacré. Il demande d'être placé au premier rang sans casque, sans cuirasse, sans bouclier, dans le prochain combat : il luttera quand même, il entraînera ses camarades et montrera ainsi qu'un chrétien et surtout un prêtre futur est le plus intrépide des soldats. L'empereur accepte la proposition.

Mais le combat que l'on croyait imminent n'eut pas lieu. Les ennemis se retirèrent. C'étaient les Francs. Dieu ne voulait pas sans doute qu'il y eût une hostilité, un nuage, entre l'apôtre de la Gaule et la race qui devait un jour lui montrer tant d'amour. Mais, par sa demande hardie, Martin avait à jamais conquis l'estime de tous les vaillants.



Il se consacre à Dieu.

Avec la permission de l'empereur, il quitte le harnais pour se consacrer à Dieu. Retiré pendant quelque

temps dans la solitude de Ligugé, près de Poitiers, qui devient bientôt une vaste abbaye, il s'y prépare dans les exercices de la piété et de la pénitence à son futur apostolat. En même temps, dans de précieuses et douces conversations avec saint Hilaire, le grand évêque de Poitiers, le docteur de l'Occident, il achève d'approfondir la doctrine catholique.

Élu évêque de Tours, il se consacre à l'évangélisation de son diocèse et même de la Gaule tout entière avec un zèle admirable que Dieu accrédite par de splendides miracles ; il ressuscite trois morts. Entre deux campagnes apostoliques il vient se retremper dans la prière au monastère qu'il a fondé près de Tours et qui deviendra célèbre sous le nom de Marmoutier ou moutier de saint Martin.

Saint Germain, évêque de Paris au ^{vi}^e siècle, dans une lettre à sainte Radegonde, nous apprend que le christianisme n'était pas encore très répandu dans la Gaule au temps de saint Martin. Il faisait évidemment allusion aux campagnes, car l'Évangile avait des disciples dans toutes les villes. Mais les populations agricoles, plus séparées de la civilisation, plus inaccessibles dans leurs vallées, leurs forêts ou leurs montagnes, étaient par suite plus réfractaires à un changement de religion.



Apôtre de la Gaule.

Martin entreprend de les convertir. Il parcourt la Touraine et les provinces les plus éloignées de l'Est et du Midi. Il les gagne par son éloquence, que son historien et ami saint Sulpice Sévère nous a vantée, plus

encore par ses vertus, par sa sainteté, par ses miracles. Au souffle de sa parole, les idoles tombent dans les villages, au fond des forêts ; les païens, *pagani*, demandent en foule le baptême. On voit donc que la Gaule doit en grande partie à saint Martin l'achèvement de sa conversion au christianisme.

Mais ce christianisme était menacé d'un grand danger dans les villes. L'arianisme avait infecté de nombreuses contrées dans l'univers et attaqué dans la Gaule les milieux les plus instruits. Il était à craindre que le monde païen en se convertissant n'allât au faux Christ d'Arius, attiré par une erreur qui, comme toutes les erreurs, était plus attrayante pour les passions que la pure vérité. La foi catholique eût été ainsi étouffée dès son berceau.

Dieu avait suscité pour la défendre en Occident un grand docteur, saint Hilaire, une des gloires de notre pays. Or saint Martin avait été formé à l'école du saint évêque de Poitiers ; il avait appris de lui à reconnaître et à réfuter les sophismes de l'arianisme. Mais tandis que le maître était avant tout homme de doctrine, le disciple fut surtout homme d'action. Il rendit populaire la belle et haute théologie de saint Hilaire : il combattit pied à pied l'arianisme, et la Gaule lui dut en grande partie de rester catholique.

*
* *

Apôtre de la France.

Mais ce n'est pas seulement la Gaule, c'est la France elle-même qui est redevable de sa foi à saint Martin. En effet la France a reçu la foi de la Gaule. Si celle-ci était restée païenne ou fût devenue arienne, les Francs

auraient gardé leur paganisme ou, plus probablement, adopté l'arianisme, comme l'avaient fait les Burgondes et les Visigoths. C'est bien saint Remy qui a converti nos pères, mais l'œuvre de saint Remy eût été impossible sans celle de saint Martin. Il n'y eût même peut-être jamais eu d'évêque catholique à Reims, mais des prélats ariens, comme il en foisonnait alors dans certaines de nos provinces occupées par les Barbares originaires de la Germanie.

L'influence de l'évêque de Tours semble même avoir été plus directe sur la conversion de Clovis. En effet, d'après une lettre adressée par saint Nizier, évêque de Trèves, à une princesse franque, petite fille de Clovis, il semble que celui-ci, même après la bataille de Tolbiac, aurait hésité quelque temps entre l'arianisme et le catholicisme et que ce fut au tombeau de saint Martin, où il était venu prier le vénérable patriarche, que son doute fut levé à la vue des miracles qui s'y faisaient.



Le cœur de saint Martin.

Le grand secret de l'apostolat de saint Martin ce fut sa sainteté, et surtout, parmi toutes ses vertus, son éclatante charité. Nous avons admiré celle du soldat. Celle de l'évêque fut plus grande encore. Ce n'est pas la moitié de son manteau, c'est son manteau épiscopal tout entier qu'il donne un jour à un pauvre, au grand désespoir de son économe qui craint de le voir un jour sur la paille. Mais le bon Dieu ne jugeait pas ainsi, puisqu'il fit paraître sur la tête du généreux donateur un globe de feu.

On ne saura jamais ce qu'il y avait de tendresse dans le cœur des saints. Ces hommes morts à eux-mêmes ne vivaient que pour Dieu et pour leur prochain. Ils secouraient les pauvres. Ils pleuraient avec les affligés. Mais ils avaient un amour particulier pour leur peuple. Ils suppliaient Dieu de le garder dans la foi et la piété, sachant qu'elle est pour les nations le principe de la grandeur. Ah ! dans ses courses apostoliques à travers nos campagnes, quand il bénissait les foules accourues sur son passage, guérissait les malades et ressuscitait les morts, il pensait certainement à d'autres foules, d'autres malades, d'autres morts ; il suppliait Dieu de bénir et de garder toujours grande, toujours heureuse, la Gaule de l'avenir. Tous ces paysages qui reposaient son regard, ces horizons aux lignes douces et pures, ces bois, ces landes fleuries, ces campagnes ensoleillées, il les a sanctifiés de sa présence ; ce sol qu'il a si longtemps foulé, il l'a consacré par son amour et par sa prière.

Arrivé au terme de sa longue vie, âgé de plus de 80 ans, il donne une touchante preuve d'amour à la Gaule. Il dit à Dieu : « Seigneur, si je suis encore utile à votre peuple, je ne refuse pas le labeur ! » Travailler pour son cher peuple, quelle tentation pour ce généreux cœur ! Je ne puis m'empêcher de penser à un autre mot d'un cœur non moins dévoué que le sien envers notre patrie. Jeanne d'Arc, livrée à ses ennemis et vouée à la mort, ne regrettait qu'une chose dans la vie et la liberté : c'était de ne plus pouvoir servir le noble royaume de France. O âmes admirables, toutes pétries de dévouement et d'amour ! Que ne doit pas la France à ceux qui ont si bien travaillé pour elle !

II

SAINT MARTIN APRÈS SA MORT

Son culte.

Rien ne prouve mieux l'amour que notre glorieux patriarche a gardé à la France après sa mort que la popularité qui s'est attachée à son nom et à son tombeau. Les peuples n'aiment que leurs amis. Ils n'honorent que leurs bienfaiteurs. Combien faut-il supposer de bienfaits répandus par saint Martin sur notre pays pour expliquer la célébrité de son culte ! Nul saint, dit-on, n'a un aussi grand nombre de villes et de villages qui portent son nom : on en a compté 485. Il faut y ajouter 3.672 paroisses qui se sont placées sous son vocable.

*
* *

Sa popularité.

Tout ce qui touche à lui est devenu populaire : l'été de la Saint-Martin, aux environs de sa fête, dernier sourire du soleil à la terre avant les tristesses de l'hiver ; le martin-pêcheur, l'oiseau bleu, au vol rapide, dont il tira un jour une comparaison ; le bâton sur lequel il s'appuyait et l'âne sur lequel il voyageait, et que le bon peuple, avec une familiarité qui n'exclut pas le respect, a appelés de son nom.

*
* *

Son tombeau.

Son tombeau devint bientôt le plus illustre de la chrétienté après le Saint-Sépulcre, avec ceux de saint

Pierre et saint Paul et de saint Jacques de Compostelle. On y accourait de tous les points de la France et du monde, surtout lorsque la piété du moyen âge y eut élevé une immense et splendide basilique.

C'est auprès de ses restes vénérés à Tours que se sont agenouillés les plus saints personnages de notre pays. Sainte Geneviève y prie pour la conversion des Francs. Clovis s'y décide comme nous l'avons vu pour la foi catholique contre l'arianisme. Sainte Clotilde y passe les douloureuses années de son veuvage dans les exercices de la piété et des bonnes œuvres. Toutes les reines et tous les rois de France, presque sans exception, viennent y recommander leur royaume à sa protection. Cinq papes s'y sont prosternés, entre autres le grand promoteur des croisades, Urbain II. Jeanne d'Arc y vient implorer son secours et y déploie sa bannière.

*
* *

Le rôle de l'aïeul.

C'est le saint qui ne refuse rien, car c'est le père ou plutôt l'aïeul de la nation. Vous savez tous quelle est la place de l'aïeul dans la famille. Tandis que le père travaille, que la mère vaque aux soins du ménage, l'aïeul, assis au coin du foyer ou sur le seuil de la maison, représente la bonté et l'indulgence. Il regarde avec attendrissement tous ces êtres bien-aimés issus de lui qui l'entourent et surtout les tout petits pour qui il n'a que des caresses et des sourires.

Et voilà un peu quel est le rôle de saint Martin dans la grande famille française. C'est le saint patriarcal et doux que tous vénèrent et qui comble ses petits-enfants des marques de sa tendresse. Il étend sur

eux les plis de ce manteau dont il donna la moitié à un pauvre d'Amiens.

*
* *

La chape bleue.

Il lui en est resté, en effet, une partie. Or, cette partie, religieusement conservée par ses disciples, fut déposée sur son tombeau à Tours. Elle était bleue, on l'appela *capa*, la cape ou la chape de saint Martin.

Clovis s'en empara et en fit sa bannière dans sa guerre contre Alaric, roi des Visigoths. Elle lui donna la victoire et fut, dès lors, considérée comme une relique et une défense nationale. Les rois la gardaient dans leur oratoire qui prit d'elle le nom de *capella* ou chapelle : ils pouvaient aussi l'emporter avec eux dans leurs expéditions militaires.

La chape bleue flotta pendant des siècles sur nos plus illustres champs de bataille. Sous Philippe-Auguste elle cessa de paraître à la guerre. Mais elle fut remplacée par la bannière royale qui était, à l'origine, non pas blanche, comme on le croit d'ordinaire, mais bleue, avec un semis de lis d'or. Et n'est-ce pas elle dont nous pouvons voir un vestige dans la bande bleue de notre drapeau tricolore ? Sur cette bande bleue il me semble lire, visible pour notre cœur seulement, le nom de notre cher saint Martin.

III

SAINT MARTIN DE NOS JOURS

Mais pouvons-nous encore compter sur son généreux concours ? Oui, mes Frères, si nous sommes fidèles à l'esprit qu'il a cherché à inculquer à notre nation.



Première condition : La Justice.

Il fut l'homme sincère par excellence, ne craignant pas de dire la vérité aux peuples et même aux empereurs de son temps. Il fut l'homme de la justice, qui intercédait en faveur des prisonniers innocents. La France a hérité de lui cet esprit de rectitude, de respect du droit. Il est rare qu'elle ait déclaré une guerre sans avoir les raisons les plus légitimes de le faire. Ce qui l'inspire ce n'est ni l'ambition ni la cupidité, mais la justice, le souci de défendre ses intérêts menacés et souvent aussi ceux des autres. La première elle a inauguré dans le monde en faveur de la Papauté, puis de la Terre Sainte, ce que j'appellerai *les guerres de charité*, les guerres généreuses, chevaleresques.

Or, aujourd'hui, nous réalisons clairement cette première condition. Nous avons le droit pour nous. Une nation voisine annonce clairement depuis des années par la voix des écrivains militaires les plus autorisés qu'elle veut absolument s'emparer de nos plus belles provinces et de nos plus riches colonies, en même temps que de cinq ou six autres pays de l'Europe (1). En même temps elle pousse avec une

(1) Le général von Clausewitz écrivait : « Nous absorberons l'une après l'autre toutes les provinces qui avoisinent la Prusse ; nous nous annexerons successivement le Danemark, la Hollande, la Belgique, la Franche-Comté, le nord de la Suisse, la Livonie, puis Trieste et Venise ; enfin le nord de la région gauloise, de la Somme à la Loire. »

Le général Bronsart von Schellendorf avouait les mêmes ambitions : « Nous annexerons le Danemark, la Hollande, la Suisse, la Livonie, Trieste et Venise, et le nord de la France, de la Somme à la Loire. Ce programme que nous exposons sans

activité fébrile ses préparatifs de guerre. Elle ne cesse de nous chercher querelle, de nous humilier par des exigences injurieuses pour faire naître l'occasion d'une rupture. Dans notre amour de la paix nous avons eu une patience que les anges n'auraient peut-être pas eue, car nous avons plusieurs fois cédé de nos droits pour éviter une conflagration dont nous devinions les horreurs.

Mais, un jour, la coupe des outrages a débordé. Attaqués, en même temps que plusieurs autres peuples inoffensifs, nous avons tiré le glaive. Le droit est pour nous.

L'ennemi a beau inventer des prétextes, ce sont d'odieux mensonges : le droit est pour nous. Des étrangers ont pu hésiter quelque temps en face des calomnies allemandes, mais ils se rallient aujourd'hui sympathiquement à notre cause : ils comprennent que le droit est pour nous. Et quelle que soit d'ailleurs l'issue du conflit, l'histoire impartiale et sereine répétera éternellement que le droit est pour nous. Montez au ciel : écoutez ce qui se dit là-haut entre les rangs des bienheureux : ce ne sont pas seulement les saints de France, mais certainement ceux d'Allemagne qui, dans la claire vision de la Justice divine, aperçoivent ce petit coin de la Justice humaine, et déclarent que le droit est pour nous.

Mais si le droit est pour nous, le ciel est pour nous, saint Martin est pour nous.

peur n'est pas l'œuvre d'un fou ; cet empire que nous voulons fonder ne sera pas une utopie ; nous avons dès maintenant en main les moyens de réalisation. »

Le général Bernhardt, dans son livre sur *l'Allemagne et la prochaine guerre*, s'occupe surtout des moyens de réalisation, et préconise la violation de la neutralité belge pour envahir et écraser la France.



Seconde condition : La Charité.

Il peut sembler étrange de faire intervenir la charité entre deux canons. Et cependant c'est là surtout qu'elle a sa place. C'est dans la fureur des excès de la guerre que l'homme est porté à devenir un fauve, à ne plus connaître la pitié et que, d'autre part, il y a le plus de misères à soulager.

Eh bien ! non, nous ne serons pas des fauves, nous, enfants de saint Martin. Car c'est lui, notre père, qui a donné la première leçon d'humanité à la guerre. C'est en passant à Tours, après avoir prié sur son tombeau, que Clovis rendit un décret où il prescrivait à ses soldats de respecter les biens et les personnes des pays qu'ils traversaient pour aller à la rencontre des Visigoths. « Mort aux ennemis sur le champ de bataille ! En dehors de là, pitié pour les inoffensifs et les désarmés ! » Voilà la grande règle de l'humanité en temps de guerre, et c'est une gloire pour la France qu'elle soit née sur le tombeau de notre saint. Nos ennemis eux ont pillé et massacré nos malheureuses populations envahies. Ils ont élevé le brigandage et la cruauté à la hauteur d'une théorie, prétendant que le meilleur moyen de terminer la guerre était de terroriser par le fer et le feu les habitants du pays ennemi (1). N'imitons pas les fauves. Restons Français et chrétiens ! Sans pitié sur le champ de bataille pour les belligérants ! Qu'ils tombent par masses profondes, fauchés par notre mitraille ou par nos baïonnettes !

(1) Voir l'appendice à ce discours.

Mais, en dehors de là, pitié pour les malheureux, les femmes, les enfants, les blessés ! C'était la conduite de saint Martin, quand il était soldat : il tuait l'ennemi, il épargnait l'innocent.

Mais c'est surtout envers notre chère patrie, envers nos blessés, nos malades, nos réfugiés, envers toutes les victimes de la guerre, que nous avons à exercer la charité. Ici le champ est immense. Et je vois saint Martin qui s'y promène en nous disant : « Donnez la moitié de votre manteau pour couvrir les membres de la France et de ses enfants malheureux. » Vous avez entendu sa voix, mes Frères. Il y aura deux histoires bien belles à écrire après la guerre : ce sera celle de l'héroïsme français et celle de la charité française. Quelles pages rayonnantes que la postérité lira les larmes aux yeux !



Troisième condition : La Religion.

Mais si nous respectons le droit des hommes, il nous faut aussi et tout d'abord respecter le droit de Dieu. *Dieu premier servi !* comme disait Jeanne d'Arc. Il est regrettable que toute la nation, ses chefs en tête, ne s'unisse pas pour rendre au Seigneur l'hommage public qui lui est dû et des supplications nationales. Ce serait là l'Union sacrée, doublement sacrée, la plus désirable de toutes, la plus utile à la France, celle, qui, semble-t-il, hâterait la victoire définitive si impatiemment désirée. Mais, en attendant les jours meilleurs où elle sera possible, nous devons tous nous efforcer de vivre en bons et parfaits chrétiens. Disons-nous bien que les bons chrétiens sont les meilleurs Français, parce qu'ils attirent sur leur patrie les béné-

dictions de nos alliés du ciel. Saint Martin est tout prêt à nous venir en aide, il répète : *non recuso laborem*, je ne refuse pas ce nouveau labeur pour la France, mais à toi, ô France, de commencer, en servant fidèlement ton Dieu.

AINSI SOIT-IL.

Appendice.

Bismarck disait : « La véritable philanthropie consiste bien souvent à savoir verser le sang. Dans une guerre nouvelle, chacun s'efforcera de saigner son ennemi à blanc. »

Le député Erzberger, l'un des leaders du Centre, publiait dans le *Tag* de Berlin, vers le milieu de février 1915, un article intitulé : « *Surtout pas de sentimentalité !* » On y lit : « La guerre doit être aussi impitoyable que possible. C'est là d'ailleurs un principe de plus grande humanité. Si l'on trouvait le moyen d'anéantir *Londres tout entier*, ce serait plus humain que de laisser saigner un seul Allemand sur le champ de bataille, attendu qu'un moyen aussi radical amènerait une prompte paix... L'Allemagne est autorisée à user de tous les moyens de guerre existants pour abattre son adversaire... Semons à l'aide de nos dirigeables *la terreur et la mort parmi les populations britanniques*. Tous les moyens doivent nous être bons et si même nous possédions le secret de déverser *une pluie de feu* sur le sol anglais, pourquoi ne nous en servirions-nous pas ? »

Un général allemand, dans la *Post* du 20 décembre 1914, écrivait sans sourciller que, les succès militaires ne suffisant pas à forcer l'ennemi à demander

la paix, il faut recourir à la terreur sur la population civile, moyen plus efficace que la victoire. « Nous avons, dit-il, occupé la Belgique et écrasé son armée ; pourtant l'armée et le peuple ne consentent pas à signer la paix. C'est une preuve que les succès militaires ne suffisent pas à atteindre le but véritable d'une guerre. De tout temps, les horreurs de la guerre, la destruction des villages, la perte des biens, la pression exercée involontairement ou à dessein sur la population ennemie, toutes ces calamités ont été un moyen aussi effectif d'imposer la paix que les victoires militaires. »

PATRIOTISME DE SAINTE GENEVIÈVE

MES BIEN CHIERS FRÈRES,

Dans nos vieilles légendes on voit souvent autour d'un berceau des fées bienfaisantes qui tirent l'horoscope de l'enfant nouveau-né, lui prédisent des jours tissés d'or et de soie et mettent entre ses petites mains des cadeaux mystérieux. Notre histoire nous présente un tableau encore plus gracieux et plus poétique que ces légendes.

Autour du berceau de la France, deux saintes, Geneviève et Clotilde, sont à genoux, les mains jointes, les yeux au ciel, qui appellent sur elle les bénédictions d'en haut. Ce ne sont pas des fées, elles ne sont pas païennes, elles ne disent pas l'horoscope de notre patrie, elles se contentent d'écouter avec émotion celui que prononce saint Remy et où il prédit la grandeur et l'immortalité de la fille aînée de l'Église. Ce sont plutôt les douces marraines de la France, puisqu'elles l'ont tenue sur les fonts baptismaux et qu'elles ont fait en son nom des promesses solennelles de fidélité au Seigneur Jésus.

Toutes deux sont les patronnes de notre patrie. Elles l'ont bercée au chant de leur prière. Elles l'ont beaucoup aimée. Nous pouvons être sûrs qu'elles l'aiment encore tendrement, qu'elles sont nos alliées dans la guerre actuelle et qu'elles plaident notre cause avec chaleur auprès du Dieu de la victoire.

Je viens vous parler aujourd'hui de sainte Geneviève et vous montrer comment elle a mérité pendant sa vie et après sa mort ces deux titres de libératrice de Paris et de patronne de la France.



Son enfance à Nanterre.

Née à Nanterre en 420, morte à Paris en 512, à l'âge de quatre-vingt-douze ans, Geneviève est la femme la plus illustre que la Gaule ait produite avant sa fusion avec les Francs ; c'est la Gauloise par excellence, la fleur la plus pure de la race celtique. Elle n'est pas née Française, puisque la France proprement dite n'existait pas encore en 420, mais elle appartient à la France, car elle l'a préparée, elle lui a fait son berceau, elle l'a vue naître et l'a accueillie et adoptée avec une tendresse maternelle. Je dirais qu'elle est sa mère, si ce titre n'était plus justement revendiqué par la Sainte Vierge. Elle est plus exactement, comme je vous l'ai dit, sa marraine, mais une marraine est toujours un peu une maman pour sa filleule.

Elle mérita ce rôle par la sainteté de sa vie dès son bas âge. Son nom en langue celtique signifiait « fille du ciel » et elle s'en montra vraiment digne. Saint Germain l'Auxerrois passant par Nanterre avec saint Loup de Troyes, pour aller en Grande-Bretagne combattre l'hérésie pélagienne, remarqua la candeur de cette enfant et la consacra au Seigneur. Ayant fait vœu de virginité, elle ne songea plus qu'à aimer et à servir Dieu dans l'humilité de sa condition, car elle était bergère.

Chose étrange ! Il a plu au Ciel de tirer les saintes les plus illustres de cette modeste profession. Geneviève est bergère, Jeanne d'Arc est bergère, Germaine

Cousin est bergère. Marie apparait à de petits bergers à La Salette. Bernadette Soubirous a gardé les moutons sur les collines de Bartrès avant de voir la Sainte Vierge à Lourdes. A ces petits et à ces petites de la terre, Dieu confie des missions grandioses.

C'est ainsi que Geneviève est destinée à conduire un peuple. Elle se prépare à ce rôle par la pratique de toutes les vertus. Elle est douce comme ses agneaux. Un jour sa mère, dans un accès de vivacité, la frappe rudement. Elle en est immédiatement châtiée, elle perd la vue. La sainte enfant redouble de tendresse envers la pauvre femme ; celle-ci, regrettant sa faute, dit à sa fille : « Va prendre de l'eau dans le puits ; fais sur elle le signe de la croix et applique-la à mes yeux. » Geneviève émue obéit, et, dès que l'eau, sanctifiée par sa bénédiction, a touché les yeux de l'aveugle, celle-ci est guérie.

La pieuse bergère se prépare aussi par la prière. Des versants du Mont-Valérien où elle mène paître ses brebis, elle voit à ses pieds la ville de Lutèce et la plaine de Saint-Denis ; elle supplie le Seigneur de garder dans les bons pâturages de la foi l'immense troupeau des générations qui devront vivre dans cette grande vallée de la Seine.



La Gaule catholique.

La voilà fixée à Paris. Elle ne fait que changer de houlette. Le troupeau est plus nombreux, plus difficile à conduire, mais combien plus intéressant. Bergère d'hommes ! Sa sollicitude pastorale s'étend d'abord sur la ville, puis sur tout le pays.

Évangélisée au siècle précédent par saint Hilaire et

saint Martin, la grande nation gallo-romaine était devenue entièrement catholique, car il ne faut pas compter comme Gaulois les Visigoths et les Burgondes, germains ariens qui font une tache hérétique sur son territoire et qui en occupent plusieurs provinces. Ce sont pour elle des étrangers jusqu'au jour où, en se convertissant, ils se dégermaniseront et deviendront dignes de s'unir à elle.

Cette Gaule catholique abonde en illustres personnages, particulièrement en prélats, qui continuent l'œuvre apostolique des saints évêques de Poitiers et de Tours. Elle compte sur ses sièges épiscopaux des hommes de haute culture intellectuelle, de grande valeur humaine et surhumaine, défenseurs de leurs cités, que la voix populaire, écho de la voix divine, élevait souvent sur les autels aussitôt après leur mort. Parmi eux brillaient Germain d'Auxerre, Loup de Troyes, Agnan d'Orléans, Mamert et Avit de Vienne, Sidoine Apollinaire de Clermont et Remy de Reims.



Les Barbares.

Mais la Gaule portait en elle-même une cause de grands maux. Elle était trop belle et trop fortunée, et, par là, elle attirait la convoitise des Barbares qui, las de se morfondre dans les stériles forêts de la Germanie, aspiraient à s'emparer de ses richesses. Bien souvent ils avaient franchi le Rhin et, après avoir ravagé le pays, ils en avaient été repoussés. Au temps de sainte Geneviève on se rappelait encore avec terreur l'invasion de 406. Les Huns et les Germains avaient mis à feu et à sang les villes d'Arras, d'Amiens, de Reims et de Strasbourg.

Remarquez ce dernier nom. La ville de Strasbourg,

comme toute la rive gauche du Rhin, était en effet gauloise et non germanique, et c'est justement pour cette raison qu'elle avait été dévastée par les Germains. Saint Jérôme s'écriait avec douleur qu'une partie de la Gaule était devenue germanique. Bien que cet illustre docteur ne fût pas Gaulois, la germanisation de notre pays lui paraissait un malheur et il en pleurait. Quelle ne serait pas aujourd'hui sa tristesse de voir notre sol déshonoré par les mêmes barbares ! Il pleurerait en répétant comme jadis : une partie de la Gaule est occupée par les Germains !

*
* *

L'invasion d'Attila.

En 451, nouvelle invasion, nouvelle épouvante. Ce sont encore les Huns et les Germains, mais conduits par Attila, sorte de démon à face humaine. Son armée, lisons-nous dans *l'Histoire de France*, de Lavisse (1), est « une immense cohue de peuples tartares et germaniques ».

Le bloc de neiges et de rochers qui se détache du haut de la montagne s'accroît en tombant d'autres blocs et devient l'avalanche formidable : il en avait été de même des hordes barbares de 451. Partis de la Tartarie, les Huns étaient des Mongols, mais en roulant à travers l'Allemagne, l'avalanche s'était agglutiné de nombreuses tribus germaniques, heureuses d'aller elles aussi écraser et piller les belles contrées d'Occident.

Voici ce que l'historien Ammien Marcellin nous dit des Huns : « Ils dépassent tout ce qu'on peut imaginer en fait de barbarie. Semblables à des animaux sans raison, ils ignorent toute distinction du bien et du

(1) Tome II, partie I^{re}, p. 76.

mal ; ils sont fourbes ; aucune crainte religieuse ne les retient ; leur humeur est si changeante et si violente que, en une même journée, ils rompent et renouent leurs alliances et leurs amitiés. »

A côté de ce portrait des Huns, voici celui des Saxons, brossé par saint Sidoine Appolinaire : « De tous les ennemis, dit-il, ce sont les plus cruels. C'est un jeu pour ces pirates de sillonner la mer sur des cuirs cousus. Ils se jouent de la tempête. Avant de remettre à la voile, ils égorgent le dixième des prisonniers. » On a fait des progrès depuis. Certain général badois doit trouver que les Saxons d'autrefois étaient d'une sensibilité ridicule, lui qui a donné l'ordre — officiel — de ne faire aucun prisonnier français, de tuer tous ceux qui se rendent, même s'ils sont en grand nombre, et d'achever tous les blessés.

*
* *

Geneviève sauve Paris.

En face de ce fléau de Dieu ou du diable, les Parisiens ne songent qu'à fuir. Mais Geneviève ne partage pas l'affolement général. Elle a prié Notre-Seigneur, Notre-Dame, saint Denis dont elle visite souvent le tombeau, saint Martin qu'elle est allée vénérer à Tours, tous les saints patrons de la Gaule. Elle a reçu d'eux l'assurance que Paris sera épargné. Elle le dit aux habitants et les supplie de rester. Mais ceux-ci, en proie à la panique, la prennent pour une sorcière vendue à Satan ou une espionne vendue à l'ennemi et menacent de la lapider. Par l'énergie de son attitude et grâce à l'intervention d'un envoyé d'Auxerre, qui lui apporte des *eulogies* de saint Germain, elle finit par dominer la foule, qui regrette sa colère et lui

obéit. Et voici qu'Attila qui arrivait sur Paris s'en détourne tout à coup, descend sur Orléans que sauve saint Agnan, se dirige sur Troyes que délivre saint Loup et va enfin se faire écraser, dans la célèbre bataille des Champs Catalauniques, par les Gallo-Romains d'Aétius, les Visigoths de Théodoric et les Francs de Mérovée.

Sans doute ces guerriers ont été l'instrument dont Dieu s'est servi pour anéantir les hordes sanguinaires, mais c'est la prière des saints évêques et de la sainte de Paris qui, plus terrible qu'une armée rangée en bataille, leur a obtenu la victoire. C'est d'ailleurs Geneviève qui a déterminé le recul de l'ennemi et sauvé son troupeau de la dent du loup. Elle est donc bien la libératrice de Paris.



Les libératrices françaises.

Libératrice de Paris ! Ce nom fait penser à d'autres femmes illustres. Un pape, écho de plusieurs autres, Grégoire IX, disait que la France était dans les temps modernes, comme Israël dans l'Ancien Testament, le peuple élu du Seigneur, et il comparait les deux peuples. Mais l'une des ressemblances les plus glorieuses n'est-elle pas la mission de ces femmes appelées par Dieu à sauver leur patrie, mission qu'on chercherait en vain chez les autres nations ? Israël a Debora, Judith, Esther ; la France a Geneviève, Clotilde, Jeanne d'Arc.

Et il me semble que nos libératrices sont encore plus saintes et plus glorieuses que celles des Hébreux. Il n'y a pas de sang sur leurs mains. Leur regard a une pureté virginale. Elles incarnent la grâce du

Nouveau Testament, comme leurs sœurs juives incarnent la terrible austérité de l'Ancien.

Le peuple chantait jadis sur les pas de Judith : « Tu es la gloire de Jérusalem, la joie d'Israël, l'honneur de notre peuple. » Nous pouvons bien appliquer cet éloge à nos chères saintes. Geneviève, c'est notre gloire ! Clotilde, c'est notre gloire ! Jeanne d'Arc, c'est notre gloire !

Parfois, ô jeunes filles et femmes françaises, vous vous dites tout bas : « Que n'ai-je la puissance de Geneviève ou de Jeanne d'Arc ! » Mais vous l'avez, cette puissance. Que faut-il en effet pour relever un pays ? L'aimer et avoir confiance en Dieu. Mais n'aimez-vous pas la France ? Si vos fils meurent pour elle, ô mères, n'est-ce pas vous qui avez mis la flamme sacrée dans leur cœur ? N'est-ce pas vous qui les avez formés ? Un jeune officier, tué en 1870, écrivait en partant pour le front : « Ma mère a été mon premier colonel (1). » Et la foi en Dieu ! Le cœur des femmes françaises en est aussi le réservoir inépuisable. C'est à vous que vos fils doivent ces sentiments chrétiens que les orages de la jeunesse ont parfois secoués, mais n'ont pas déracinés et qui, là-bas à la guerre, s'épanouissent souvent en des mots ou des traits sublimes. Soyez donc de plus en plus Françaises et chrétiennes. Soyez la prière et soyez la confiance, et vous serez vous aussi, à votre manière, des libératrices.

* * *

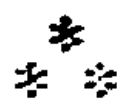
Les Francs et les Gaulois.

Quelques années plus tard Geneviève secourut de nouveau Paris qu'assiégeait Childéric, fils de Mérovée.

(1) Antoine de Vesins.

Par la part qu'ils avaient prise à la défaite des Huns, les Francs avaient rendu un grand service à la Gaule et à la civilisation. Ils ne devaient pas tarder à se fondre avec les Gaulois pour former avec eux une belle et puissante nation. Mais, en attendant, ils étaient encore païens et à demi barbares. Ils se comportaient parfois envers la Gaule en étrangers et en agresseurs. De la Belgique, leur premier habitat chez nous, car la Belgique était purement gauloise, ils descendaient peu à peu vers la Marne et vers la Seine et s'installaient de gré ou de force, plus souvent de force que de gré, chez les anciens occupants de ces riches contrées. C'est ainsi qu'ils voulurent s'emparer de Paris.

Puisqu'ils attaquaient, il fallait leur résister. Le patriotisme, le droit, l'honneur de la cité le demandaient. Comme tous les esprits clairvoyants qui s'intéressaient à l'avenir de leur patrie, Geneviève prévoyait certainement le rôle que devaient jouer les Francs dans les destinées de la Gaule et l'union prochaine des deux races; elle devait éprouver une secrète sympathie pour ces alliés et ces frères du lendemain. Mais comme ils étaient les ennemis du jour, elle encouragea ses concitoyens à leur résister. Les Parisiens étaient Gaulois et les Francs n'étaient pas encore la France.



Le siège de Paris.

Pendant ce siège, qui fut très long, la Sainte fit des prodiges de charité. Comme le pain commençait à manquer, elle sortit de la ville assiégée, au risque de sa vie; elle remonta en barque la Seine jusqu'à Troyes; et, des différentes villes qu'elle visita, no-

tamment d'Arcis-sur-Aube, elle ramena des bateaux chargés de blé. Rien ne montre mieux que ce secours l'union et l'esprit de sacrifice de ces pauvres cités gauloises, cherchant, dans un suprême effort, à sauver ce qui restait d'indépendance à leur malheureuse patrie.

Geneviève apparaît ainsi sous un aspect qu'on n'a pas assez admiré, comme la dernière héroïne du patriotisme celtique. De même que le vieux Vercingétorix avait résisté jusqu'au bout aux attaques des Romains qui voulaient absorber la Gaule, de même la Vierge de Nanterre résista jusqu'au bout aux Francs qui voulaient conquérir son pays, avec cette différence toutefois qu'elle ne lutta peut-être que pour l'honneur, se consolant à l'avance d'une défaite inévitable qui devait être un bienfait pour les vaincus, comme pour les vainqueurs, et sympathisant secrètement avec des adversaires qui allaient devenir des sauveurs.

Quoi qu'il en soit, une simple femme, par sa courageuse charité, avait ravitaillé Paris, l'avait sauvé de la famine et s'était montrée pour la seconde fois sa libératrice. Malgré cela, la ville finit par se rendre. Le vainqueur fut clément. C'était un bon barbare. Geneviève ne fut certainement pas étrangère à cette attitude, car elle prit vite un grand ascendant sur Childéric. Ce roi païen avait pour elle un profond respect, il écoutait ses conseils et ses prières ; il lui accorda même un jour la grâce de plusieurs prisonniers qu'il avait condamnés à mort.

Charité ! O belle charité ! Vertu si chrétienne et si française ! C'est pendant un siège, pendant la guerre que Geneviève nous en donne l'exemple. Imitiez-la, mes Frères. Je vous disais tout à l'heure : Soyez la prière ! Je vous dis maintenant : Soyez le dévouement ! Donnez aux pauvres le pain matériel ; donnez

à tous le pain d'une bonne parole ou d'un bon exemple et, là où vous avez de l'influence, portez ou faites porter le pain de l'Eucharistie.



La conversion des Francs.

Clovis succède à son père Childéric en 481. Il montre un profond respect pour la religion chrétienne et ses pasteurs. Il épouse bientôt une princesse catholique, Clotilde, nièce du roi des Burgondes.

Saint Remy et tous les évêques gaulois conçoivent une grande espérance de voir le jeune roi se convertir avec son peuple. Sainte Geneviève demande avec larmes cette conversion. L'autorité morale que lui donnent ses vertus et ses bienfaits envers la cité font de la bergère l'égale des plus grands de la terre. Elle se lie d'amitié avec la jeune reine, elle s'unit à elle dans un complot de prières pour gagner au Christ l'âme des Francs. Vous savez comment ce complot sacré réussit, comment Clovis, vainqueur à Tolbiac, fut baptisé à Reims.

La tradition nous dit que sainte Geneviève se rendit dans cette ville avec la reine pour assister à ce baptême. Oh ! comme elle dut tressaillir de joie en voyant le fier Sicambre adorer ce qu'il avait brûlé, et la France se donner au Christ en acclamant sa divine royauté. Il me semble la voir à genoux dans la basilique où s'accomplit ce grand mystère, le visage baigné de larmes, regardant l'eau qui coule sur le front de ces rudes guerriers adoucis par l'Évangile. Et je vois par la pensée dix siècles plus tard, dans la même ville, mais dans une basilique plus belle, une autre scène semblable, un autre roi béni par le Christ, une autre

vierge française en extase, Jeanne d'Arc, sœur de Geneviève, priant aussi pour la France ! Souvenirs grandioses ! Il vous monte à l'âme un flot d'attendrissement et de fierté à revivre ces heures historiques ! Quelle nation a vu ainsi se reproduire au même endroit, à mille ans de distance, des scènes aussi solennelles, et a fait battre d'un pareil amour les cœurs de pareilles héroïnes !



Mort de Geneviève.

La Sainte passa le reste de sa vie dans les bonnes œuvres, associée à toutes les charités et à toutes les dévotions de sa royale amie. Elle vit mourir Clovis à la fin de l'année 511, et elle-même expira cinq semaines plus tard, le 3 janvier 512. Sainte Clotilde la fit enter rer dans la basilique des Saints-Apôtres où elle avait, le mois précédent, déposé les restes de son époux et où elle devait être inhumée elle-même un jour. L'ancienne bergère était digne de cette sépulture royale. Est-ce que la houlette n'était pas devenue un sceptre entre ses mains ?

C'est là que les deux vénérables amies reposèrent côte à côte pendant des siècles dans un repos sacré, qui ne fut pas de l'inaction. Elles dormaient, mais leur cœur veillait sur la cité et sur le royaume. Elles étaient là comme deux reines silencieuses au milieu de leur peuple. Chose étrange et où éclate bien l'esprit de l'Évangile, bien que la fille des rois fût très aimée, très honorée, la fille du peuple devint bientôt la plus populaire. L'église où reposaient leurs corps prit le nom de Sainte-Genève, et la colline où elle s'élève s'appelle encore Montagne de Sainte-Genève.

*
* *

Après sa mort.

Geneviève fut particulièrement invoquée comme la patronne de Paris. Toutes les fois qu'une guerre ou une épidémie menaçait la capitale, on portait la châsse de la Sainte dans les rues. On connaît soixante-dix-sept de ces processions historiques.

Au dire de saint Grégoire de Tours, la France mérovingienne, rois et évêques en tête, se rendait en foules à son berceau à Nanterre.

En 1129, sous le roi Louis VI, une affreuse épidémie ravage le royaume et en particulier Paris. On l'appelle le feu sacré ou le mal des Ardents. Quatorze mille personnes périssent dans de grandes souffrances. L'évêque de Paris, Étienne de Senlis, ordonne une procession des reliques de la sainte et le mal cesse immédiatement.

Blanche de Castille va demander à Nanterre la guérison de sa fille, sainte Isabelle de Longchamps.

Saint Louis s'y rend souvent et, mourant sur la rive africaine, il murmure le nom de sa chère sainte Geneviève. Louis XIII lui attribue sa guérison. Anne d'Autriche la remercie de la naissance de son fils Louis XIV et lui élève en reconnaissance de ce bienfait une belle église.

*
* *

La fresque du Panthéon.

Vous connaissez tous la fresque superbe du Panthéon, souvent reproduite par la gravure, où Puvis de Chavannes a représenté sainte Geneviève debout, à côté d'une petite lampe, veillant sur Paris du haut de

la terrasse de sa maison. De sa haute taille, elle domine les toits faiblement éclairés. La ville dort à ses pieds, mais la sainte veille. C'est la nuit, l'heure des alarmes et des craintes irraisonnées : elle veille. L'ennemi est peut-être là qui rôde : elle veille. L'épidémie et la mort guettent leur proie : elle veille. Dors, Paris, dors sous l'égide de ta céleste amie : elle veille ; voilà quinze siècles qu'elle veille sur toi.

*
* *

1914 : Libératrice de Paris.

Elle veillait encore au commencement de septembre 1914 et sur la capitale et sur la France. Les Huns se précipitaient vers Paris avec une vitesse de quarante-cinq kilomètres par jour. Le jeudi, 3 septembre, ils occupent Compiègne et Senlis. Le généralissime donne pour mot d'ordre le nom de Jeanne d'Arc : c'est le dernier jour où l'ennemi progresse.

Le vendredi 4, premier vendredi du mois, l'armée allemande peut apercevoir des environs du Bourget les dômes de la basilique de Montmartre. Mais on prie là-haut le Christ qui aime les Francs en ce jour particulièrement consacré à son divin Cœur, et l'ennemi au lieu d'avancer oblique vers le sud-est.

Le samedi 5, le mouvement de recul continue et porte les barbares au Grand et au Petit Morin.

Le dimanche 6, commence un triduum solennel à sainte Geneviève, et, pour la première fois depuis qu'ils ont pénétré en France après la bataille de Charleroi, nous les battons près de Coulommiers.

Le lundi 7, nouvelle offensive qui les déconcerte.

Le mardi 8, fête de la Nativité de la Sainte Vierge, jour fixé pour la procession de la châsse de sainte

Geneviève, nous les refoulons de quarante kilomètres.

Les quatre jours suivants la bataille de la Marne se poursuit et s'achève, encadrée entre ces deux fêtes de Marie, la fête de la Nativité le 8 et la fête de son Saint Nom le 12. C'est ce jour-là que la victoire est achevée.

Sans doute, il faut attribuer cette victoire à la bravoure de nos soldats et à l'habileté de nos généraux. Mais il faut aussi y reconnaître l'intervention d'un autre État-Major, où figurent, à côté du Dieu des armées, de son Sacré-Cœur, de sa divine Mère, Geneviève et Jeanne d'Arc. On voit nettement par les coïncidences que j'ai indiquées la part qui revient à chacun de ces quatre alliés célestes : celle de Geneviève est particulièrement éclatante.



1914 : Libératrice de Nancy.

Or, la libératrice de Paris se montrait en même temps la libératrice de Nancy. Cette ville était menacée comme Paris du côté du Nord et de l'Est. Du côté du Nord, nos troupes occupaient le village et le mont Sainte-Genève : remarquez ce nom. Elles voient arriver sur elles les corps allemands de Metz. Le combat commence le 4 septembre et dure trois jours. Après une résistance héroïque, nos hommes reçoivent l'ordre de se replier ; ils quittent Sainte-Genève le 7 au matin. Or, chose étrange, les Allemands au lieu de les poursuivre, comme ils semblaient devoir le faire, et d'arriver ainsi aux portes de Nancy, se replient eux aussi. Pourquoi ? On l'ignore. Le soir, nous étions rentrés à Sainte-Genève.

Du côté de l'Est, le combat fut plus rude, il dura du 1^{er} au 12 septembre : ce jour-là, nos hommes

harassés s'apprêtaient à battre en retraite, lorsque les Allemands qui semblaient vainqueurs, au lieu de poursuivre leur avantage, s'éloignèrent de leur côté dans la région de l'Est. Pourquoi encore ? On l'ignore. En même temps que Paris, Nancy était sauvé.

*
* *

Libératrice des âmes.

Mais la tâche de notre sainte serait incomplète si elle ne délivrait aussi les âmes et surtout l'âme de sa patrie. Je vous ai raconté comment elle guérit sa mère qui l'avait frappée et qui était devenue aveugle.

Notre mère à nous, c'est la France. Elle a souvent offensé le Seigneur et parfois même frappé les meilleurs de ses enfants. Elle en a été punie. Mais le plus terrible des châtiments c'est l'aveuglement où elle s'obstine. Elle ne voit pas et ne veut pas voir les étoiles. Elle ne reconnaît pas le bon chemin et côtoie les abîmes. A certains jours cependant, prise de remords, elle s'écrie : *Domine, ut videam !* Seigneur, faites-moi voir.

O France, nous sommes tes fils très aimants. C'est toi qui nous as baptisés et nous as fait voir la lumière du ciel, et tu es toi-même plongée dans les ténèbres. Donne-nous ta main, chère aveugle, laisse-toi conduire au Dieu de Clotilde et de Geneviève ; laisse-nous faire sur tes yeux le signe de la croix et les laver avec l'eau de ton baptême. Alors tu verras, ô France, comme il est doux d'aimer et de suivre le roi Jésus.

AINSI SOIT-IL.

PATRIOTISME DE SAINT REMY

MES BIEN CHERS FRÈRES,

Le nom de saint Remy évoque pour nous les plus glorieux souvenirs : il nous fait toucher aux sources claires et chantantes de notre religion, de notre mission historique, de notre patriotisme. C'est toute la page d'or des origines chrétiennes de la France qui se déroule avec sa vie sous nos regards. C'est une épopée d'une grandeur biblique, qu'il nous faut lire à genoux, dans un profond sentiment de vénération et de reconnaissance.

Les origines de la France ! Elles font penser à celles des autres nations, et, vraiment, elles sont à part, *non fecit taliter omni nationi !* Elles rappellent le *fiat lux* de la création qui fit éclater la lumière sur les grandes ténèbres et le chaos de la matière primitive. C'est en effet de la nuit du paganisme et du chaos de la barbarie, où était plongée la matière brute des nations modernes, que Dieu, par la voix de saint Remy, de sainte Geneviève et de sainte Clotilde, tira la France la première, alors que les tribus d'où devaient sortir les autres peuples de l'Europe, l'Espagne, l'Italie, l'Angleterre, l'Allemagne, la Russie, s'agitaient encore, larves confuses, païennes ou ariennes, attendant, pour éclore à la foi, les rayons que la France devait

leur envoyer, un ou deux siècles plus tard, avec ses reines et ses apôtres (1).

Les origines de la France ! Elles nous transportent en esprit vers la chère cathédrale que les barbares, par haine, par jalousie pour sa beauté, ont insultée et blessée de leurs canons criminels. C'est la revanche de Tolbiac qu'ils ont voulu prendre. Saint Remy pleure sur cette grande ruine ! Et c'est bien le moment pour nous d'aller errer en esprit dans la ville du baptême et du sacre, dans la cité endolorie, qui a vu naître la France chrétienne.

Les origines de la France ! Elles font penser à celles de la nation qui nous attaque aujourd'hui. Je ne parle pas ici de l'Allemagne tout entière, mais de la Prusse qui mène, le fouet à la main, toute la Confédération germanique.

La naissance de la Prusse fut un crime et un sacrilège, comme l'a proclamé un pape, ainsi que nous le verrons bientôt. Elle fut un défi jeté à la justice, à l'Église, à l'Europe. Il nous est impossible de ne pas établir ici entre ces deux naissances un parallèle qui a une grande importance pour notre thèse, car autant Dieu a de raisons de protéger la France catholique, la fille de ses saints, la fille aînée de son Cœur, autant il en a d'empêcher le triomphe de la Prusse, la fille de deux apostats, Luther et Albert de Brandebourg.

Voyons donc quel a été le rôle de saint Remy dans le développement de nos origines et la suite de notre histoire.

(1) Le rôle des princesses franques dans la conversion de l'Europe est beau et pas assez connu. Nous l'avons indiqué dans le panégyrique suivant de sainte Clotilde.

I

SAINT REMY
ET LES ORIGINES DE LA FRANCELe problème barbare.

Lorsque saint Remy monta sur le siège de Reims, un grave problème se posait devant l'Église. L'empire romain ne subsistait plus qu'à l'état d'ombre, *magni nominis umbra*, représenté chez nous par le gouverneur Syagrius. Les aigles ne battaient plus que d'une aile.

L'Église devait-elle s'attacher au vieil état de choses ? C'eût été se lier à un cadavre. La monarchie césarienne, longtemps persécutrice avec Néron et ses successeurs, convertie avec Constantin et Théodose, retournait à ses errements ; elle oscillait entre la foi catholique et l'arianisme ou l'idolâtrie. Dieu l'avait condamnée.

L'Église devait donc se tourner vers les Barbares, suivant le mot de saint Paul : *convertimur ad gentes*. Il n'y avait pas d'autre issue, et déjà Orose et Salvien, esprits hardis, avaient salué comme des sauveurs ces hommes hirsutes et farouches, dont ils espéraient que l'Évangile dompterait les passions.

Mais quels sont parmi eux les élus du Seigneur ?

Il y a les Visigoths, au sud de la Loire ; mais ils sont ariens, inconvertissables. Il y a les Burgondes, dans les vallées de la Saône et du Rhône ; mais eux aussi sont hérétiques. Enfin, il y a les Francs, qui descendent peu à peu, du Nord et de l'Est, vers les riches vallées de la Seine et de la Loire ; mais ils sont païens

et par conséquent plus éloignés en principe du christianisme.

Cependant c'est eux que le Ciel a prédestinés. Ils sont séparés du Christ, mais non pas irréductibles. Ils sont rudes, emportés ; la francisque leur brûle dans la main, la framée leur frémit dans les doigts devant une injure. Mais ils sont si braves, si loyaux ! Avec leurs cheveux couleur des blés et leurs yeux couleur du ciel, ce sont de grands et beaux enfants à l'âme naïve. La Providence les attend.

Ils ont déjà, sous la conduite de Mérovée, rendu un immense service à la civilisation, à la chrétienté future, en combattant contre Attila et ses barbares aux Champs Catalauniques. Il est vrai que, avec Childéric, ils se sont comportés en ennemis de la Gaule et ont assiégé Paris qui leur a résisté. Mais la Gaule leur a pardonné. Car, vainqueurs, ils se sont montrés bienveillants et tout prêts à fusionner fraternellement avec les vaincus.



L'Église et la Gaule

adoptent les Francs.

Sainte Geneviève, qui a encouragé les Parisiens à lutter contre les Francs, a vu Childéric lui-même s'incliner respectueusement devant elle et accéder à ses charitables demandes envers les pauvres et les prisonniers. Elle prévoit la destinée des nouveaux venus, elle les accueille avec bonté.

Les évêques de France et saint Remy comprennent eux aussi que l'Église est à un tournant de son his-

toire : ils pourraient dire ce que Corneille chantera un jour :

Un grand destin finit ; un grand destin commence.

Clovis surtout, le jeune roi, successeur de Childéric, attire tous les regards : le sort du monde est suspendu à son épée. Saint Avit, évêque de Vienne, épie tous ses mouvements avec sympathie. Saint Melaine, évêque de Rennes, lui ouvrira bientôt les portes de la Bretagne. Saint Vast, d'Arras, et Solemnis, de Chartres, s'apprêtent à le catéchiser. Saint Remy surtout s'intéresse à lui. Il lui écrit une lettre où il recommande non seulement la justice, mais encore la bonté et la chasteté, à cet adolescent qui est roi et barbare ! Il lui souhaite tous les bonheurs et toutes les victoires.

L'adolescent se révèle bientôt un grand homme, grand guerrier et grand politique. Il bat les Romains à Soissons ; il étend son pouvoir autour de lui. C'est le maître de l'heure.

*
* *

Victoire des Francs à Tolbiac.

Saint Remy, sainte Geneviève, toute la Gaule catholique tressaillent d'espérance en le voyant épouser sainte Clotilde. Mille prières montent de ces nobles cœurs vers le ciel. Elles en font tomber la grâce, la lumière. Un beau jour, c'est mieux encore, c'est l'aigle aux ailes de feu, la victoire, qui en descend, mais une victoire qui est la grâce, la lumière suprême, car elle éclaire et touche le cœur du vainqueur. C'est la victoire de Tolbiac.

Tolbiac ! Tolbiac ! Champ de bataille sacré où la

France a poussé pour la première fois vers le Dieu de Clotilde un cri de foi et de confiance qui va se changer en un cri d'amour ! Champ vraiment divin et vraiment français, où le Christ a répondu à l'appel de nos pères et s'est montré leur ami, leur allié ! Champ patriotique où la France a remporté sur l'Allemand, sur l'ennemi héréditaire, sa première victoire, gage de beaucoup d'autres ! Aucune victoire, si ce n'est celle de Constantin au pont Milvius, n'a eu d'aussi grandes conséquences. Le monde entier s'en ressent encore et s'en ressentira toujours.



Baptême des Francs à Reims.

Après Tolbiac, voici le baptême de Reims. La Noël du Christ, comme saint Avit l'écrit à Clovis dans une lettre triomphale, devient la Noël des Francs.

C'est Remy qui ouvre à la jeune nation les portes de l'Église que Clovis ébloui prend un instant pour les portes du ciel. Ce baptême est encore plus important que la victoire dont il a été le fruit. C'est vraiment à Reims qu'a été fondée la grandeur morale de la France, base de toutes ses autres grandeurs. Les Allemands ne l'oublieront pas, nous le verrons bientôt. C'est à Reims qu'a été conclu entre le Cœur du Christ et le cœur de la France le pacte sacré qui régit nos destinées et nous assure l'immortalité. C'est là que le Sauveur est devenu à jamais notre allié. C'est au pacte de Reims que nous renverra Pie X dans une apostrophe célèbre où il prédit la résurrection de notre pays.

Saint Remy n'est pas seulement le Patriarche des

Francs ; il est leur Prophète. Il annonce à Clovis que son royaume sera immortel. Il bénit la chère nation qu'il offre au Seigneur et à l'Eglise. Sois béni à ton tour et dans tous les siècles, ô notre Père. La France ira, dans les jours de deuil, poser sa tête fatiguée sur ta tombe et elle y retrouvera la santé et la force ; elle ira, au sacre de ses rois, te demander une nouvelle bénédiction, et elle y renouvellera le pacte de son alliance avec le Christ qui aime les Francs.

II

LUTHER ET LES ORIGINES DE LA PRUSSE

Mais nous ne comprendrons bien la beauté de nos origines et surtout le titre qu'elles constituent à la protection divine que si nous mettons en regard les origines de la puissance qui voudrait nous anéantir. On verra si Dieu peut se détourner de la fille de saint Remy pour se tourner vers la fille de Luther.

La puissance qui se dresse aujourd'hui contre le monde, c'est la Prusse, qui s'est placée à la tête de toutes les principautés germaniques et qui a entraîné dans son orbite l'Autriche et la Turquie. Or, voici son acte de naissance en regard du nôtre.

*
* *

Apostasie d'Albert de Brandebourg.

La France est née d'une victoire et d'un baptême : c'est propre, c'est brillant, c'est beau. La Prusse est

née d'une apostasie, d'une trahison et d'un brigandage : c'est malpropre et odieux.

L'Ordre des Chevaliers Teutoniques était à la fois religieux et militaire. Religieux, il faisait les trois vœux monastiques de pauvreté, de chasteté et d'obéissance. Militaire, il avait reçu, de l'Église et de l'Europe chrétienne, la garde de la marche de Brandebourg et du duché de Prusse qu'il devait conserver à la foi catholique et défendre contre les barbares du Nord. Il avait accepté ce mandat et y avait engagé son honneur.

Or, en 1525, il plut à Albert de Brandebourg, ancêtre des Hohenzollern, grand maître de l'Ordre Teutonique, moine et chevalier, de renier avec ses compagnons la religion catholique pour embrasser l'hérésie de Luther, de violer ses vœux monastiques pour contracter à Königsberg un mariage sacrilège, de faire main basse sur les biens de son Ordre et sur les biens des églises et des couvents. C'est ainsi qu'il est devenu duc de Prusse.

Je cherche vainement une victoire comme celle de Tolbiac : je ne vois que la victoire d'un reître sur des religieuses et sur des bedeaux. Je cherche un baptême : tandis que la France a été baptisée dans le sang du Christ, la Prusse a été baptisée dans l'orgie, avec des calices et des ciboires d'or volés où s'enivraient les moines rénégats de Prusse et de Brandebourg. Je cherche la vénérable figure et le sourire d'un saint Remy : je ne vois que la grimace de Luther envoyant ses félicitations et ses bénédictions sacrilèges à des apostats, apostat lui-même. A Reims, berceau de la France, tout est beauté, lumière, loyauté. A Königsberg, berceau de la Prusse, tout est félonie.

Cet Albert de Brandebourg est l'ancêtre des Hohen-

zollern actuels. Le duché de Prusse est né sous lui en 1525, c'est-à-dire qu'il n'a pas encore 400 ans d'existence.

En 1700, l'électeur Frédéric III de Brandebourg, descendant d'Albert, se fait reconnaître roi de Prusse : le royaume de Prusse n'a donc que 200 ans environ d'existence. La France a derrière elle un passé de 1500 ans, c'est-à-dire plus d'un millénaire de plus que la Prusse, sans parler de 1500 autres ans qu'elle a traversés sous le titre de Gaule. Au regard de ces 3000 ans de gloire que pèsent les 200 ans du royaume de Prusse et les 400 ans du duché de Prusse ! C'est une bien courte noblesse.

*
* *

Un pape condamne la royauté prussienne.

Si les papes excommunièrent l'apostasie d'où naquit la Prusse, ils protestèrent contre la faiblesse de l'Europe qui la laissa ceindre la couronne royale.

Le pape Clément XI s'indigna de cette félonie : il comprenait que la monarchie naissante serait un fléau pour les nations voisines et pour le monde entier.

Dans le Consistoire du 18 avril 1701, il informe le Collège apostolique qu'il a appris et qu'il est notoire que Frédéric, marquis de Brandebourg, « vient de se faire décerner publiquement la dignité et les insignes de la royauté par une investiture profane et jusque-là peut-être sans exemple chez les peuples chrétiens, au mépris de toute autorité de l'Église de Dieu et par la violation sacrilège de l'ancien droit appartenant à l'Ordre sacré et militaire des Chevaliers Teutoniques de cette province ; que par là il s'est mis dans la

catégorie de ceux dont le Seigneur a dit : Ils ont régné et ce n'a pas été en mon nom ; ils ont été princes et je ne les ai point connus. »

Le Pape observe combien ce fait est injurieux au Siège apostolique, combien il est contraire aux Sacrés Canons en vertu desquels un prince hérétique devrait déchoir de sa dignité plutôt que d'en recevoir une nouvelle. Et il ajoute que, pour satisfaire autant qu'il est en lui au devoir de sa charge, il a dénoncé à tous les princes catholiques cet attentat irréligieux, les avertissant de ne ratifier en aucune manière le titre usurpé par ledit marquis et de ne pas permettre que la vénérable et sacrée dignité des rois, qui doit être envisagée comme un bienfait singulier de Dieu et qui doit servir au soutien et à l'ornement de la vraie religion, vienne s'égarer et se poser, à son grand détriement, sur la tête d'un prince non catholique.

En effet, on trouve dans la collection des Brefs de l'infatigable Pontife neuf lettres adressées à l'empereur très chrétien, au roi de Pologne, au duc de Bavière et aux autres électeurs du saint empire romain, au Sénat des huit cantons catholiques de la Suisse, où il dénonce ce scandale qui doit attirer les châtiments divins. Le vaillant Pontife renouvela ses protestations dans le Consistoire du 21 janvier 1715, après le Congrès de Bade, où avait été confirmée la reconnaissance officielle de la royauté de la Prusse.



La Prusse, péché de l'Europe.

Ce pape avait du flair. Pourquoi l'Europe ne l'a-t-elle pas écouté ! Elle se fût épargné bien des

malheurs. L'Autriche n'aurait pas eu Sadowa ; la France n'aurait pas eu Sedan ; le monde n'eût pas eu les horreurs de cette guerre.

Joseph de Maistre a dit : « *La Prusse est le péché de l'Europe.* » Aujourd'hui elle en est le châtiment. L'Europe l'a laissée naître et vivre, alors qu'elle aurait dû l'écraser comme une vipère. La vipère l'a mordue, lui a distillé le venin de ses erreurs et cherche aujourd'hui à la tuer.

Heureusement les nations ont enfin compris qu'elle est leur ennemie. En vain la vipère dresse sa tête et siffle de rage : elle est blessée, elle se tord en des convulsions qui sont encore redoutables, mais qui seront les dernières, car la France lui broiera la tête sous son talon : *ipsa conteret caput tuum.*

III

SAINT REMY APRÈS SA MORT

Il protège la France.

Saint Remy depuis sa mort n'a cessé de donner à la France des preuves de sa tendre protection.

La ville de Reims prend autour de son tombeau une importance croissante. Elle devient la première capitale de l'Austrasie. Metz sera la seconde. C'est de là que les successeurs de Clovis étendent leur domination jusqu'au Rhin et par delà le Rhin.

C'est là que notre apôtre veille sur sa nation. C'est là qu'une nuit il apparaît au moine Raduin avec la Sainte Vierge et que Marie dit en le montrant : « Voilà un des grands patrons de la France. »



La ville du Sacre.

A partir des Capétiens, Reims devient régulièrement la ville du Sacre. C'est saint Remy, toujours vivant dans la personne de ses successeurs, qui donne au roi l'onction divine, qui lui recommande de faire toujours à son peuple *équité et miséricorde*, qui lui rappelle le pacte conclu entre le Christ et la fille aînée de l'Église.

Ce sacre est comme un renouvellement périodique de nos promesses baptismales, une renaissance spirituelle, et c'est pourquoi le vieux cri de joie de nos aïeux y retentit si allègrement : Noël ! Noël ! La France y retrouve à chaque génération comme une vie nouvelle.



Jeanne d'Arc à Reims.

C'était bien la pensée qui poussait Jeanne d'Arc à aller à Reims et à y conduire Charles VII. Dieu a voulu que la sainte jeune fille qui représentait la France eût des accointances mystiques avec tous nos grands patrons du ciel.

Elle déploie sa bannière au tombeau de saint Martin. Elle s'agenouille à Saint-Denis devant le tombeau du grand martyr.

Mais elle est née à Domremy, c'est-à-dire dans un fief de saint Remy : elle n'aura de repos qu'après avoir été prier sur son tombeau.

Rien n'égale sa joie le jour où elle peut enfin pénétrer, son étendard à la main, dans l'illustre cathédrale.

Avec quelle ferveur elle y prie pour la France ! Elle comprend que là est le cœur de la patrie.

Voyez-la au pied de l'autel, la figure irradiée par l'extase ; elle renouvelle les promesses baptismales de sa patrie ; elle médite sur le pacte conclu jadis entre le Christ et les Francs. Personne n'en a mieux compris le sens mystique. Elle sait que le vrai roi de France, c'est le Christ, le roi des cieux, et que Charles n'est que son lieutenant, elle l'a dit un jour à ce prince : *rex coelorum qui est rex Galliae*. Elle sait que le sacre est l'investiture qui fait descendre l'autorité du Christ sur son vice-roi de la terre. Elle médite le conseil que l'Église, par la voix du Pontife consécrateur, donne au souverain : *Équité et miséricorde* ; devise admirable qui contient le secret de la grandeur des peuples. Et son âme s'envole vers le ciel pour aller là-haut avec nos anges et nos saints offrir à Dieu la nation des lis.



Haine teutonne
contre le berceau de la France.

Les Teutons ont compris eux aussi ce que Reims est pour la France, et c'est pourquoi, semble-t-il, ils ont voué à la ville sainte une haine inextinguible qui éclate périodiquement au cours de notre histoire.

Il y a longtemps qu'ils auraient oublié Tolbiac, si cette bataille n'avait été suivie du baptême de Reims. Mais ils savent que le baptême a complété l'œuvre de Tolbiac et plus fait pour notre puissance que la victoire elle-même. Ils voudraient en détruisant notre baptistère prendre la revanche de leur vieille défaite.

Peut-on expliquer autrement ce mot que Goërrès écrivait, il y a cent ans : « *Détruisez cette cathédrale de Reims où a été sacré Clovis et où est née la nation des Francs.* »

En 1124, l'empereur allemand Henri V, excommunié par le pape français Calixte II au concile de Reims, a juré de se venger en détruisant cette ville et ses églises. Mais Louis VI et ses barons déploient l'oriflamme de saint Denis et se réunissent autour du tombeau de saint Remy ; ils allaient de là s'élancer vers la Meuse où se trouvait l'armée du Kaiser, lorsque celui-ci jugea prudent de se retirer au delà du Rhin.

A la fin du même siècle, saint Albert, nommé évêque de Liège, poursuivi par la haine de Henri VI de Hohenstaufen le Cruel, se réfugie à Reims : il est tendrement accueilli et sacré évêque par le successeur de saint Remy, Guillaume aux Blanches Mains. Henri le Cruel furieux jura de se venger et il recourut à l'espionnage, à la trahison et à l'assassinat, méthodes qui sont toujours en honneur parmi ses successeurs. Des chevaliers allemands arrivent à Reims, s'introduisent dans les bonnes grâces du saint prélat et, l'ayant un jour conduit dans un lieu solitaire, ils l'assassinent lâchement (24 novembre 1192). L'historien de saint Albert, parlant des Teutons, auteurs de ce crime, s'écrie : « *En aucun siècle, en aucun pays, la barbarie n'a produit de pareils traîtres (1).* »

Les traîtres devaient revenir à Reims. François I^{er} apprit pendant sa guerre avec Charles-Quint que cette ville regorgeait d'espions qui s'étaient fait naturaliser. Déjà ! Il rendit donc, le 4 septembre 1543, à Reims,

(1) *Nullis seculis, nulla provincia, nulla barbaries tales protulit proditores.*

un décret où il disait : « Il est bien vraisemblable que la plus grande partie des dessus dicts ne résident en notre royaume par affection qu'ils aient à nous et au bien de nos affaires, mais pour, en faisant leur prouffit particulier, donner avis au dit empereur et ses ministres de tout ce qu'ils entendent de l'estat et dispositions de nos dites affaires, ainsi que sommes très bien avertis qu'il a été fait depuis l'ouverture de la guerre. » Par ce même décret, il faisait expulser tous les Allemands suspects et confisquer tous leurs biens.



La Cathédrale.

De nos jours, nous savons que la haine germanique est plus ardente que jamais envers la plus belle cathédrale du monde. Il s'agit de prendre la revanche de Tolbiac et de détruire, suivant le conseil de Gœrrès, le baptistère de la France, comme si le canon pouvait atteindre un baptême, comme si un obus pouvait tuer l'âme qui s'est un jour élancée de ce berceau.

Les Barbares ont beau dire : Ce n'est pas une église, c'est une forteresse, que nous voulons abattre. Pur mensonge ! Ils n'ont aucune raison stratégique qui les excuse : la jalousie seule les inspire, jalousie contre un chef-d'œuvre de l'esprit latin qu'ils n'ont jamais pu égaler ; jalousie contre les souvenirs de la France qu'évoquent ces pierres merveilleuses ; jalousie contre sa puissance, née de sa religion et si intimement liée au siège de saint Remy.

Et cependant, oui, ils ont raison, quoique ce ne soit pas au sens où ils le prétendent, cette église est une

forteresse, mais c'est la forteresse spirituelle de la France. Oui, il y a là-haut dans ses tours et sur son portail des guerriers qui veillent, ce sont nos anges, nos saints et surtout saint Remy. Ils défendent notre patrie par leurs prières. Le feu a pu calciner la pierre de leurs statues ; mais, sous la morsure des flammes, nos amis célestes n'ont cessé d'intercéder pour nous. Le canon a pu tonner ; il n'a pas étouffé la grande voix qui crie vers le ciel : « Sauvez la France et châtiez les Vandales ! »

La sainte, l'admirable cathédrale sortira, nous l'espérons, couverte de glorieuses cicatrices, plus belle encore dans sa douleur que dans sa splendeur passée : mais alors même qu'elle périrait, vous n'auriez pas tué l'âme de la France, ô démolisseurs stupides. Non seulement, elle ne mourra pas, cette âme qui est née à Reims, mais elle retournera à son berceau ; elle y concevra une sainte haine contre le crime et le vandalisme qui ont voulu anéantir sa foi et son Dieu, mais aussi elle y puisera une vie religieuse plus profonde ; elle y renouvellera avec le Christ le pacte qui est le fondement de son immortalité. Elle en sortira plus chrétienne et par conséquent plus puissante. Saint Remy la bénira et l'abritera sous son manteau tandis que saint Boniface rougira de vous, ô iconoclastes, qui avez renié ses enseignements.

PATRIOTISME DE SAINTE CLOTILDE

MES BIEN CHERS FRÈRES,

L'histoire nous montre peu de femmes d'une physionomie aussi vénérable et qui aient joué un rôle aussi important que sainte Clotilde. Chrétienne incomparable, elle s'efforce de christianiser tout ce qui l'approche. Elle christianise son mari, elle christianise ses enfants, elle christianise son peuple. Elle leur fait connaître et aimer son Dieu. Son Dieu ! Elle peut donner ce nom à Jésus-Christ. On dit *le Dieu de Clotilde*, à la suite de Clovis, comme on dit, avec la Bible, le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob.

Épouse chrétienne, elle gagne par sa douceur et sa tendresse le cœur de son époux ; elle fait du fier Sicambre le doux Sicambre qui adore ce qu'il a brûlé et brûle ce qu'il a adoré. Mère chrétienne elle souffre cruellement dans ses fils pour avoir le droit de les enfanter à Jésus-Christ ; l'un expire entre ses bras ; plusieurs sont égorgés sous ses yeux ; les autres se montrent indignes d'elle par leurs violences. Reine chrétienne, elle amène sa nation aux pieds du Sauveur ; elle fonde la France catholique et, par elle, cette chose immense et splendide, la chrétienté. Durant sa vie, elle veille à genoux auprès du berceau

de sa patrie ; après sa mort, elle continue à prier pour elle et à la bénir.

Elle est pour vous, Mesdames, un idéal sublime, mais non inaccessible ; vous pouvez et vous devez l'imiter dans ses trois rôles d'épouse, de mère et de Française. Mais comme ces rôles ne forment pas trois actions successives dans sa vie, comme ils se mêlent dans une magnifique unité, reliés par leur but commun, la christianisation de la France, nous allons les étudier tout simplement suivant l'ordre historique où ils se présentent dans la complexité de sa belle vie.

*
* *

Rome et les Barbares.

A la fin du v^e siècle, la Civilisation romaine décline terriblement. Elle a perdu ses fières légions dont il ne reste plus dans notre pays que quelques débris commandés par le faible Syagrius. Elle a perdu sa puissance politique, dont il ne reste plus qu'une ombre dans des fantômes de gouverneurs. Elle a perdu sa suprématie intellectuelle et littéraire dont il ne reste plus qu'une flamme pâle et mourante.

Au contraire la Barbarie monte et grandit. Elle a pour elle la force des armes, le fer de sa framée, mais aussi, avec le fer, trop souvent le feu, trop souvent la torche incendiaire, trop souvent la violence, trop souvent le crime sanglant. Elle est plongée dans l'erreur ; tous les peuples qui la composent sont hérétiques ou idolâtres ; les Burgondes, les Visigoths et les Ostrogoths sont ariens ; tous les autres, y compris les Francs, sont païens.

Clotilde est la fille des rois barbares. Princesse

burgonde, elle devrait être arienne, mais, par une grâce singulière du Christ qui a des vues sur elle, elle possède la vérité chrétienne pure et intégrale, elle est catholique. Elle gémit de voir sa race dans l'erreur, elle fait des rêves généreux pour l'illumination de ces pauvres infidèles. Hélas ! ce ne sont que des rêves. L'horizon reste noir et fermé devant elle.

*
* *

Clotilde épouse Clovis.

Mais voici qu'un grand événement vient changer l'axe de sa vie et lui ouvrir deux perspectives inespérées. Clovis, le jeune roi de l'illustre nation des Francs, a demandé sa main. C'est la puissance qui vient à elle. Oh ! la puissance ! Elle ne la désire pas par un sentiment de vanité ou d'orgueil, mais elle l'accueille avec joie pour la faire servir aux desseins de Dieu.

La voilà reine des Francs ! Elle commence par gagner le cœur de son époux. Trop souvent, la femme pieuse, désirant convertir son mari, n'en prend pas le chemin ; elle le prêche, elle le critique ; sa piété est morose, parfois maussade et acariâtre. L'homme est choqué, scandalisé, et il s'obstine de plus en plus dans ses égarements. Il rend la religion responsable des défauts qu'elle ne corrige pas. Il dit à sa femme : *Ubi est Deus tuus ?* Où est ton Dieu ? Il est sur tes lèvres, mais il devrait être dans ta conduite et dans ton cœur et je ne l'y vois pas !

C'est vrai, Mesdames, votre vie doit montrer Dieu et le prouver par sa bonté. Le cœur d'un chrétien doit être un ostensor. Tel est le cœur de sainte Clotilde.

Par sa douceur, sa gaieté, son affection tendre et délicate, elle s'empare du cœur de Clovis. Il admire ses vertus, il la vénère, il l'aime ; il craint de lui faire de la peine et ne veut rien lui refuser. Quand il la quitte pour aller à la guerre, il emporte la douce image de sa chère Clotilde dans son cœur.



Le Complot sacré.

Un seul point les sépare, la religion. Il est païen, il ne la suit pas dans l'oratoire où elle adore son Dieu. Il continue à honorer ses faux dieux, à écouter leurs prêtres, à consulter leurs oracles. Mais Clotilde bat doucement en brèche ses superstitions. Avec un tact infini, elle lui parle de son Dieu. Oh ! ce Dieu n'est pas dur et méchant comme les dieux germaniques ! Il ne fait pas couler le sang des hommes, puisqu'il a donné son propre sang pour les sauver. Il est le Dieu fort et puissant ; mais il est surtout le Dieu de la miséricorde. Clovis est ému en l'entendant. Ces mystères sont nouveaux pour lui, mais il ne se rend pas encore.

Clotilde patiente, elle prie, elle fait prier. Elle a rencontré autour d'elle deux grandes âmes qui font écho à ses sentiments : Geneviève la Gauloise, l'ancienne bergère, celle qui a sauvé Paris de la fureur d'Attila en 451, et Remy, l'évêque de Reims, le saint patriarche de la Gaule, qui tous deux désirent ardemment la fusion de leur race avec les Francs. Ces trois grandes âmes forment un complot sacré, pour gagner l'âme de Clovis. Oh ! que de prières ardentes montent de leurs cœurs pour obtenir cette grâce ! La prière, mes Frères, la prière, voilà l'instrument de

toutes les conversions, voilà l'arme miraculeuse, plus forte que la francisque, qui vaincra le fier Sicambre.

*
* *

L'épreuve de la Foi.

Et voici qu'une grande espérance luit à leurs yeux. Clotilde est devenue mère. Le petit Ingomir est là dans un berceau. Oh ! cet enfant bien-aimé, de quels yeux sa mère le contemple ! Ce n'est pas seulement son fils, le fruit de ses entrailles, c'est son allié dans la grande œuvre de sa vie, c'est par lui qu'elle espère gagner Clovis et les Francs. L'enfant n'est pas seulement l'amour de sa mère, pas seulement sa fierté et son orgueil, c'est sa puissance. C'est lui qui la rehausse et la rend plus vénérable, plus aimable aux yeux de son époux. Il est le trait d'union bien-aimé, le ciment de leurs âmes qui vont désormais se fondre pour se mieux concentrer sur lui, pour mieux édifier son bonheur. Le rôle de l'enfant est silencieux, inconscient ; il est immense.

Il l'est surtout dans la pensée de Clotilde. Celle-ci demande à Clovis de laisser baptiser Ingomir. C'est un sacrifice pour lui, il va mécontenter ses guerriers, ses prêtres, ses dieux. Mais il ne peut rien refuser à la jeune mère qui présente un si bel enfant à ses baisers. Soit, le petit prince, le futur roi des Francs, appartiendra au Dieu de Clotilde.

Mais hélas ! le pauvre enfant tombe malade et meurt ! Quelle angoisse pour sa sainte mère ! Son fils, son premier-né, son amour, son espérance, est là, inerte, glacé, devant elle. Et le père est là, lui aussi, lui le païen, lui le barbare ; il est triste, farouche,

désespéré, révolté contre ce Dieu des chrétiens qui lui a pris son fils. Et voilà ce qui torture par-dessus tout le cœur de la chrétienne.

« Où est-il ton Dieu, ô Clotilde ? *Ubi est Deus tuus* ? Tu le disais puissant, tu le disais bon et compatissant ! Sur ta foi je lui ai donné mon enfant, et il n'a pas su me le garder. J'ai eu tort de ne pas écouter mes prêtres, j'ai irrité mes dieux et ils se sont vengés ! »

Mais la foi de Clotilde reste inébranlable. A force de bonté et de douceur elle finit par apaiser le roi. Elle l'apaise si bien que lorsqu'elle a un second fils, le petit Clodomir, après bien des hésitations, Clovis consent à le laisser baptiser.

Mais, hélas ! l'enfant tombe malade à son tour, il est aux portes de la mort. Ah ! cette fois, c'est horrible ! Où est ton Dieu, ô Clotilde ? Va-t-il t'abandonner de nouveau ? Va-t-il se retourner contre toi, que dis-je se retourner contre lui-même et perdre à jamais sa cause ? Mais non, la reine ne perd pas confiance. Elle prie avec Geneviève, elle prie avec Remy, et l'enfant resuscite, et les angoisses de son père et de sa mère sont calmées. Clovis presse cet enfant sur son cœur ; il ne demande plus où est le Dieu de Clotilde. Il est là pour lui dans le miracle de cette guérison, dans le sourire, dans la vie de cet enfant chéri.



La victoire de Tolbiac.

Mais cette victoire de la foi est le prélude d'une autre plus éclatante encore. Voici la guerre. Voici le combat. Les Alamans, jaloux des Francs, viennent leur disputer le sol béni de la Gaule. Ils sont forts. Ils sont

féroces ! Et voici, hélas ! que les Francs commencent à fléchir. En vain Clovis, sur son cheval de bataille, accomplit des prodiges de valeur, en vain il invoque ses dieux : il faut céder, s'enfuir, ou bien se faire massacrer.

Et voici que la douce image de Clotilde passe devant ses yeux. Il se souvient de ses conseils, de ses promesses. Il ne voit plus que son Dieu qui puisse le sauver. Et tout à coup, illuminé par la grâce, il s'écrie : « Dieu de Clotilde, si tu me donnes la victoire, je me fais baptiser. » Et le courage renaît en son cœur, et la panique se met parmi ses ennemis. Ils fléchissent à leur tour. Grand Dieu ! les voilà en fuite. En fuite les hordes teutoniques ! En fuite les dieux de la Germanie ! En fuite tout le Walhalla ! Dieu de Clotilde, que tu es puissant ! Dieu de Clotilde, les Francs reconnaissants sont à toi avec leur roi ! Tu es leur sauveur : tu seras leur Dieu !

Je vous ai déjà dit dans la vie de saint Remy l'importance de cette bataille de Tolbiac qui a changé l'axe du monde, en orientant la France et par elle l'Europe dans les voies catholiques. Mais qui dira la joie et la reconnaissance de sainte Clotilde ! Que de fois elle dut faire, au moins en esprit, le pieux pèlerinage de ce champ de bataille ! Avec quelle avidité elle a dû écouter le récit que son époux lui fit de l'heure émouvante, psychologique, où son cœur avait été changé.

*
* *

Le baptême de Reims.

Après la bataille, saint Remy donne le baptême à Clovis et à ses Francs, le jour de Noël 496. L'Église

tout entière tressaille de joie. Saint Avit tressaille et écrit à Clovis : « Une nouvelle lumière s'est levée sur le monde ! Votre joie est notre joie, votre victoire est notre victoire. La Noël du Christ est la Noël des Francs. » Saint Remy tressaille : il annonce la grandeur et l'immortalité de la France ! Sainte Geneviève tressaille : elle peut chanter son *Nunc dimittis* et mourir en paix, elle a vu l'aurore se lever sur la Gaule et sur le monde après la nuit du paganisme ! Mais que dire de Clotilde ! O femme illustre, ce baptême est ton œuvre. C'est toi, qui, par tes vertus et tes prières, as enfanté au Christ cette belle nation chrétienne ! Où est-il ton Dieu, ô Clotilde ? Aujourd'hui, il est à l'honneur ; il reçoit les hommages d'un peuple nouveau qui va bientôt amener à ses pieds vingt autres peuples ! Le Dieu de Clotilde sera le Dieu de l'Europe renouvelée.

*
* *

La vie de Clovis converti.

Mais l'œuvre de la reine n'est pas terminée. Clovis est baptisé, mais il faut achever de christianiser son âme. C'est pour elle un bonheur de voir les progrès qu'il fait dans sa foi.

On a dit que Clovis resta barbare après son baptême et qu'il rougit ses mains de crimes odieux. On cite les meurtres de princes germains dont plusieurs étaient de race franque comme lui et même de sa famille. Mais il faudrait prouver que ce furent des crimes. Ces princes teutons étaient pour la plupart des hommes fourbes, cruels, souvent coupables de crimes nombreux et qui voulaient détruire la France. Clovis les exécuta d'une manière sommaire, mais il

faut se rappeler que c'était là un pouvoir reconnu aux rois barbares. En mettant à mort des bandits qui attaquaient sa nation, il faisait œuvre de justice et de patriotisme et non pas de barbarie.

Nous savons qu'il écoutait les conseils de Clotilde, qu'il aimait à s'associer à ses œuvres de miséricorde et à toutes celles qu'elle faisait éclore autour d'elle. Il y avait un cousin et un filleul du roi, nommé Léonard, qui, touché par la grâce, consacra sa vie à la piété et à la charité et que Dieu récompensa par le don des miracles. L'Église l'a canonisé et de nombreuses paroisses s'honorent de son vocable. Un jour il obtient par ses prières l'heureuse délivrance de la reine qui, sur le point de devenir mère, était tombée malade. Il demande pour récompense et, par l'intervention de Clotilde reconnaissante, il obtient de Clovis le privilège de visiter les prisons et de délivrer tous les captifs qu'il trouvera innocents. Il en libère ainsi un grand nombre, et c'est pour cela qu'on le vénère comme le patron des prisonniers.

Il y en a parmi vous, mes bien chers Frères, plusieurs qui ont des enfants, des parents, des amis prisonniers en Allemagne et auxquels vous pensez souvent avec inquiétude. Combien vous souhaiteriez d'être auprès d'eux pour adoucir leur sort ! Eh bien, invoquez pour eux saint Léonard ; demandez-lui de les consoler, de les soutenir et de hâter bientôt leur délivrance en hâtant la victoire de la France.

Clovis s'associait aussi aux œuvres religieuses et aux pieuses fondations de la reine.

Il était heureux d'enrichir les églises qu'elle faisait construire de concert avec sa vénérable amie sainte Geneviève. C'est sans doute grâce aux largesses du roi et de la reine que Geneviève éleva le petit oratoire

de saint Denis, que fut ornée splendidement la basilique de saint Martin à Tours, que fut construit le tombeau de saint Germain à Auxerre.

C'est avec joie que Clotilde voit la Gaule et la France se fondre dans une puissante unité et former la nation très chrétienne. C'est avec joie qu'elle voit la loi salique modifiée et corrigée dans le sens chrétien et qu'elle s'unit au grand cri de nos pères : « Vive le Christ qui aime les Francs ! » C'est avec joie qu'elle voit Clovis vaincre l'arianisme avec les Visigoths et Alaric à Vouillé. C'est avec joie qu'elle voit les Burgondes ses compatriotes se rapprocher peu à peu de la foi catholique. C'est avec joie qu'elle voit Clovis, étendant son pouvoir jusqu'au Rhin, assurer à la France ses limites naturelles, celles qu'elle a toujours eues en temps normal, qu'elle doit s'efforcer de reconquérir quand elle les a perdues, et qu'elle va bientôt, nous en avons la certitude, refleurir de ses drapeaux victorieux.

*
* *

Mort de Clovis et de Geneviève.

Un jour, d'une fenêtre de leur palais des Thermes, Clotilde et Clovis contemplaient la colline de Lutèce, où s'élève aujourd'hui le dôme majestueux du Panthéon. C'était alors une solitude inhabitée. Sur la demande de son épouse, le roi promit d'y élever, en l'honneur des Saints Apôtres Pierre et Paul, une vaste et belle église qui devait leur servir de sépulture. L'édifice n'était pas complètement achevé quand Clovis mourut à la fin de l'an 511. Le grand conquérant n'avait que quarante-cinq ans. Mais son œuvre était immense et splendide. Il avait, sur les ruines de la

barbarie et de l'arianisme germaniques, assis à jamais la puissance de l'Église catholique et celle de la France chrétienne. Il se dresse noblement entre Coustantin et Charlemagne et fait grande figure auprès de ces deux géants.

Cinq semaines après lui, le 3 janvier 512, sainte Geneviève mourait à son tour. Clotilde voulut que sa sainte amie reposât comme une reine aux côtés de Clovis.



Les douleurs de la veuve.

Clotilde, veuve avant d'avoir quarante ans, vécut encore trente-trois ans et mourut plus que septuagénaire en 545. Elle connut toutes les douleurs. Elle vit les crimes se multiplier autour d'elle jusque parmi ses enfants. Elle vit son fils Clodomir tué dans une bataille ; les deux enfants de Clodomir égorgés par leurs oncles ; sa fille Clotilde mourir de tristesse et des traitements infligés par le roi visigoth son époux. Elle but le calice jusqu'à la lie, mais avec une foi et un courage indomptables. Mère douloureuse, elle resta debout comme Marie au Calvaire : *Stabat Mater dolorosa*.

Elle alla puiser la force auprès du tombeau de saint Martin à Tours, son douaire royal, où elle passa ses dernières années dans la prière et l'exercice des plus héroïques vertus. Elle offrit toutes ses souffrances pour la nation bien-aimée qu'elle avait introduite dans l'Église. Après sa mort, son corps fut porté à Paris et inhumé à côté de celui de Geneviève dans sa chère église de la colline de Lutèce. C'est là qu'elles

ont dormi pendant plus de douze siècles, entourées de la vénération de leur peuple, jusqu'au jour où la Révolution brûla leurs restes sacrés. Toutes deux avaient bien mérité d'être invoquées comme les patronnes de Paris et de la France.

*
* *

Les reines de France.

Sainte Clotilde devait revivre dans son illustre belle-fille sainte Radegonde, épouse de son fils Clotaire I^{er}, elle aussi reine des Francs, et qui finit ses jours à Poitiers, dans les exercices de la pénitence et de la piété.

Elle devait revivre dans la personne de Clotsinde, sa petite-fille, fille de Clotaire I^{er}, qui jeta les premiers germes de la foi catholique dans la nation des Lombards dont elle avait épousé le roi Alboin. Elle avait hérité du zèle de sa pieuse grand'mère, qui l'avait sans doute bercée dans ses bras. Saint Nizier, évêque de Trèves, lui écrivit une lettre précieuse où il lui donnait Clotilde pour modèle. « Vous avez, lui disait-il, entendu dire comment votre aïeule Clotilde, d'heureuse mémoire, est venue au pays des Francs et comment elle a amené le seigneur Clovis à la foi catholique. » Clotsinde n'eut pas la joie de voir sa nation adoptive se convertir, car elle mourut à la fleur de l'âge, mais le germe qu'elle avait jeté leva bientôt, grâce à une autre princesse franque, Théodelinde, devenue elle aussi reine des Lombards.

Elle devait revivre dans son arrière-petite-fille, Berthe, fille de Caribert, roi de Paris, qui, devenue reine du Kent, dans la Grande-Bretagne, amena son

époux, le roi Ethelbert, à la foi catholique, en 597, exactement comme elle-même y avait amené Clovis cent ans plus tôt. La fille de la reine Berthe, la princesse Ethelberge, joua le même rôle apostolique auprès d'Edwin, roi de Northumbrie, son époux. Encouragée par le pape Boniface IV, elle travailla avec succès à la conversion de son peuple. C'est ainsi que la France eut la gloire d'être, en la personne de deux princesses du sang de sainte Clotilde, l'introductrice de l'Angleterre dans la chrétienté.

Clotilde devait revivre dans une autre reine des Francs, sainte Bathilde, épouse de Clovis II, qui finit sa vie dans l'humilité et la prière au monastère de Chelles fondé par sa sainte aïeule.

C'est ainsi que la sainteté fleurit dans la famille royale, autour du berceau de la France, sous les traits de ces femmes admirables, refoulant peu à peu la barbarie qui persistait, elle aussi, dans les sanglantes querelles de Brunchaut et de Frédégonde, derniers rugissements, spasmes suprêmes de la bête vaincue.

Toutes ces illustres reines de la race mérovingienne nous apparaissent comme le prolongement de leur aïeule Clotilde : elles continuent et amplifient son rôle, en faisant rayonner l'Évangile non seulement sur la France, mais sur les nations voisines.

*
* *

Le modèle des femmes françaises.

Clotilde continua à veiller sur la France après sa mort. Dans les calamités publiques, on portait à Paris à travers les rues la châsse de sainte Geneviève, mais

on y joignait celle de sainte Clotilde. Ces deux saintes ont toujours protégé notre patrie. Elles ne l'abandonneront pas. Mais c'est par votre moyen, ô femmes françaises, qu'elles agiront.

A vous de christianiser vos maris et vos fils. L'œuvre est parfois difficile, vous rencontrerez des résistances dans la tête, dans le cœur de ces êtres bien-aimés. Ils vous feront des objections; ils vous diront : « *Ubi est Deus tuus ? Où est votre Dieu ?* » Laissez-les dire, patientez, priez, répondez par vos actes : « Mon Dieu, il est dans mon cœur qui pardonne, qui bénit, qui aime, qui se dévoue. » Votre cœur, ah ! voilà le sanctuaire où vos maris et vos fils veulent voir leur Dieu et, quand ils l'y reconnaissent, ils finissent par se rendre à lui et à vous. Imitiez sainte Clotilde.

Vous me direz peut-être : « Nous ne sommes pas des reines ! » Pardon ! Vous avez un petit royaume, celui de votre foyer, où vous tenez le sceptre et où vous pouvez vous faire obéir, si vous savez commander.

Vous me direz encore : « Nos maris ne sont pas des rois ! » Pardon ! Ils ont une parcelle infinitésimale de la royauté qu'ils exercent par leur participation à la vie nationale et surtout par leurs votes. Et puis, plusieurs d'entre eux, par leur talent, leur parole, leurs écrits, leur position sociale, exercent une royauté intellectuelle et morale. Il est donc souverainement important que vous ameniez tous ces chers Clovis à la pratique de la religion.

*
* *

Il nous faut un nouveau Tolbiac.

La victoire de Tolbiac est la première que la France ait remportée sur l'Allemagne. C'est aussi la plus importante, car elle sauva la jeune nation qui allait périr dans son berceau, et la délivra pour des siècles de la terreur des incursions germaniques. Non seulement la France ne fut plus sérieusement inquiétée sur la rive gauche du Rhin qui lui appartenait tout entière, mais elle s'étendit au loin sur la rive droite jusqu'au delà de la Bavière et de la Thuringe. Les rois d'Austrasie, purs mérovingiens, qui avaient leur capitale à Reims d'abord, puis à Metz, firent trembler l'Allemagne : c'était absolument nécessaire pour empêcher ces tribus turbulentes de venir infester nos terres et pour assurer à notre pays une paix durable.

C'est cette victoire complète que Clotilde avait demandée à Dieu. Or c'est la même qu'il nous faut, car nous sommes dans la même situation qu'autrefois. Les mêmes barbares veulent non seulement nous vaincre, mais nous anéantir. C'est la fin de la France, si nous sommes vaincus et, même, si notre victoire ne va pas jusqu'à la destruction complète de la force militaire de nos ennemis, car, autrement, il est certain qu'ils se relèveront et que, dans quelques années, ils seront bien plus puissants qu'ils ne le sont aujourd'hui et nous feront une guerre bien plus terrible. Ne craignons pas d'être ambitieux ou inhumains en désirant l'anéantissement, non pas de la race barbare qui nous menace, mais de la puissance politique dont

elle fait un si déplorable usage. Soyons aussi hardis que sainte Clotilde et demandons-lui un nouveau Tolbiac dont l'effet soit, comme celui de l'ancien, la suprématie de la France sur l'Allemagne pour des siècles.

*
* *

Nouveau baptême de Reims.

Mais il faut que ce nouveau Tolbiac soit suivi d'un nouveau baptême et d'un nouveau pacte de Reims, d'une renaissance de notre pays. Irons-nous dans la chère cité martyre, dans sa cathédrale mutilée mais encore debout, pour brûler comme nos pères les vaines idoles d'erreur et de péché que nous avons adorées et pour adorer ce Dieu dont nous avons trop longtemps brûlé le pacte? Verrons-nous un splendide renouveau de foi et de piété éclater dans le printemps de nos victoires? C'est le désir du ciel, c'est le vôtre, mes Frères; mais il dépend tout particulièrement de vous qu'il se réalise, ô pieuses Clotildes de nos jours, dont les époux et les fils combattent à cette heure aussi vaillamment que les Francs de Clovis.

AINSI SOIT-IL.

PATRIOTISME DE SAINT LOUIS

MES BIEN CHIERS FRÈRES,

Vers le milieu du **xiii^e** siècle, le khan des Tartares demanda un jour à un missionnaire quel était le plus grand prince du monde. Le religieux, hanté sans doute par le souvenir de Charlemagne, le fondateur de l'empire d'Occident, répondit : « C'est l'empereur d'Allemagne. » — « Tu te trompes, reprit le barbare, le plus grand prince du monde, c'est le roi de France. »

Or, le roi de France s'appelait alors Louis IX, notre saint Louis, et l'empereur d'Allemagne s'appelait Frédéric II. L'un était le chevalier sans peur et sans reproche, le héros de la croisade ; l'autre était le comédien de la croisade, le traître qui s'était allié avec les Sarrasins contre les chrétiens d'Orient et avait mérité plusieurs fois d'être excommunié pour ses violences et ses impiétés. C'est ainsi que la France et l'Allemagne étaient respectivement représentées au **xiii^e** siècle : l'une incarnait l'honneur en la personne de saint Louis ; l'autre incarnait l'astuce et la cruauté en la personne de Frédéric II.

Saint Louis, par ses exploits, avait porté jusqu'au fond de la Tartarie la réputation de la France ; il l'avait élevée bien au-dessus de la Germanie, même dans l'esprit d'un barbare. Va-t-il aujourd'hui l'abandonner ?

Je crois que le meilleur moyen de répondre à cette question est de nous rappeler ce qu'a été le patriotisme de Louis IX dans ses sentiments et dans ses actes, comment il a aimé et comment il a servi la France. La conclusion en sortira en un vol de joyeux pronostics : le saint roi nous apparaîtra comme notre allié tout dévoué dans le ciel à la patrie qu'il a tant aimée sur la terre.

I

COMMENT SAINT LOUIS AIME LA FRANCE

Le menu peuple de Dieu.

Saint Louis aime la France comme chrétien et comme Français. Comme chrétien, il est tenu par le précepte de la charité d'aimer tous les hommes, mais non pas indistinctement. Il doit avoir une préférence pour ceux qui le touchent de plus près. Or, c'est un peuple que Dieu lui a confié, qu'il doit nourrir et défendre de tout mal : c'est le peuple de France. Il en est vraiment le père. Il ne veut pas qu'on moleste ces artisans des villes et ces habitants des campagnes qu'il appelle, dans son naïf et doux langage, *le menu peuple de Dieu*. Malheur à qui touche au menu peuple de Dieu ! Il inflige un jour une amende évaluée à un million de notre monnaie au sire Enguerrand de Coucy qui s'est montré injuste et cruel envers de pauvres paysans. Il châtie sévèrement un crime qu'il appelle « la perturbation des charrues, *carrucarum perturbationem* », le trouble ou le dommage apporté aux travaux des champs ou à la charrue qui en est l'instrument et le symbole. Respect à la charrue qui fait vivre le menu peuple de Dieu !



Ce qu'il veut.

Il veut que la bonne terre de France respire largement, librement, au soleil du bon Dieu ; qu'elle soit bien labourée, bien ensemencée et se couvre de belles vendanges et de riches moissons ; il veut qu'on y mange de bon pain blanc ; il eût pleuré de voir ses peuples réduits à ces pains innommables que fabrique de nos jours la science allemande aux abois ; il veut qu'on y boive le bon vin de nos coteaux ou le bon cidre de nos prairies, les doux nectars qui, ainsi que l'Écriture le dit de l'un d'eux, réjouissent le cœur de l'homme, *lætificat cor hominum* ; il souhaite certainement, comme son petit-fils Henri IV en exprimera le vœu, que le paysan puisse mettre la poule au pot tous les dimanches. En un mot il veut que le menu peuple de Dieu vive dans la paix et dans l'abondance.



S'il revenait sur la terre !

Aussi quelle ne serait pas sa douleur, s'il revenait sur la terre, de voir ce qu'on a fait de cette douce terre de France, déchirée par les obus, éventrée par d'affreuses tranchées d'importation allemande, ensanglantée par le sang de nos soldats ! Quelle douleur de voir le crime qu'il détestait, « la perturbation des charrues », les travaux agricoles arrêtés, les moissons ruinées, les forêts dévastées, les villes détruites, les femmes et les enfants massacrés ! Quelle ne serait pas

son indignation contre les profanateurs du sol sacré, contre les bourreaux du menu peuple de Dieu ! Lui qui infligea une amende d'un million pour un seul crime, combien de milliards n'exigerait-il pas rien que pour réparer les ruines matérielles ? Mais la revanche du droit, de l'honneur, du sang versé, comme il supplierait Dieu de l'accorder éclatante et définitive ! « Seigneur, s'écrierait-il, vengez le sang de France, vengez mon peuple bien-aimé, faites-lui justice et rendez-lui la paix par la victoire. »

*
* *

L'idée qu'il a de la France.

Mais il y a dans l'âme de saint Louis un autre motif d'aimer la France, c'est qu'elle est sa patrie et, fût-il le dernier des Français au lieu d'en être le premier, il l'aimerait encore passionnément.

La première condition du patriotisme est d'avoir une haute idée de son pays. Un pays qu'on n'estimerait pas, on ne l'aimerait guère. Plus on l'admire, plus on est fier de lui et plus on lui est attaché. Or, pour saint Louis, la France est une grande nation, avec ses beautés, ses richesses, son passé glorieux et surtout avec la mission splendide que Dieu lui a donnée, comme fille aînée de l'Église, champion de la justice et de la foi dans le monde. Ce n'est pas un mirage d'orgueil qui le fascine, c'est une fierté légitime fondée sur la vérité, et c'est un acte de reconnaissance envers Dieu. Il a entendu des Papes donner ces beaux titres à son pays. Il a lui-même reçu une lettre de Grégoire IX qu'il conserve précieusement : ce pape y décrit magnifiquement le rôle de la France et la compare au

carquois d'où le Christ tire ses flèches d'élection quand il veut abattre les ennemis de son Église.

*
* *

Ce qu'il voit dans l'histoire de France.

Il a lu l'histoire de Clovis et l'intervention miraculeuse du Dieu de Clotilde à Tolbiac contre les Allemands : que craindrait-il ? Est-ce que le Dieu de Clotilde ne garde pas toujours la frontière du Rhin et ne peut-il nous susciter d'autres Clovis ?

Il a lu l'histoire de Charles-Martel et sa victoire de Poitiers sur les Sarrasins : n'est-ce pas de bon augure pour les croisades qu'il rêve d'entreprendre ?

Il a lu l'histoire de Charlemagne allant combattre les Lombards : comment le Christ abandonnerait-il la race qui a ainsi défendu son Église ?

Il a lu l'histoire d'Angleterre et il a vu qu'une princesse royale de France, Berthe, descendante de sainte Clotilde, a converti le roi Ethelbert, et que la foi est descendue du Cœur de Dieu au cœur de l'Angleterre en passant par le cœur de la France.

Il a lu l'histoire de la première croisade que le moine Guibert de Nogent a écrite sous ce titre si patriotique et si fier : *Gesta Dei per Francos*. Il demande à Dieu de pouvoir continuer ces beaux gestes, que l'honneur de la France ne pèse pas trop à ses mains, que le prestige de la France ne pâlisse pas sous son règne.

Il a lu l'histoire de Bouvines, la bataille incomparable qui fait écho à Tolbiac, et que son grand-père, Philippe-Auguste, a gagnée sur l'Allemagne et sur

l'Europe coalisée : et il comprend que Dieu ne veut pas que la France périsse.

*
* *

Sa fierté patriotique.

Ces sentiments, il les exprime avec fierté. Dans une lettre qu'il adressa de Palestine à son royaume pour obtenir des renforts, il disait : « Chevaliers du Christ, armez-vous, montrez que vous êtes capables de châtier ces infidèles. Imitiez vos pères qui, entre toutes les nations, ont montré leur zèle pour l'exaltation de la foi et rempli l'univers du bruit de leurs exploits. »

En arrivant sur la terre d'Égypte, il dit aux soldats qui vont bientôt s'emparer de Damiette : « *Vaincus, nous serons martyrs et nous irons au ciel; vainqueurs, nous couvrirons de gloire Dieu, la France et la chrétienté.* »

*
* *

France au-dessus de tout.

Il met la France au-dessus de tout dans son cœur. Au-dessus de lui-même tout d'abord, oui, cent mille fois, car cent mille fois il est prêt à mourir pour elle ; mais aussi au-dessus des êtres qui lui sont les plus chers. Il aime tendrement ses enfants, et cependant, il préfère les voir déchus de leurs droits à la couronne que d'exposer la France à souffrir par leur faute. Il le dit à son héritier, à celui qui sera un jour Philippe le Hardi : « Beau fils, j'aimerais mieux qu'un Ecossais d'Écosse gouvernât ce royaume bien et loyalement

que de te voir le mal gouverner. » Quelle généreuse abnégation ! C'était dire : « Périssent ma dynastie plutôt que de causer par elle le moindre tort à mon pays ? » Combien de princes seraient capables de parler ainsi ?

La vie de saint Louis nous montre par des traits délicats le profond amour qu'il avait pour la reine Marguerite, sa femme. Pourtant, remarquez la place qu'elle occupe sur l'anneau d'or qu'il porte toujours à son doigt : il y a fait graver ces mots : « *Dieu, France et Marguerite ; hors cet anneau n'ai point d'amour.* » Ainsi donc, après Dieu, c'est toujours la France qui est au-dessus de tout dans son cœur.

Faut-il ajouter : France, au-dessus de tout dans le monde ! Nos ennemis le disent de leur pays : *Deutschland über alles !* Personne ne songerait à leur reprocher cette formule, en elle-même fort légitime, si le sens qu'ils lui donnent et qui nous est connu par leurs actes comme par leurs déclarations catégoriques, n'était exorbitant. Tout homme peut et doit désirer la gloire et la grandeur pour sa nation, pourvu qu'il n'entende pas par là qu'elle peut violer toutes les lois et exercer toutes les violences pour atteindre à la suprématie. C'est là ce que signifie cependant cette théorie allemande que la force prime le droit ou celle-ci, plus subtile et plus venimeuse, que la force crée le droit, que tout ce qui sert à la grandeur teutonne est par là même moral, légitime et sacré.

Ce n'est pas ainsi que nous l'entendons quand nous souhaitons pour la France toutes les prééminences. Qu'elle périsse plutôt que de s'accroître par la félonie et par le crime ! Mais, comme elle a horreur de toute injustice, qu'elle s'élève donc, Seigneur, qu'elle grandisse au-dessus de tout, non pour écraser mais pour élever avec elle-même les autres nations et faire

rayonner son bonheur sur toute la terre ! Au-dessous de vous, mon Dieu, mais au-dessus de tout, mettez votre France chrétienne, c'est notre désir ardent et innocent, comme c'était celui de saint Louis.

II

COMMENT SAINT LOUIS A SERVI LA FRANCE

Ces beaux sentiments patriotiques, saint Louis ne les a pas seulement exprimés en paroles : il les a traduits en actes aussi bien pendant la paix que pendant la guerre.



Roi pacifique mais non pacifiste.

Certes, Louis IX était un roi pacifique. Guillaume de Chartres lui donne ce nom qui est celui de Salomon et du Christ dans l'Écriture. Joinville dit : « Ce fut l'homme du monde qui travailla le plus à mettre la paix entre ses sujets, et particulièrement entre les princes. » Le pape Urbain IV le remercia et le félicita de ce qu'il avait fait pour pacifier son royaume et la chrétienté. Enfin, citons de lui cette belle parole qu'on lit dans une de ses ordonnances : « Nous voulons du fond du cœur la paix de nos sujets : c'est dans leur repos que nous nous reposons ; *in quorum quiele quiescimus.* »

Mais s'il est un pacifique il n'est pas pacifiste au sens où on l'entend aujourd'hui. L'amour de la paix

malgré tout, au-dessus de tout, n'était pas connu de son temps, et il eût vu de mauvais œil qu'on osât lui en parler ; il l'eût regardé comme une lâcheté. Certes, avec un prince ou un peuple honnête on peut avoir un malentendu politique, mais il est d'ordinaire aisé de régler le différend à l'amiable, on doit en tout cas épuiser tous les moyens de conciliation avant d'en venir à l'*ultima ratio* de l'épée.

Mais il arrive parfois qu'un peuple querelleur, ambitieux, cupide, se rue sur un voisin dans un accès de névrose sanguinaire : faut-il se laisser dépouiller et écraser par lui ? Non, ce ne serait pas l'attendrir et le désarmer, ce serait au contraire exciter sa convoitise et s'attirer son mépris ; ce serait donc une folie et une couardise. Un peuple a son honneur à garder.



Avertissement à l'Allemagne.

Or, saint Louis est particulièrement jaloux et chatouilleux sur l'honneur de la France. Il n'aurait pas reculé devant une guerre avec l'Allemagne pour maintenir notre droit. Il apprend un jour que Frédéric II a arrêté et jeté en prison des Français allant à Rome pour leur extorquer une rançon. Indigné, il écrit à l'empereur d'avoir à relâcher immédiatement les prisonniers et il ajoute ce fier avertissement : « Que Votre Majesté impériale y réfléchisse bien, car le royaume de France n'est pas si affaibli qu'il se soumette à être déchiré par vos éperons. » Frédéric II réfléchit et trouva que, devant un homme aussi énergique, le plus prudent pour lui était de s'incliner.



Avec les Anglais.

Les Anglais étaient encore loin d'avoir pour nous l'amitié loyale dont ils nous donnent aujourd'hui la preuve. Saint Louis était tout prêt à leur tendre une main cordiale, s'ils voulaient vivre en paix avec nous, ou à leur faire sentir son épée, s'ils nous attaquaient. Il leur fit sentir son épée, lorsqu'ils envahirent la Guyenne : les victoires de Saintes et de Taillebourg vengèrent le droit et l'honneur de la France. Il leur tendit généreusement la main, lorsque, choisi pour arbitre par Henri III et ses barons, il les réconcilia en obligeant le roi à respecter la Grande Charte, base des libertés anglaises, et les barons à renoncer aux statuts d'Oxford, incompatibles avec la dignité royale.



La Croisade.

Mais ce fut surtout à la Croisade que Louis IX se montra un grand roi vraiment chrétien et vraiment français. Son cœur était toujours tourné du côté de l'Orient : là était la mission chevaleresque de la France du moyen âge. Les papes ne cessaient d'ailleurs de rappeler aux princes de sa trempe ce qu'ils considéraient comme le devoir capital de leur temps, l'offensive des expéditions d'outre-mer, pour défendre la chrétienté de la fureur des musulmans. Là en effet était le danger pour l'Europe.

Ce serait une ingratitude de ne pas reconnaître le service qu'ils ont rendu à la civilisation. J'ajoute : ce

serait une erreur de prétendre qu'ils n'ont pas réussi.

Sans doute les Croisés n'ont pas atteint le but immédiat qu'ils poursuivaient : l'ancantissement de la puissance politique de l'Islam et l'établissement d'un empire chrétien dans le Levant, mais ils ont obtenu l'effet général et essentiel qui était le plus désirable, l'arrêt de l'avance mahométane contre l'Occident. Les invasions des Sarrasins ont été successivement brisées. En portant l'attaque au siège de leur domination, saint Louis et ses prédécesseurs ont affaibli leur empire, et ils ont frayé la voie où se sont illustrés plus tard les héros de Lépante et de Vienne. C'est grâce à eux que l'Europe n'est pas devenue barbare.

* *

Le fier guerrier.

Saint Louis disait à ses gens en débarquant à Damiette qu'ils couvriraient de gloire Dieu, la France et la chrétienté, s'ils étaient vainqueurs. On ne peut pas dire, malgré des succès partiels, qu'ils aient été vainqueurs, et cependant ils se sont couverts de gloire. L'admiration qu'ils excitèrent chez leurs ennemis eux-mêmes le prouve abondamment. Les Musulmans ont répété cent fois depuis des siècles qu'ils ne craignaient que les *Frangi*, les Français.

Nos pères étaient de fiers guerriers, et Louis IX était le plus beau de tous. On le représente souvent les mains jointes en prière ou bien penché sur un pauvre à qui il fait l'aumône. Ces images sont exactes, mais en voici d'autres qui ne le sont pas moins. Joinville, son ami, un témoin oculaire, nous a laissé de lui un portrait en pied de grande allure. Il nous le décrit

mince, élancé, dominant de sa taille la plupart de ses compagnons, magnifique à cheval. « A la journée de Mansourah, écrit-il, je vis le roi s'avancer avec son corps de bataille, à grands cris et à grand bruit de trompettes et de timbales. Onques de ma vie, je ne vis plus beau chevalier, car il paraissait au-dessus de tous ses gens, les dépassant des épaules, un heaume doré sur la tête, une épée d'Allemagne à la main. »

*
* *

La France et l'Allemagne en Orient.

Cette épée, je crois bien que c'est tout ce que saint Louis avait de l'Allemagne, et il s'en servait contre les alliés du souverain allemand. Tandis, en effet, que le roi très chrétien combattait les ennemis de la croix, Frédéric II s'était lié avec eux. Le Sultan ou, comme on disait alors, le Soudan était un grand massacreur de peuples ; le Kaiser en était un autre, son histoire est remplie d'atrocités. Qui se ressemble s'assemble. Notre époque devait revoir cette honteuse promiscuité de faux chrétiens et d'infidèles. Le successeur de Frédéric II s'est allié avec le Sultan Rouge tout d'abord, puis avec la Jeune Turquie : il a ainsi encouragé les massacres de l'Arménie et de la Macédoine. La France au contraire en combattant le Croissant est rentrée dans son rôle séculaire. Et c'est là un singulier spectacle, terrible et consolant tour à tour, que ce recommencement atavique de l'histoire de l'honneur et du déshonneur.

*
* *

Amour du Roi pour ses soldats.

La croisade fit éclater l'amour que saint Louis avait pour son armée. Là-bas, sur la terre étrangère, loin, très loin de la grande patrie, c'était pour lui comme une petite France : elle lui représentait le menu peuple de Dieu. Sans doute, il n'hésitait pas à exposer ses gens au danger, comme il s'y exposait lui-même, quand le devoir le commandait, mais, autrement, il était avare de leur sang. C'est la grande tradition française. Ce fut plus tard celle de Jeanne d'Arc qui frémissait en voyant couler le sang de France ; et c'est celle des généraux de nos jours. Libre à l'Allemagne de sacrifier inutilement ses fils dans d'immenses hécatombes et de monter sur leurs cadavres amoncelés pour mieux viser ou mieux avancer, c'est son affaire et nous ne l'en empêcherons pas, au contraire ! La France sait qu'elle peut tout demander à ses enfants, mais précisément parce qu'ils sont prêts à lui tout donner, elle veille sur eux, comme le faisait saint Louis, avec une tendre sollicitude : leur sang est trop précieux à ses yeux pour qu'elle le gaspille.

Après la bataille de Mansourah, le roi fit mettre les malades et les blessés dans des barques : il était malade lui-même, mais il voulut rester à cheval à l'arrière-garde pour protéger la retraite. Les chevaliers et son frère le comte d'Anjou le supplièrent de monter dans une barque, craignant qu'il ne succombât ou ne fût pris par l'ennemi. Mais il refusa et, comme son frère insistait, il lui dit tout ému : « Comte d'Anjou, comte d'Anjou, si je vous suis à charge, abandonnez-

moi ; mais moi, je n'abandonnerai pas mon peuple. »

Quand il quitta Chypre pour retourner en France, son vaisseau heurta un rocher et une voie d'eau se produisit. On supplia le roi de partir sur un autre bateau, mais il répondit en montrant ses cinq cents soldats : « Ces braves gens tiennent autant à leur vie que moi à la mienne ; je ne veux pas les abandonner. » Il fit faire des réparations hâtives, mais ne se sépara jamais de ses gens.

Quant aux soldats morts pendant la croisade, il tient à les honorer d'autant plus qu'il voit en eux des martyrs. Il avait dit à ses troupes devant Damiette : « Vaincus, nous serons martyrs et nous irons au ciel... » On sait que l'Église considérait la Croisade comme une sorte de martyre et promettait le paradis à ceux qui y mouraient. Cette pensée enthousiasmait l'homme de foi qu'était saint Louis et lui inspirait de la vénération pour ses soldats morts en Orient. Il avait le même sentiment pour les chrétiens massacrés par les Sarrasins. Il enterrait leurs corps de ses mains royales. Un jour que ses chevaliers montraient quelque répugnance à l'aider dans cette besogne, il leur dit : « Ce sont des reliques de saints ; leurs âmes sont en paradis. »

*
* *

Son patriotisme au ciel.

Voilà quel était le cœur de ce grand Français ; voilà comment il a aimé à servir la France sur la terre. Or tous les sentiments généreux d'ici-bas, les élus les gardent dans le ciel. Il n'y a pas de rupture entre leur vie et leur éternité. Ils ne brûlent pas là-haut ce qu'ils ont adoré sur la terre ; ils n'oublient

pas ceux qu'ils ont aimés jadis ; leur cœur reste constant avec lui-même et fidèle à ses amitiés.

Or, l'amitié de la France est très bien portée au ciel. Jésus en donne lui-même l'exemple, puisqu'il est toujours *Christus qui diligit Francos*. Marie en donne l'exemple, puisqu'elle est toujours *Regina Galliae*. Mille saints en donnent l'exemple, puisqu'ils ont les liens les plus doux et les plus forts avec notre pays.

Saint Louis est un de ces amis dévoués sur qui nous pouvons compter. Jeanne d'Arc nous dit qu'elle le vit au ciel avec saint Charlemagne intercédant pour la France. Il me semble le voir toujours dans cette attitude, puisque notre patrie est encore plus menacée qu'elle ne l'était au ^{xv}^e siècle. Son ennemi est plus haineux, plus cruel, et c'est une guerre d'extermination qu'il nous a déclarée. Redescendez donc parmi nous, ô héros de la croisade, car c'est une nouvelle croisade que fait votre France bien-aimée. Revenez, ô vainqueur de Saintes et de Taillebourg, car c'est un envahisseur plus dangereux que celui d'autrefois qui occupe notre terre. Revenez avec l'oriflamme de saint Denis et la chape de saint Martin, car la victoire est dans leurs plis, et pour le grand geste de Dieu qui se prépare, il faut que vous soyez là, avec toutes nos vieilles gloires et tous nos chers alliés du ciel.

AINSI SOIT-IL.

PATRIOTISME DE JEANNE D'ARC

MES BIEN CHERS FRÈRES,

Si vous demandez à un enfant, à un paysan, à un soldat, aussi bien qu'à un académicien ou à un général, quelle est la fleur la plus pure, la plus embaumée du patriotisme français, tous vous répondront avec un sourire aux lèvres ou un attendrissement dans la voix : C'est Jeanne d'Arc ! C'est la figure la plus populaire et la plus glorieuse de notre histoire. C'est la sainte la plus française du ciel. Personne n'a plus aimé ni mieux servi notre pays. Elle l'a arraché à la servitude et à la mort au xv^e siècle.

Mais nous avons le sentiment profond que son rôle patriotique n'est pas terminé, qu'une nouvelle carrière s'ouvre devant elle dans la grande crise que nous traversons. La guerre c'est son élément à elle, c'est là qu'elle peut déployer toutes ses puissances et se montrer vraiment Jeanne d'Arc. Déjà il nous semble qu'elle n'a pas été absente de nos champs de bataille, qu'elle parcourt notre front pour soutenir nos soldats, qu'elle est bien le généralissime invisible de 1915, mais qu'elle va surtout se montrer dès que l'heure aura sonné des grandes offensives. Libératrice d'hier, elle

nous apparaît comme la libératrice de demain (1).

Loin d'être jaloux de ce rôle prééminent que lui attribue notre cœur, il me semble que nos autres alliés du ciel l'en félicitent et l'y encouragent. C'est ainsi qu'ils agissaient déjà de son vivant, quand ils lui disaient : « Va, fille de Dieu, va, fille au grand cœur ! » Ils l'excitent aujourd'hui encore à nous secourir. « Allons, Jeanne, c'est à toi de marcher ! A nous de prier sur la sainte montagne, à toi de combattre dans la plaine ! Tu es le soldat de la France et son meilleur capitaine. En avant, Jeanne, à la bannière, à la victoire et vive la France ! »

Voyons comment Jeanne a été la libératrice du xv^e siècle et comme elle doit être la libératrice du xx^e.

I

LIBÉRATRICE DU XV^e SIÈCLE

Pitié libératrice.

Quand on aime quelqu'un, on souffre de ses souffrances, on pleure avec lui : *flere cum flentibus*. Et comme les nations ont, elles aussi, leurs douleurs, il

(1) Tout le monde a l'impression d'un retour surnaturel de Jeanne d'Arc. Maurice Barrès écrit : « Aujourd'hui les trésors de la race apparaissent, les sources souterraines se sont mises à jaillir, les plus belles vertus refleurissent et toutes les ailes se déploient. Jeanne d'Arc est éternelle. La Vierge d'Orléans, le Phénix de Gaules, renait de ses cendres. » — Nous avons exposé cette résurrection de la Pucelle dans son panégyrique que nous avons prêché le 14 mai 1899 à Notre-Dame de Paris, sous ce titre : *La double mission de Jeanne d'Arc*, et que l'on trouvera en tête du volume : *L'âme de Jeanne d'Arc*.

s'ensuit que la pitié est une des formes les plus fréquentes du patriotisme. Les pages les plus poignantes sont celles qu'ont inspirées les désastres d'une patrie adorée, sur les bords des fleuves de Babylone, sur les rivages de la Gaule et de la Grande-Bretagne désolés par les barbares, dans les cachots de la Pologne ou sur les monts ensanglantés du Liban.

Or, la France souffrait terriblement au temps de Jeanne. En 1412, l'année où naît la Pucelle, la guerre de Cent ans, suspendue depuis la mort de Charles V pendant trois ans, recommence avec son cortège d'horreurs. Les Armagnacs et les Bourguignons se livrent des batailles fratricides et, dans la fureur qui les aveugle, font les uns et les autres appel aux Anglais, visant leurs frères, mais frappant leur mère.

En 1415, Jeanne a trois ans : l'effroyable défaite d'Azincourt fait périr sept princes du sang et huit mille chevaliers français. La France est sous la griffe des léopards.

En 1418, Jeanne a six ans : elle entend parler autour d'elle avec épouvante des massacres accomplis à Paris par le duc de Bourgogne Jean sans Peur et les Cabochiens. L'année suivante, c'est le tour de Jean sans Peur qui est égorgé à Montereau.

En 1420, elle a huit ans : elle voit ses parents pleurer de honte en parlant du traité de Troyes, où Isabeau de Bavière, la reine indigne, la mère dénaturée, l'Allemande perfide, a renié son fils Charles VII et vendu la France aux Anglais. Elle aussi, la pauvre petite Française, elle commence à comprendre et à pleurer.

En 1422, elle a dix ans : elle apprend qu'Henri VI de Lancastre, âgé de dix mois, a été proclamé à Paris roi de France et d'Angleterre et elle frémit d'indignation.

En 1424, elle a douze ans : la défaite de Verneuil rouvre la plaie d'Azincourt et le sang coule aussi de ce cœur d'enfant dévasté, déchiré comme la terre natale.

C'est alors que ses Voix commencent à lui parler et à lui décrire la grande pitié du royaume, et les larmes tombent brûlantes de ses yeux. Ses Voix n'ont pas créé son patriotisme. Elle l'a puisé, comme tous les nobles sentiments qui remplissent son jeune cœur, dans le cœur de ses parents ; elle l'a respiré dans l'air de son village ; elle l'a senti s'exhaler comme l'haleine de la campagne lorraine toujours si française, comme le parfum des bois et des champs ; elle l'a entendu chanter avec les cloches, gémir dans le vent d'Ouest, venant de France, chargé des râles de nos mourants et monter autour d'elle avec toutes les voix de la terre.

Ces voix de la terre ont précédé les Voix du ciel, mais celles-ci, trouvant une âme si bien préparée, y ont magnifiquement développé le patriotisme. Elles lui ont révélé de nouvelles raisons, raisons sublimes, d'aimer sa patrie. « Aime la France, Jeannette, car le bon Dieu l'aime bien et il veut que tu l'aimes. Aime-la, parce qu'elle a fait pour lui de grandes choses et qu'elle doit en faire d'autres plus grandes encore. Aime-la, car elle est le noble et saint royaume, dont Jésus est le vrai roi. »

Et Jeanne écoute, les yeux dilatés par l'extase, par l'amour du Christ et de la France, les paroles si belles et si poignantes que ses Voix lui murmurent avec une infinie douceur. Et ces paroles montrent aussi combien notre France est aimée de ces benoîts Saints et Saintes du ciel qui plaident si bien sa cause ; elles prouvent, comme Jeanne le dira un jour, qu'ils forment là-haut le parti de la France. Et cela c'est un fait unique dans l'histoire : le ciel n'a jamais fait

autant pour une autre nation : *non fecit taliter omni nationi*. Et voilà comment la douleur a, non pas créé, mais exalté le patriotisme dans ce cœur compatissant. Salut à la pitié libératrice !

*
* *

Générosité libératrice.

Mais la pitié ne serait pas la marque d'un véritable amour, si elle n'allait qu'à faire pleurer et gémir. Elle doit déborder du cœur en actions généreuses. Il n'y a rien de tel que les larmes patriotiques pour tremper l'acier des épées. Aussi les Voix de Jeanne lui demandent de s'armer pour son pays ; elles lui annoncent qu'elle est destinée à le sauver. La conscience de sa faiblesse et sa modestie la font hésiter, mais lorsqu'elle a vu clairement que c'est Dieu qui l'appelle, elle accepte résolument la tâche. Oh ! la tâche dure et terrible ! Quitter son village, sa mère ; s'en aller, jeune fille timide, dans la vie des camps et le fracas des batailles ; s'exposer à la haine et aux outrages des ennemis, à la mort et peut-être au supplice, il faut un cœur héroïque pour cela. Mais Jeanne a ce cœur. Ses Voix le savent bien et c'est pourquoi elles lui disent : « Va, fille de Dieu ! Va, fille au grand cœur, va sauver la France ! »

Oh ! oui, elle est la fille au grand cœur. Elle bravera tout pour obéir à Dieu et à l'appel de la France. Elle ira vers le roi, fallût-il user ses jambes jusqu'aux genoux. Elle part. Elle méprise la fatigue et le danger, la neige et les embuscades. La voilà à Chinon. Elle s'impose au roi, à la cour, à l'armée par le prestige de sa sainteté et de son patriotisme. Elle semble prier et elle commande. Une enfant fait marcher un royaume.

Quand un grand dévouement se déploie ainsi comme un drapeau, il suscite d'autres dévouements ; il rallie tous les courages ; il renverse tous les obstacles. Salut au dévouement libérateur !

*
* *

Espérance libératrice.

Avant l'apparition de Jeanne la France était découragée : depuis des années elle n'enregistrait que des désastres. A quoi bon lutter ? C'était perdre du terrain en l'arrosant de sang. On ne luttait plus que machinalement, parce qu'au fond on était encore brave au pays de saint Louis, mais on luttait sans espoir. Or, le vrai patriotisme est fait, comme la religion, de foi, d'espérance et d'amour. Il faut croire au salut et à la victoire de la patrie, il faut croire à son immortalité. Il faut agir comme si le problème était résolu.

Jeanne croit et communique sa foi et son espoir à tous ceux qui l'approchent. Elle dit au roi : « Sire, donnez-moi des hommes et la patrie sera bientôt sauvée, *et patria statim alleviata.* » Parole importante qui montre que la patrie était bien personnifiée de son temps. Douce parole qu'il fait bon voir éclore sur les lèvres de l'héroïne. Jeanne sera le glaive de la patrie, voilà qu'elle en est le clairon ! L'espérance est dans cette prophétie, elle est dans toutes ses paroles, dans son regard, dans les cantiques qu'elle fait chanter à ses hommes, dans la bannière qui flotte pimpante et joyeuse au soleil d'avril dans sa marche sur Orléans. En leur insufflant sa foi, Jeanne a créé des soldats, elle a ranimé les combattants d'Orléans. Salut à l'espérance libératrice !



Union libératrice.

Depuis des années, la France était divisée. Ce sera un des buts de la vie de Jeanne de créer l'union sacrée. Mais, Dieu ! que la tâche est donc difficile dans ce cher pays de France ! On dirait vraiment que nous serions trop heureux et trop puissants si nous étions unis, et qu'un démon jaloux nous souffle sans cesse l'esprit de querelle.

Il faudrait réconcilier les Armagnacs et les Bourguignons. Jeanne s'y évertue. Elle écrit un jour au duc de Bourgogne pour l'adjurer de faire *bonne paix ferme et qui dure longtemps* avec le roi de France : « Pardonnez-vous l'un à l'autre de bon cœur entièrement, ainsi que doivent le faire loyaux chrétiens et, s'il vous plaît de guerroyer, allez contre les Sarrasins. » Allez contre les Sarrasins ! Voilà qui est bien français. Braves gens, vous avez un sang qui bout dans vos veines ; il vous faut jeter votre gourme guerrière. De grâce que ce ne soit pas sur vos frères, sur des chrétiens ! Mais voici les Sarrasins, de la racaille, ils ont bon dos, détendez sur eux vos nerfs et frappez dur.

Hélas ! Jeanne échoua de ce côté. Mais il y avait une division plus intime et bien plus pernicieuse, entre les partisans du roi et de la France eux-mêmes. Le duc de la Trémouille et son parti avaient une haine mortelle contre le connétable Arthur de Richemond. Celui-ci vint loyalement, pendant la campagne de la Loire, offrir ses Bretons à l'armée royale. Le duc d'Alençon, endoctriné par la Trémouille, refusa de le recevoir et déclara que si Jeanne l'admettait à l'hon-

neur de combattre sous son étendard, il se retirerait avec toutes ses troupes.

Jeanne fut atterrée, indignée. Une pareille division au moment où la France avait besoin de toutes ses forces, en face de l'ennemi, c'était une trahison, un crime de lèse-patrie. Elle le fit comprendre au beau duc qui se rendit à son éloquence patriotique et tendit la main au beau connétable. Le jour même, Français et Bretons réunis prenaient Beaugency et, le lendemain, gagnaient la bataille de Patay. Jeanne avait été l'ange de la réconciliation. Salut à l'union libératrice !

*
* *

Charité libératrice.

Jeanne est aussi la charité. Elle proclame qu'elle est venue pour délivrer le bon peuple. Ses ennemis lui reprocheront un jour de s'être laissé approcher par les manants ; elle répondra naïvement : « Comment les aurais-je repoussés ? C'est pour eux que je suis née. » Exquise parole ! Délicate générosité ! Jeanne n'a jamais pensé à elle-même. Elle est née, elle a vécu, elle est morte pour les autres, surtout pour les petits et les humbles. Aussi, le peuple l'aime de tout son cœur ; il baise ses mains virginales, ses mains libératrices.

Mains consolatrices aussi ! Regardez-la, la vaillante enfant, à genoux sur le champ de bataille devant un blessé qu'elle panse ou reconforte. Sœurs de charité, Dames de la Croix-Rouge, voilà votre sœur aînée, votre modèle !

Elle ne craint pas d'envoyer ses hommes aux postes les plus dangereux, où d'ailleurs elle leur montre le chemin, quand c'est nécessaire pour le salut et

l'honneur de la France; mais, en dehors de là, elle est économe de leur vie. Vieille tradition française! Elle déclare qu'elle ne peut voir sans frémir couler le sang de France.

Il n'y a que son sang à elle qu'elle est heureuse de voir couler pour Dieu et pour la patrie. Et cependant, ô Jeanne, ton sang c'est bien aussi le sang de France, et le plus pur et le plus sacré. Trois fois, elle le verse sur le champ de bataille, en attendant de l'offrir tout entier au Seigneur et à la patrie sur le bûcher de Rouen.

On peut discuter pour savoir si Jeanne a été martyre de la foi; mais il est certain qu'elle a été martyre de la charité et du patriotisme. Salut à la charité libératrice!

*
* *

Action libératrice.

La récompense de ces vertus, c'est la prise d'Orléans et la glorieuse campagne de la Loire. Les Anglais abandonnent la ville qu'ils regardent comme la clef de la France et battent en retraite, semant leurs blessés et leurs morts à Jargeau, Meung, Beaugency et Patay.

Patay, c'est l'apogée des exploits guerriers de Jeanne et c'est une des plus brillantes victoires de la France. D'autres en grand nombre l'ont emporté par l'importance des armées engagées et peut-être par la valeur des combinaisons stratégiques; beaucoup, la plupart, l'ont égalée par le courage. Mais bien peu ont eu son importance, si on la considère dans l'ensemble des opérations dont elle a été le terme, bouquet de l'admirable feu d'artifice commencé par

les canons d'Orléans. Avec les batailles de Tolbiac, de Bouvines, de Denain et de la Marne, elle est un de nos miracles de résurrection ; elle est survenue au moment où la France écrasée semblait sur le point d'expirer.

Plus tard c'est la chevauchée vers Reims, à travers les villes qui rouvrent leurs portes au roi et à la France. C'est la cérémonie grandiose du sacre que Jeanne considère comme l'apogée de sa mission. Il me semble la voir entrer radieuse, sa bannière à la main, dans l'auguste cathédrale. Elle admire l'harmonie de ses lignes, ses voûtes sublimes, la splendeur de ses ogives et de ses rosaces. Elle ne se doute pas qu'un jour des hommes se disant chrétiens auront l'audace de bombarder cette merveille de grâce et de beauté, de profaner cette relique de la France, ce joyau de la chrétienté ! Elle chante au fond de son cœur Noël : Noël à Dieu ! Noël au Roi ! Noël à la France !

Sans doute les ennemis ne sont pas encore dehors ; ils resteront chez nous des années encore, moins malfaisants cependant que ceux de nos jours. Mais Jeanne leur a porté un coup terrible dont ils ne se relèveront pas. De plus en plus affaiblis, ils perdront sans cesse de nouveaux gages en France, à commencer par celui de Paris dont Jeanne prédit la reprise, jusqu'au jour où la répercussion de ses exploits les bouterait complètement hors du beau royaume.

Sa mort elle-même, offerte à Dieu en holocauste pour sa patrie, aura une efficacité libératrice. Les ennemis ne la verront plus la bannière à la main s'élancer dans leurs rangs, mais ils la verront planer sur l'armée française. Ils se sont écriés en la voyant si grande et si vaillante dans la mort : *Nous avons tué une sainte !* On ne tue pas les saintes, ou du moins

on ne tue que leur corps. Leur âme continue là-haut l'œuvre à laquelle elle s'était attachée sur la terre et la conduit à sa fin. C'est ce qu'a fait Jeanne : Salut à la libératrice ! C'est bien elle qui a sauvé la France du xv^e siècle.

II

LIBÉRATRICE DU XX^e SIÈCLE

Jeanne ressuscite.

Mais son rôle n'est pas fini, car la France a encore besoin d'être délivrée. Plus redoutables que les soldats de Bedford et de Talbot, des Barbares se sont rués sur notre patrie pour la dépecer et l'anéantir. Celle qui nous a tant aimés et qui nous a jadis sauvés ne permettra pas que nous soyons vaincus. C'est absolument impossible : il faudrait ou qu'elle n'ait plus de cœur ou qu'elle n'ait plus de bras, qu'elle n'aimât plus son pays ou que Dieu ne l'aimât plus : abominable blasphème !

Elle va donc, nous en avons la persuasion et presque la sensation, nous venir en aide. En temps de guerre, ceux qui ont déjà servi la patrie reviennent sous les drapeaux, pour la servir encore et lui offrir de nouveau leur sang. Eh bien, Jeanne a entendu l'appel de sa classe, la classe du Ciel. Elle a déjà payé sa dette à son pays, mais elle est prête, comme nos réservistes, à compléter son œuvre par de nouveaux et plus beaux exploits. Nous ne la verrons pas en corps et en âme ; nos yeux n'auront pas cette immense

joie. Mais son esprit reviendra parmi nous, et nous guidera vers la victoire (1). Mais il faut pour cela que nous suivions son programme, et ce programme elle va nous l'exposer. Voici, me semble-t-il, ce qu'elle nous dit du haut du ciel.



Il faut aimer la France.

Français, il faut aimer la France. Elle est toujours aussi chère à Dieu, aussi sacrée à mes yeux qu'aux jours de Tolbiac et de Patay. Nous ne la confondons pas au Ciel avec les hommes coupables qui usurpent de temps en temps son nom et qui mettent sa signature au bas de lois impies que son peuple subit avec douleur. La vraie France est toujours chrétienne, dévouée au Christ et à son Église, pépinière d'apôtres,

(1) N'a-t-elle pas déjà commencé ? Le jeudi 3 septembre, alors que les Allemands arrivés à Compiègne et à Senlis menaçaient Paris, le mot de passe donné à nos soldats fut : *Jeanne d'Arc*. Or, ce jour marqua la dernière avance des Allemands sur la capitale. Dès le lendemain ils commençaient à reculer vers le Sud-Est. Il avait suffi d'invoquer la Libératrice...

Verdun est, avec Nancy, Calais et Paris, la ville que les Allemands ont le plus convoitée. Or, on a trouvé dans un grand nombre de lettres écrites par des ennemis *qu'ils apercevaient au-dessus de Verdun une immense Jeanne d'Arc qui semblait protéger la ville et qu'ils avaient beau tirer sur elle, ils ne pouvaient l'atteindre*. Chose curieuse, la Pucelle inspirait de semblables terreurs aux Anglais du ^{xv}^e siècle ; ils la regardaient comme un être surnaturel insaisissable.

On a signalé dans un grand nombre de localités ce fait pour le moins curieux : des statues de Jeanne restant debout sous des pluies d'obus alors que tout s'écroulait autour d'elles ; telles les deux statues de Reims, celle du parvis et celle du chœur de la cathédrale, intactes jusqu'à cette heure (mai 1915).

source de toutes les générosités, champion de toutes les saintes causes.

Il faut aimer la France. Jadis je pleurais d'amour en pensant à sa beauté. Or, elle est toujours aussi belle dans la fécondité inépuisée de ses campagnes et de son âme. Les mêmes oiseaux chantent dans ses bois, les mêmes fleurs embaument ses prairies, les mêmes idées exaltent son âme, et les mêmes prouesses étoilent son histoire.

Il faut donc la défendre contre les Allemands. Jadis je pleurais de douleur en entendant le récit de ses souffrances que me faisaient mes Voix. Je ne vous raconterai pas celles qu'elle endure aujourd'hui, les atrocités que l'ennemi commet contre ses femmes et ses enfants : vous les connaissez. Ces choses-là étaient inconnues de mon temps, bien qu'il ne se piquât pas de civilisation comme le vôtre.

Il faut venger la France. Cette vengeance-là ce n'est pas la haine injuste qui rend le crime pour le crime : c'est la justice sereine et terrible qui châtie les coupables, qui fauche les envahisseurs et leur donne pour tombeau la terre qu'ils ont prétendu voler. C'est la justice impitoyable qui est la loi même de la guerre, et que Dieu prescrivait dans l'Ancien Testament, quand il disait aux enfants d'Israël d'exterminer ses ennemis. C'est la volonté du Seigneur. Jadis j'encourageais mes soldats à anéantir les bataillons étrangers. Soldats de nos jours, faites de même. Allez sans crainte, frappez, embrochez, tuez les Allemands, jusqu'à ce que vous les ayez boutés hors de la terre française qu'ils déshonorent. C'est votre droit, c'est votre devoir !



Il faut prier et servir Dieu.

Mais si vous voulez que Dieu vous protège il faut demander et mériter son secours.

Demandez-le par la prière. J'ai passé ma vie à prier pour la France. Oh ! comme je priais la Vierge, celle qui nous aime tant, celle qui est notre Mère et notre Reine, ô Français ! Oh ! comme je priais le Seigneur Jésus, celui qui s'est toujours montré notre fidèle ami, notre plus puissant allié ! Oh ! comme je priais les saints Patrons de la France, Michel, Denis, Martin, Remy, Charlemagne, Louis, Geneviève et Clotilde ! Ah ! ces bons saints si vous saviez comme ils s'intéressent à notre patrie, comme ils sont anxieux de notre sort ! On obtient tout d'eux quand on sait leur plaire, et le moyen le voici :

Méritez leur secours par votre vie chrétienne. Je le disais sans cesse à mes compagnons, à ce brave La Hire, à ce brave Xaintrailles, qui ont dû faire quelque purgatoire pour leurs vivacités terrestres, mais qui sont maintenant bien casés dans le paradis et si heureux de m'y avoir retrouvée après le bon Dieu ! *« C'est le péché qui fait perdre les batailles. »* C'est donc la piété ou la vertu qui fait gagner les victoires.

J'avais formé un bataillon d'élite avec les meilleurs de mes soldats ; je les menais à la confession, à la communion, puis à l'assaut des citadelles. Et quand leur cœur était pur comme le mien et quand nous y avions reçu le pain des forts, nous nous élancions contre l'ennemi et nous étions invincibles. Priez,

communiez, soyez pieux et soyez purs, et vous serez vainqueurs. Rappelez-vous que, si j'ai été la Jeanne de la bataille et de la victoire, c'est que j'ai été la Jeanne de la prière et de l'Eucharistie.



De l'endurance !

Je sais que vous êtes braves, sans quoi vous ne seriez plus Français. Il y a un courage que je n'ai pas besoin de vous recommander, celui des brillantes offensives, des charges de cavalerie, des charges à la baïonnette. Mais ce n'est pas ce qu'il faut aujourd'hui, du moins pour le moment. Vous devez détester, comme moi, cette guerre de taupes inaugurée par les Allemands. J'aimais à m'élancer à cheval dans la mêlée, en brandissant mon épée ou ma bannière. J'aurais détesté ces galeries souterraines et tortueuses, ces attaques nocturnes mises en honneur par ces hideux oiseaux de ténèbres, par ces hiboux de la barbarie. Notre âme à nous, Français, est une âme de clarté, qui s'envole comme l'alouette des Gaules dans la lumière du matin.

Mais il faut s'y résigner en attendant l'heure décisive ; il faut ainsi, comme vous l'a dit votre Généralissime, « grignoter » l'ennemi en attendant l'heure de le dévorer. Cette heure viendra, patience ! Bientôt nous nous élancerons de nouveau à la française, au clair soleil du bon Dieu.

*
* *

Je suis avec vous.

Croyez-vous que cette guerre à l'allemande, que cet affreux jeu de patience me plaise plus qu'à vous ? Non certes, mais je m'y fais. Je suis partout avec vous. De même qu'autrefois saint Michel m'accompagnait dans toutes mes chevauchées pour m'éclairer et me protéger, de même je vous accompagne, invisible mais agissante, en Orient comme en Occident. Je parcours notre front, des dunes des Flandres à la trouée de Belfort. Je m'arrête près de nos batteries, pour enflammer le courage de nos artilleurs et diriger leur tir. Je me glisse dans les rangs de nos braves pour les charges à la baïonnette, je leur répète ce que je disais à ceux de mon temps : « Hardi, mes amis, *il faut entrer dans l'ennemi* aussi loin qu'on y peut aller. » Je m'embarque sur nos cuirassés ; je soutiens nos héroïques marins et je garde avec eux la maîtrise de la mer. Je monte en avion et, de là-haut, dans la splendeur de l'azur, je jette un regard d'amour sur la bonne terre française, mais un regard terrible, accompagné de quelques bombes, sur la terre allemande. Je descends dans nos tranchées, je dis la prière et je fais le coup de fusil avec nos chers fantassins. Je me penche comme autrefois sur nos chers blessés et sur nos mourants pour les consoler et élever leurs âmes vers Dieu. En tout, je m'intéresse à vous et je suis votre collaboratrice.



Je suis avec les Anglais.

J'étais jadis contre les Anglais. Ma pensée, ma devise était : chacun chez soi ! La France aux Français et les Anglais en Angleterre ! Et, parce que nos voisins venaient un peu trop chez nous sans y être invités, je tâchais de les en chasser. Mais au fond je les estimais et j'aurais voulu les voir réconciliés avec la France et devenir ses alliés. Je le leur ai écrit. Je leur disais qu'un jour les Français accompliraient pour l'honneur de la chrétienté un grand fait d'armes, que Dieu m'avait révélé, et je les invitais à y prendre part.

Ce grand fait d'armes c'était une nouvelle croisade, où je devais conquérir la Terre-Sainte, et j'espérais y entraîner nos voisins d'outre-mer (1).

Cette union de l'Angleterre et de la France je l'ai souhaitée la première et je me réjouis plus que d'autres de la voir réalisée aujourd'hui. Le grand fait d'armes ne devait pas avoir lieu de mon temps : il va bientôt avoir lieu. En Orient et en Occident les armes de

(1) Cette idée d'une croisade orientale était chère à Jeanne d'Arc et devait enthousiasmer son âme chevaleresque. Ses contemporains l'avaient certainement recueillie sur ses lèvres et plusieurs d'entre eux en parlent avec détails. Christine de Pisan écrivait :

Des Sarrazins fera essart
En conquérant la Terre Sainte.

On lit dans la *Chronique de Morosini* une lettre écrite d'Avignon à la fin de juin 1429 où il est dit : « La glorieuse demoiselle a promis au Dauphin de lui donner la couronne de France, et un don qui vaudra plus encore ; ce sera la conquête de la Terre Sainte, et elle l'y accompagnera. » La pensée de Jeanne allait, on le voit, plus loin que son épée. Si elle ne s'est pas réalisée de son temps, nous pouvons espérer qu'elle va se réaliser de nos jours.

France et d'Angleterre vont accomplir des choses prodigieuses, gigantesques, d'où sortira la plus grande gloire de Dieu.

*
* *

Confiance : Tout est nôtre !

Confiance donc, Français. De grands événements sont proches. Ne croyez plus les pessimistes qui vous disent que tout est perdu. Rien n'est perdu quand on a pour soi le Sacré-Cœur et Notre-Dame. Rien n'est perdu quand on a au ciel une Libératrice plus puissante qu'elle ne l'était sur la terre.

Dieu vous prépare une nouvelle effusion de grâces. Le premier effet de cette guerre sera un renouveau d'esprit chrétien, la résurrection religieuse de la France de Charlemagne et de saint Louis. Vous consolerez par votre piété la Vierge que vos péchés faisaient pleurer sur la montagne de La Salette et qui vous a comblés jusqu'à ce jour de ses faveurs maternelles. Vous aimerez mieux le Christ qui n'a cessé de vous aimer et qui vous a donné son Cœur. Vous recevrez plus fréquemment et avec plus de ferveur la sainte Hostie, l'Hostie salutare, que vos pères invoquaient aux jours des grandes calamités (1). Et à ces

(1) Lorsqu'en 1513, la France était attaquée de différents côtés et en grand péril, Louis XII demanda aux évêques de faire chanter, au moment de l'Élévation, l'*O Salutaris*. Au rapport de Grancola (*Anciennes Liturgies*, t. I, p. 647), la strophe fut bientôt modifiée et l'on disait :

*O Salutaris Hostia,
Spes unica fidelium,
In te confidit Francia,
Da pacem, serva Liliū.*

O Hostie salutare, unique espérance des fidèles, la France espère en vous, donnez-nous la paix, sauvez la Fleur de Lis.

bienfaits surnaturels se joindront les bénédictions de la terre.

A l'assaut des Tourelles, je criais à mes hommes : *Tout est vôtre !* Je vous le dis encore. Oui, nos villes et nos cathédrales bombardées retrouveront leur splendeur : elles seront nôtres ! Oui, nos campagnes ravagées retrouveront leur paix divine : elles seront nôtres ! Oui, nos colonies menacées retrouveront leur sécurité : elles seront nôtres ! Oui, nos colonies volées nous feront retour, arrondies de quelques autres : elles seront nôtres ! Oui, nos cinq milliards nous reviendront et avec leurs intérêts composés : ils seront nôtres. Oui, l'Alsace et la Lorraine reverront flotter nos trois couleurs : elles seront nôtres ! Oui, notre terre bénie secouera la vermine étrangère, et, purifiée au vent de la victoire, reprendra ses limites naturelles de l'Océan au Rhin : elle sera nôtre, bien nôtre et pour toujours !

AINSI SOIT-IL.

PATRIOTISME

DE LA B^{se} MARGUERITE-MARIE

Il a été dans les desseins de la divine Providence d'unir la France au Sacré-Cœur par les liens d'une affection privilégiée. (Lettre de Léon XIII à l'évêque de Marseille, 6 juillet 1899.)

MES BIEN CHIERS FRÈRES,

Silencieuse et douce, elle glisse sans bruit dans la paix du cloître entre sa cellule et la chapelle. Le monde ignore Marguerite-Marie et elle ignore le monde. Plongée dans les pensées éternelles, elle ne vit que de l'Eucharistie et du Sacré-Cœur et elle peut dire, avec l'Apôtre, que toute sa conversation est dans le ciel. Elle écoute ses voix, comme l'autre, sa grande sœur du temps passé, et elle leur répond. Et ce sont des voix d'anges, de séraphins, de saints et de saintes, et surtout la voix du Bien-Aimé, la voix du Crucifix, la voix du Tabernacle. Des bruits d'en haut, des bruits d'ailes, oui ! Des bruits d'en bas, des bruits de batailles, jamais !

Comment dès lors pourrions-nous parler de son

patriotisme ? Est-ce que ce mot n'implique pas des préoccupations terrestres au-dessus desquelles elle plane ? Peut-elle avoir un autre amour que celui du Christ qui l'occupe tout entière ?

Oui, elle le peut, car l'amour de Dieu n'est pas en opposition avec les autres amours qui s'imposent à notre conscience et à notre cœur. On peut même dire qu'il en est le germe et qu'il les contient éminemment. Or, l'amour de la patrie rentre dans cette catégorie, comme nous le dit saint Thomas. Le patriotisme est une vertu naturelle qui, dans une âme chrétienne, peut et doit s'élever, sur les ailes de la grâce, jusqu'à l'ordre surnaturel. Marguerite-Marie ne peut manquer à ce devoir.

Sans doute son patriotisme n'a pas l'impétuosité et l'exaltation tout humaines qu'a le nôtre, surtout dans les jours troublés que nous traversons. Il ne présente même pas la vivacité de sentiment et l'activité extérieure qui distinguent celui d'une Geneviève et d'une Jeanne d'Arc, mêlées par leur mission aux plus grands événements politiques de leur temps. Il est calme, tout intérieur, mais profond et même agissant.

Cependant il n'y aurait peut-être pas lieu de le distinguer de celui de la plupart des saints et des saintes de France, s'il ne présentait un caractère particulier qui ne se retrouve que chez un petit nombre d'entre eux. Son patriotisme est comme le reflet et la manifestation de l'amour de Notre-Seigneur pour notre pays.

Messagère d'une révélation divine qui doit être pour nous si avantageuse et si glorieuse, on sent, à son accent, qu'elle est heureuse de s'acquitter de ce rôle et de contribuer ainsi au bien de la France. Son cœur tressaille de l'amour patriotique le plus

vif dans les pages où elle nous offre de la part du Christ le drapeau qui doit nous rendre victorieux.

Mais, quel que soit son amour, c'est la mission même de la Bienheureuse Marguerite-Marie qui doit la rendre chère à tout cœur français. Cette mission rappelle celle de son illustre sœur Jeanne d'Arc, bien qu'il y ait entre elles une grande différence. La mission directe de la Pucelle est de délivrer sa patrie de la domination étrangère : c'est un bienfait temporel et immédiat. C'est aussi un bienfait surnaturel, car, par là, elle doit raviver au cœur de la France le sens de sa vocation chrétienne et l'amour de son roi Jésus-Christ, et c'est même la fin principale que Dieu se propose en nous envoyant la Libératrice ; mais ce bienfait spirituel est comme la conséquence de l'autre, et doit éclore de notre reconnaissance.

C'est l'ordre inverse, semble-t-il, qu'on observe dans la mission de la Bienheureuse Marguerite-Marie. Ce sont avant tout des grâces surnaturelles que la dévotion au Sacré-Cœur nous apporte. Elle ne nous promet qu'ensuite les biens de la terre. Mais ceux-ci sont les corollaires de la grâce et ne sont pas déterminés d'une manière précise et absolue comme ceux dont Jeanne d'Arc fut l'instrument. Jeanne est envoyée pour bouter l'étranger hors de notre territoire : son programme contient nettement la délivrance d'Orléans et la victoire de Patay. Les victoires que nous donnera le Sacré-Cœur sont au contraire conditionnelles, elles dépendent de la réponse que nous ferons à ses promesses et de notre fidélité envers lui.

Il reste que, dans la pensée divine, la mission de Marguerite-Marie est, comme celle de Jeanne d'Arc, en dehors de sa portée universelle, une source d'im-

menses bienfaits pour notre patrie. La Bienheureuse est donc pour nous une bienfaitrice et même une libératrice à bien des égards.

Mais pour comprendre son rôle dans toute son ampleur, il est utile de nous rappeler le grand cycle patriotique et religieux dont elle est le centre, le développement historique de la dévotion au Sacré-Cœur dans notre pays. Ce développement a trois phases : avant la Bienheureuse, c'est la préparation de cette dévotion ; avec elle, c'en est la révélation ; après elle, c'en est l'épanouissement magnifique. Marguerite-Marie se tient debout au milieu de ce cycle glorieux, vivant ostensor de l'amour divin dont les rayons enveloppent notre nation et en font, suivant le mot de Léon XIII, la nation privilégiée du Sacré-Cœur.

I

LA PRÉPARATION

La France a ses défauts : vive et légère, elle se laisse parfois égarer par des mirages de bonheur et de liberté qui l'éloignent des sources vives. Mais le cœur est meilleur chez elle que la tête, et, quand on a touché son cœur, on en obtient les sacrifices les plus généreux. C'est par le cœur que Dieu la reconquiert et la ramène au devoir. Et c'est pour cela qu'il lui a révélé son propre Cœur et qu'il l'a prédestinée à son culte.

*
* *La Gaule.

Dès l'origine du Christianisme, ce divin Cœur apparaît à notre pays dans une lumière d'abord faible et discrète, mais qui grandit bientôt comme celle d'un astre, chassant les ténèbres et dissipant les brumes de l'atmosphère. C'est comme une immense et longue aurore messianique avec ses prophètes et ses précurseurs. Ils annoncent, ils saluent de loin l'Orient, la Splendeur, l'Amour infini qui viendra, dans la plénitude des temps nouveaux, éclairer et réchauffer le monde refroidi par l'égoïsme.

Le Sacré-Cœur rayonne d'abord sur la Gaule.

Un des plus anciens monuments de l'épigraphie chrétienne, datant du second siècle, mentionne en toutes lettres le nom du Sacré-Cœur, et c'est justement à Autun que le cardinal Pitra l'a retrouvé en 1839, c'est-à-dire au chef-lieu du diocèse où ce Cœur s'est révélé (1).

*
* *Les Francs.

Le Sacré-Cœur rayonne sur le berceau de la France.

Dès que la jeune nation a reçu le baptême, elle se

(1) Voici cette inscription qui ornait la tombe d'un chrétien : « Salut, race divine du céleste Poisson au Cœur sacré ! » On sait que, dans les trois premiers siècles, le mot « poisson » désignait Jésus, parce que, ses lettres en grec étant les initiales des attributs de « Jésus-Christ, fils de Dieu, Sauveur », les chrétiens y ont vu un moyen de se comprendre entre eux sans être compris de leurs persécuteurs.

tourne de tout son cœur vers le Cœur du Christ. La phrase la plus célèbre de la loi salique est : « Vive le Christ qui aime les Francs ! » Ce qui émeut nos pères, ce qui leur arrache ce cri d'amour, ce n'est pas la puissance ou la majesté du Sauveur, c'est son ardente charité ; ce n'est pas le Christ docteur, illuminateur, thaumaturge, juge des vivants et des morts, qu'ils acclament, c'est le Christ qui aime, donc le Christ avec son amour ou avec son Cœur, puisque le cœur est le symbole de l'amour ; c'est donc le Sacré-Cœur. Oh ! je le sais, le mot n'y est pas, il n'était même pas connu alors, mais la chose y est. On dirait que nos pères ont eu comme une vague intuition de la dévotion qui devait un jour nous être si chère.

*
* *

Le moyen âge.

Le Sacré-Cœur rayonne sur notre moyen âge.

La France des croisades s'oriente de plus en plus vers le Calvaire ; elle y découvre, dans le côté du Crucifié, son Cœur percé de la lance ; elle le trouve, suivant le mot de saint Bernard, « comme une perle précieuse, en fouillant le champ de son Corps ».

Ce grand saint, qui a si parfaitement incarné le clair génie et le cœur affectueux de sa patrie, parle ouvertement du Cœur de Jésus. N'est-ce pas la France qui semble s'écrier par sa bouche : « Oh ! qu'il est bon et qu'il est doux d'habiter dans ce Cœur. Trésor précieux, votre Cœur, ô miséricordieux Jésus... Et moi aussi, j'ai trouvé le Cœur de mon roi, de mon frère, de mon tendre ami, Jésus. Je l'invoquerai avec ferveur... Attirez-moi tout entier dans votre Cœur. »

Nombreux sont les livres où nos écrivains ont

nommé le Cœur du Christ. Sans doute ils n'en font pas l'objet d'un culte distinct, et ils pensent surtout à l'amour, à la bonté, à toutes les vertus qu'il symbolise. Mais ce que nous ajoutons à ce concept ne change pas au fond la nature de son objet. Un contemporain de saint Bernard, Richard de Saint-Victor, écrit dans son traité *L'Emmanuel* : « Rien n'est plus doux, rien n'est plus miséricordieux que le Cœur de Jésus-Christ. Jamais créature ne lui fut et ne lui sera comparable en douceur. Quoi de plus suave que ce Cœur ! »

Le Sacré-Cœur rayonne sur la famille française.

Saint Elzéar de Sabran, comte d'Arian, en Provence, écrit à sainte Delphine, son épouse : « Si vous voulez me voir, cherchez-moi dans la plaie du côté de notre doux Jésus. »



L'Eucharistie.

Le Sacré-Cœur rayonne dans l'Eucharistie si chère à nos pères.

La France était renommée au moyen âge pour son amour et son culte de l'Eucharistie. C'est pour cette raison que saint François d'Assise l'aimait tant, comme il nous le dit lui-même. Un pape français, Urbain IV, institua la fête du *Corpus Domini*, notre belle Fête-Dieu. Notre pays inaugura les processions du Saint-Sacrement. Mais qui ne connaît les relations intimes de ces deux dévotions, l'Eucharistie et le Sacré-Cœur ? Le Sacré-Cœur n'est-il pas le Cœur Eucharistique, ne bat-il pas dans la sainte Hostie ? Comment la France aurait-elle aimé l'Hostie sans aimer ce divin Cœur ? D'ailleurs la dévotion révélée à Marguerite-Marie semble avoir pour but principal

de raviver l'amour de l'Eucharistie, et de combattre l'erreur anti-eucharistique du Jansénisme en attirant les âmes à la communion.

*
* *

Saint François de Sales et sainte Chantal.

Le Sacré-Cœur rayonne de plus en plus à mesure qu'on se rapproche des grandes révélations de Paray-le-Monial.

Pendant le siècle qui précède Marguerite-Marie, un grand nombre d'âmes dans notre pays invoquent le Sacré-Cœur et plusieurs même sont favorisées de ses apparitions.

Un des phénomènes mystiques les plus intéressants de cette époque est l'intuition, ou plutôt la claire vision, que le fondateur et la fondatrice de la Visitation, saint François de Sales et sainte Chantal, ont des rapports que Dieu veut établir entre leur Ordre et le Cœur de Jésus. Ils en parlent exactement comme leur illustre fille de Paray en parlera une soixantaine d'années plus tard.

Le 10 juin 1611, saint François écrit à sainte Chantal : « J'ai pensé qu'il nous faut prendre pour armes un unique Cœur percé de deux flèches, enfermé dans une couronne d'épines, ce pauvre Cœur servant d'enclavure à une croix qui le surmontera et sera gravé des sacrés noms de Jésus et de Marie. Ma fille, je vous dirai, à notre première entrevue, mille petites pensées qui me sont venues à ce sujet ; car vraiment *notre petite congrégation est un ouvrage du Cœur de Jésus et de Marie. Le Sauveur mourant nous a enfantés par l'ouverture de son Sacré-Cœur.* » Coïncidence remar-

quable, le 10 juin 1611, où ces mots furent écrits, était le vendredi après l'octave du Saint-Sacrement, jour que Notre-Seigneur, soixante-quatre ans plus tard, choisira pour la fête de son Cœur.

Saint François écrit en septembre 1617 : « Comme notre bonne Mère me le disait hier : « Si les Sœurs « de la Visitation sont bien humbles et fidèles à Dieu, « *elles auront le Cœur de Jésus pour demeure.* »

Voici mieux encore : le Saint baptise son Ordre de son vrai nom : « Les religieuses de la Visitation, qui seront si heureuses que de bien observer leurs règles, pourront porter le nom de Filles évangéliques, établies en ce dernier siècle pour être les imitatrices du Cœur de Jésus dans la douceur et l'humilité, base et fondement de leur Ordre, qui leur donnera le privilège et *la grâce incomparable de porter la qualité de Filles du Sacré-Cœur de Jésus.* »

Sainte Chantal fait écho à ces paroles et n'est pas moins explicite : « Le Sauveur nous oblige spécialement, nous autres de la Visitation, par le don et faveur qu'il a faits à notre Ordre et à chacune de nous en particulier de son Cœur... *Nous aurons l'honneur de porter le titre de Filles du Cœur de Jésus... O mon Sauveur, qu'avons-nous fait à votre bonté de nous avoir destiné ce trésor de toute éternité en ces derniers siècles ?* »

*
* *

Les précurseurs immédiats.

Le 15 juin 1615, Notre-Seigneur apparaît à une pieuse femme du Limousin, M^{lle} de Neuwillars, et lui dit : « Voilà mon Cœur que je t'avais promis ; tu y

trouveras abondamment tout ce que tu saurais désirer (1). »

En 1643, l'année où le jansénisme remporte son premier triomphe et où paraît le livre hérétique d'Arnaud, *De la fréquente Communion*, M^{me} d'Herculais, à qui son confesseur, imbu des idées nouvelles, a défendu de communier pendant six mois, a trois apparitions de Notre-Seigneur qui lui montre son divin Cœur avide de s'unir à notre cœur (2).

Le Sacré-Cœur rayonne plus encore dans l'apostolat du Bienheureux Père Eudes.

Ce célèbre et saint missionnaire prêche partout, avec un zèle et un succès prodigieux, la dévotion aux Très Saints Cœurs de Jésus et de Marie et fonde leur culte liturgique. On lui doit la première fête en l'honneur du Sacré-Cœur de Jésus qu'il fait célébrer en 1643 ; le premier autel dédié aux Cœurs de Jésus et de Marie, à Saint-Sauveur-le-Vicomte, en 1644 ; le premier hommage rendu par l'autorité suprême de l'Église à ces Saints Cœurs, c'est-à-dire l'approbation en 1666 de la Confrérie établie à Morlaix sous leur vocable.

C'est ainsi que, pendant plus de quinze siècles, le Cœur du Christ préparait et élargissait peu à peu la place qu'il devait occuper dans notre cœur. C'est une aube dont la clarté luit doucement sur les hauteurs des âmes privilégiées, en attendant que le grand soleil surgisse pour tous les yeux à l'horizon. Et voici que l'heure royale de son lever est arrivée ; l'âme française est prête pour la divine apparition.

(1) *Vie de M^{me} de Neuvillars*, par le marquis DE BRÉMOND d'Ars. Migré, Nantes, 1889.

(2) *Vie de Madame d'Herculais*, par l'abbé F. TOURNIER. Paris, Lecoffre, 1903.

II

LA RÉVÉLATION

L'âme française de Marguerite-Marie.

L'âme française est ici représentée par une humble enfant que Dieu va chercher dans son village de Verosvres, comme il avait jadis été chercher Jeanne d'Arc à Domremy. Toute la piété, toute la tendresse, toute la pureté d'une longue série de générations chrétiennes nourries de l'Eucharistie s'épanouissent dans cette fleur du Val d'Or Charolais. Aussi Dieu la transplante du monde dans le cloître de Paray-le-Monial, pour mieux garder son parfum virginal.

Mais ne croyez pas qu'il étouffe en elle les généreux sentiments dont il l'a ornée. Elle n'est pas perdue pour son pays ; au contraire, elle va prier et mériter pour lui. Elle reste « bonne Française », titre que ses sœurs, les religieuses de Paray, revendiqueront quelques années plus tard pour elles-mêmes. Lorsque Notre-Seigneur lui annonce que la dévotion à son Cœur Sacré sera pour la France une source prodigieuse de bienfaits spirituels et temporels, elle s'en réjouit, elle s'empresse d'en faire part aux saintes âmes qui partagent ses sentiments.

Elle écrit, le 23 février 1689, à la Mère de Saumaise : « Ah ! que de bonheur pour vous et pour ceux qui contribuent à faire connaître et aimer le Sacré-Cœur ! Car ils s'attirent par là l'amitié et les bénédictions éternelles de cet aimable Cœur de Jésus et *un puissant protecteur pour notre patrie !* »

Le 15 septembre de la même année, elle écrit au

Père Croiset : « Il me semble, je vous l'avoue, que cette dévotion servirait d'une grande protection à la personne de notre roi. *Elle pourrait bien donner d'heureux succès à ses armes et lui procurer de grandes victoires.* » Comme on sent bien qu'elle souhaite ces victoires du roi, c'est-à-dire de la France ! Elle y revient, en effet, bientôt dans la même lettre : « ... Si ce divin Cœur voulait manifester sa puissance *en ce temps de calamité et de désolation*, tant pour le soutien de la foi que pour le rétablissement de la paix *en faisant triompher notre roi de ses ennemis, que de bonheur si cela était !* »

La calamité et la désolation de la France retentissent donc profondément dans le cœur de la douce moniale. N'est-ce pas un écho de la grande pitié du royaume qui faisait pleurer Jeanne d'Arc ? N'est-ce pas le plus pur patriotisme qui vibre dans ces pages ?



Dévotion universelle.

Certes, la dévotion au Sacré-Cœur regarde l'Eglise universelle et par conséquent toutes les nations. Ce serait une erreur théologique et une intolérable outre-cuidance d'en faire une sorte de monopole pour notre patrie, et cette prétention est à cent lieues de notre pensée. Ce serait introduire le chauvinisme dans la religion, ce serait retourner à la conception païenne, philistine et moabite, du dieu national et xénophobe. Il est donc bien entendu que Notre-Seigneur ouvre les trésors de son Cœur adorable à tous les peuples de la terre, qu'il les appelle tous à jouir de son amour

et de ses bienfaits, qu'il les bénit tous dans la proportion où il les trouve fidèles à sa grâce.

*
* *

Côtés français de cette dévotion.

Cela dit, il n'en est pas moins certain, historiquement certain, que la dévotion au Sacré-Cœur a *des côtés français* qui font grand honneur à notre patrie, mais demandent d'elle une plus grande fidélité avec une plus humble reconnaissance. Nous en avons pour garant le pape Léon XIII. Il écrivait, le 6 juillet 1899, à l'évêque de Marseille : « Si l'on considère les choses et les événements qui se déroulent sous nos yeux, on peut bien dire, sans crainte de se tromper, qu'il a été dans les desseins de la divine Providence d'unir la France au Sacré-Cœur par les liens d'une affection privilégiée. Elle vous appartient, en effet, cette admirable et sainte femme que Jésus-Christ a choisie tout spécialement pour propager au loin le culte de son Cœur par sa parole et par ses œuvres. » Nous ne dirons jamais rien de plus fort et de plus consolant pour notre patriotisme chrétien. C'est une nouvelle affirmation de cette prédilection du Christ pour la France, si souvent proclamée, comme nous l'avons vu, par le Saint-Siège.

*
* *

Vierge française. Cité française.

C'est déjà une grande gloire pour nous que Notre-Seigneur se soit servi d'une vierge française pour révéler au monde languissant la dévotion de son

Sacré-Cœur. C'est le premier titre que fait valoir Léon XIII en notre faveur. Ce beau fleuve qui va régénérer le monde a sa source dans notre pays, au cloître de Paray. Nous sommes fiers des rayons de science qu'ont émis nos génies, des révélations de la nature qu'ils ont jetées au monde. Mais que sont-elles ces révélations, au regard de celles qui nous découvrent les secrets de l'Amour infini !

Et combien nous devons aimer notre Paray-le-Monial et en être fiers ! Léon XIII l'appelait « la cité chérie du ciel, *cælo gratissima civitas !* » C'est le Bethléem où est apparue la bénignité de son Cœur, le berceau de sa dévotion bien-aimée. C'est le Nazareth où cette dévotion a grandi dans l'ombre. C'est la Jérusalem où il nous a fait entendre un écho plus attendri, semble-t-il, des sublimes enseignements qu'il donnait jadis sur les parvis du Temple. C'est le Thabor, où il s'est montré à l'âme extasiée de Marguerite-Marie dans le rayonnement de sa tendresse.

Le Roi-prophète s'écriait : « Nous adorons le Seigneur dans le lieu où ont reposé ses pieds. » Mais Jésus a visité ce coin de terre bourguignonne et française ; son regard en a béni les horizons ; ses pas en ont sanctifié le sol ; sa parole en a fait vibrer l'air. Voilà pourquoi nous allons en pèlerinage à Paray. Voilà pourquoi toutes les nations y sont venues adorer le divin Cœur, en se disant et en nous disant bien souvent : « Combien nous serions fières que Dieu nous eût ainsi visitées ! »

*
* *

Il faut qu'il règne !

Mais la Révélation de Paray nous touche plus encore par les grâces qu'elle nous apporte. Bossuet a dit que

Jésus, en mourant pour tout le monde, a cependant eu un regard particulier pour sa patrie. De même on peut dire que, en révélant son Cœur pour toutes les nations, il a eu un regard particulier pour la France. Il lui déclare qu'il veut régner sur elle et par elle sur le monde. C'est ce que Jeanne d'Arc faisait entendre à nos pères, c'est ce que Marguerite-Marie répète avec une solennelle insistance. C'est par là surtout que ces deux grandes âmes françaises se rejoignent et fraternisent dans l'amour du Christ qui aime les Français.

La royauté de Jésus-Christ, c'est l'idéal de saint Paul. Entendez-le s'écrier : « *Oportet illum regnare*, il faut que le Christ règne ! » Ne peut-on dire que c'est l'idéal de la France, que, si elle a mis cent fois son épée et son verbe au service de la Papauté, des chrétiens d'Orient, de toutes les saintes causes, c'était pour multiplier partout les trônes du Rédempteur ? Ce cri de l'Apôtre et de nos pères a eu un écho profond dans l'âme de nos deux libératrices.

La libératrice du x^v^e siècle nous enseigne que Jésus veut régner sur la France et par elle sur le monde ; sur la France, car il est son vrai roi dont Charles VII n'est que le lieutenant ; sur le monde ensuite, et c'était la grande idée de Jeanne d'aller, à la tête d'une armée franco-anglaise, soumettre les « hérétiques (hérétiques) de vie orde » en Allemagne, puis les infidèles en Orient.

La libératrice du x^{vii}^e siècle pense d'abord à l'Église universelle, et ensuite à la France. C'est la marche inverse, mais le même idéal. Elle s'écrie : « *Ce divin Cœur régnera !... Il régnera malgré Satan !... Il régnera malgré ses ennemis !...* » Mais elle veut aussi qu'il règne tout particulièrement sur sa patrie. Lui-même manifeste le désir qu'il en ait la manière dont nous pouvons et devons le satisfaire.

*
* ***La Fête du Sacré-Cœur.**

La France fera régner le Sacré-Cœur, en répandant sa dévotion dans le monde, et en obtenant de l'Église l'institution d'une fête en son honneur. Dans la fameuse apparition de 1675 où Jésus dit à la Bienheureuse : « Voici ce Cœur qui a tant aimé les hommes ! » il ajoute : « C'est pour cela que je te demande que le premier vendredi après l'octave du Saint-Sacrement soit dédié à une fête particulière pour honorer mon Cœur. » En 1689, la sainte voyante écrit : « Ce divin Cœur a choisi le roi comme son fidèle ami pour faire autoriser la messe en son honneur par le Saint-Siège apostolique, et obtenir tous les autres privilèges dont il veut accompagner cette dévotion. »

Cette fête, si c'est la France qui doit la demander, c'est Rome qui doit l'accorder, et c'est l'Église universelle qui doit la célébrer. Mais il y a trois autres demandes qui regardent exclusivement notre pays, trois gages d'amour que le Christ lui réclame et en échange desquels il lui promet les plus grands bienfaits. Ces trois gages sont un Temple, un Hommage et un Étendard.

*
* ***Demande d'un Temple national.**

Un Temple d'abord, Marguerite-Marie écrit en août 1689 à la Mère de Saumaise : « Le Père éternel voulant réparer les amertumes et angoisses que l'adorable Cœur de son divin Fils a reçues dans la

maison des princes de la terre, parmi les humiliations et outrages de sa Passion, veut établir son empire dans le cœur de notre grand monarque, duquel il se veut servir pour l'exécution de ce dessein qu'il désire voir s'accomplir en cette manière, qui est de faire faire *un édifice où serait le tableau de ce divin Cœur, pour y recevoir la consécration et les hommages du Roi et de toute la Cour.* »

On voit, à la solennité du langage, l'importance que la messagère attache à ce message ; il ne s'agit pas là d'une petite chapelle privée, pour la dévotion personnelle du monarque, mais d'un édifice public où la nation, représentée par le roi entouré de toute sa Cour, viendrait honorer le Sacré-Cœur, il s'agit d'un temple national. Le Sacré-Cœur est Roi, il lui faut un palais. Louis XIV, le grand bâtisseur de Versailles, s'entendait à faire les choses royalement. C'est à lui tout d'abord que le Sauveur a pensé.

Il n'y a que deux peuples, si je ne me trompe, à qui Dieu a ainsi demandé directement un temple : ce sont Israël et la France. Chose curieuse, il veut que son Cœur demeure dans chacun d'eux. Il déclare dans la Bible que son Cœur sera dans le temple de Jérusalem tous les jours : *« Et cor meum ibi cunctis diebus. »* Combien plus réellement est-il présent dans nos tabernacles ! Et combien cette belle inscription est-elle mieux appropriée au temple qu'il nous réclame ! Soyez béni, ô mon Dieu, de cette grâce et de cet honneur, soyez-en béni au nom de toutes les générations passées et futures de votre France !



Demande d'un Hommage national.

Dans ce temple national, le Sacré-Cœur veut recevoir, nous venons de l'entendre, « la consécration et les hommages du roi et de sa cour ». Déjà, dans une lettre du 17 juin 1689, la Bienheureuse avait parlé de cette consécration. Elle rapporte que Jésus lui a dit ces paroles :

« Fais savoir au *Fils aîné de mon Sacré-Cœur*, — parlant de notre roi, — que, comme sa naissance temporelle a été obtenue par la dévotion aux mérites de ma sainte enfance, de même il obtiendra sa naissance de grâce et de gloire éternelle *par la consécration qu'il fera de lui-même à mon Cœur adorable*, qui veut triompher du sien, et, par son entremise, de celui des grands de la terre... »

Le roi représentait la nation tout entière. C'est donc une consécration nationale, c'est un hommage national que Jésus attend du souverain et de sa cour. Cet hommage c'est la reconnaissance publique, officielle, solennelle, des droits de son Sacré-Cœur, de sa royauté sur le monde et sur notre pays.

Lorsque le Sauveur appelle Louis XIV « le Fils aîné de mon Cœur », c'est comme s'il avait dit : « la France fille aînée de mon Cœur ». L'expression dont il se sert ne se comprend en effet que par référence au droit d'aînesse de la France chrétienne. La France est la fille aînée de l'Église, qui est l'épouse du Christ : elle est donc la fille aînée de Jésus et de son Cœur. Et si le roi mérite ce titre splendide qui lui est accordé, c'est comme le suprême représentant de la nation. Notre-Seigneur nous montre par là qu'il n'oublie pas

nos origines. Il renouvelle ainsi le pacte de Reims, et quelle douceur, quelle tendresse dans ce titre qu'il n'aurait donné à aucun autre roi ni à aucun autre peuple de la terre!

Ah ! cet hommage que vous daignez nous demander, combien vous y avez droit, ô Roi des rois ! Votre Père vous a donné les nations en héritage, et, déjà, vous les possédiez par droit de naissance ; mais vous les possédez aussi par droit de conquête, puisque vous les avez rachetées par votre sang. Mais quels droits particuliers n'avez-vous pas sur la Fille aînée de votre Cœur, sur la nation à qui vous avez toujours témoigné tant d'amour ! Régnez donc sur elle, ô vous que Jeanne d'Arc proclamait le vrai Roi de France, régnez sur ses familles et ses cités, sur ses mœurs et sur ses lois, régnez sur son cœur par votre Cœur !



Demande d'un Étendard national.

Le Sauveur nous demande aussi un étendard orné de l'image de son Cœur. La France a souvent timbré ses drapeaux de divers emblèmes, lis, couronnes et soleils, qui rehaussaient leur symbolisme patriotique. Mais quel emblème plus glorieux et plus touchant que le Cœur royal de Jésus ! Et quel est le dessein du Christ en nous faisant cette troisième demande ? Il va nous le dire lui-même. Ce fameux message où il appelle le roi « le fils aîné de son Sacré-Cœur », se continue ainsi : *« Mon Cœur adorable veut régner dans son palais, être peint dans ses étendards et gravé dans ses armes, pour les rendre victorieuses de ses ennemis. »*

Ainsi donc, Dieu s'est toujours intéressé aux dra-

peaux de la France ! C'est lui qui donnait leur vertu victorieuse à la chape bleue de saint Martin, à l'oriflamme rouge de saint Denis, à la blanche bannière de Jeanne d'Arc. C'est lui qui avait tout particulièrement inspiré et comme dessiné ce dernier étendard, celui qui fut à la peine à Orléans et à Patay et à l'honneur au sacre de Reims. Et voilà que la sœur de Jeanne d'Arc reçoit elle aussi un étendard qui sera un signe de victoire.

*
* *

Rôle de la Bienheureuse.

Un temple national, un hommage national, un étendard national, voilà donc les trois gages d'amour que nous demande le Sacré-Cœur. Rien qu'en nous les demandant, c'est un prodigieux honneur qu'il nous fait et un prodigieux amour qu'il nous témoigne. Mais de quels bienfaits il veut récompenser notre réponse à ses désirs ! Vous le voyez, nulle part ses adorables tendresses pour notre patrie ne se montrent avec plus d'éclat que dans les écrits et la mission de la Bienheureuse Marguerite-Marie. Aucune vie, avec celle de Jeanne d'Arc, n'intéresse plus notre patriotisme.

Le rôle de la pieuse Visitandine ne s'est pas borné à répéter les demandes et les promesses de son Dieu. Elle a travaillé comme un apôtre, elle a prié comme un séraphin, elle a souffert comme un martyr pour faire régner le Sacré-Cœur sur le monde et sur la France. Elle n'eut pas la mort tragique de la Pucelle, mais elle se consuma lentement sur un bûcher de souffrances dans les flammes de l'amour divin. Quand elle expira en 1690, elle n'avait pas vu ses pieux desseins

se réaliser ici-bas. Mais elle allait au ciel demander au Cœur de Jésus d'en hâter l'accomplissement. Soyons sûrs que, là-haut, elle n'oublie pas son pays et qu'elle prie plus que jamais pour qu'il réponde aux désirs du Sacré-Cœur et mérite ses bienfaits. Voyons donc ce que la France a fait et ce qui lui reste à faire pour réaliser le programme de son illustre enfant, ou plutôt le programme de son Dieu.

III

L'ÉPANOUISSEMENT DE SA DÉVOTION

La Fête existe.

Le Sacré-Cœur demandait à notre pays de répandre sa dévotion et de faire établir une fête en son honneur. Quelques années après la mort de Marguerite-Marie, les confréries du Sacré-Cœur se multipliaient partout en France et par la France dans les églises du Levant, au Canada, dans les deux Amériques, et jusqu'en Chine et au Japon. Nos missionnaires emportaient avec eux l'image du Sacré-Cœur et la faisaient bénir sur tous les rivages. Partout où flottait le drapeau de la France, la sainte image rayonnait à son ombre.

Dès la fin du xvii^e siècle, plusieurs évêques de France instituaient dans leur diocèse la fête du Sacré-Cœur et leur nombre allait croissant dans la première moitié du siècle suivant. En 1765, sur les instances de la pieuse reine de France, Marie Leczinska, de plusieurs princes, de nombreux prélats et de plus de

mille confréries, le Saint-Siège accordait la fête du Sacré-Cœur aux évêques de Pologne et à l'Archiconfrérie de Rome. Quelques mois plus tard, l'Assemblée du Clergé de France l'établissait dans tout le royaume. En 1856, Pie IX l'étendait à l'Église universelle et, en 1889, Léon XIII l'élevait au rite double de première classe.

Notre-Seigneur ne parlait, semble-t-il, que d'une fête liturgique et elle existe aujourd'hui. Rien n'indique qu'il ait demandé plus. Mais ne serait-ce pas aller au-devant de ses désirs, ne serait-ce pas entrer dans l'esprit de sa providence sur notre pays, ne serait-ce pas couronner dignement les hommages royaux qu'il attend de nous et mériter de plus amples bénédictions de sa part, que de faire de sa fête une grande fête religieuse nationale ?

Nous avons déjà celle de l'Assomption à laquelle le Vœu de Louis XIII et une longue coutume ont donné ce caractère ; il faut la garder, car Marie est vraiment la Reine de France. Il y a celle de Jeanne d'Arc, que le vœu unanime et la pratique du pays transforment depuis quelques années en une brillante solennité patriotique ; il faut la garder, car Jeanne d'Arc est la grande libératrice de la France. Mais y aurait-il quelque inconvénient à en avoir une troisième, qui dépasserait les autres, où des hommages publics, la gloire des drapeaux et la joie des illuminations diraient notre reconnaissance au Cœur de Jésus ? Jésus n'est-il pas le fondateur, le roi, le bienfaiteur de notre peuple ? Ne lui devons-nous pas toutes nos grandeurs et toutes nos victoires ? Son culte social, national, ne nous en assurerait-il pas de plus importantes encore ? A ceux qui ont l'autorité religieuse ou civile de décider ; je ne fais ici que jeter une idée et exprimer un vœu.



Le Temple est achevé.

Louis XIV n'a pas élevé l'édifice que demandait le Sauveur. Mais, ne sachant pas s'il eut connaissance du désir divin, nous ne pouvons lui adresser un reproche. Louis XV avait malheureusement d'autres préoccupations. Louis XVI, prisonnier au Temple, fit le vœu, s'il était délivré de ses ennemis, d'élever au Sacré-Cœur une chapelle, où il lui consacrerait la nation dans un hommage solennel. Mais c'était trop tard. Le fils de saint Louis allait monter au ciel : détrôné, condamné à mort, il n'était déjà plus de la terre. D'autres, indûment et indignement, prétendaient occuper sa place et représenter la France qui sanglotait sous leur tyrannie.

Chose remarquable, même à cette époque troublée et sanglante, l'idée d'un temple national, sous ses formes variées, hantait de grands esprits. En 1796, dans sa *Théorie du pouvoir*, de Bonald exposait, en un style hiératique et grandiose, un de ces projets :

« Au centre de la France et dans la position la plus embellie par les vastes décorations de la nature, j'élèverais un monument qui réunirait aux proportions imposantes des Pyramides égyptiennes la majesté sainte et sublime de l'antique Sion et l'intérêt national du Capitole romain.

« Je le consacrerai au Dieu de l'Univers, au Dieu de la France ;... à ce Dieu qui a si longtemps protégé la France et qui la punit parce qu'il la protège encore ; à ce Dieu qui ne l'a livrée un instant à la fureur de l'athéisme que pour la préserver de l'affreux malheur de devenir athée ; à ce Dieu qui a versé tant

de consolations au sein de tant de douleurs, tant de secours au sein de tant de misères, tant d'espoir au sein de tant de malheurs ; à ce Dieu qui a fait briller tant de foi au milieu de tant d'impiété, tant de vertu au milieu de tant de crimes...

« Ce temple serait l'objet des vœux et des hommages de la nation. Tout Français accourrait des extrémités du royaume pour adorer le Dieu de la France et s'en retournerait meilleur et plus heureux. »

Voilà certes une grande idée exprimée en une page superbe. Ce Dieu de la France, de Bonald savait bien que c'était le Christ ; mais nous pouvons compléter sa pensée. C'est par l'amour qu'il lui avait témoigné que Jésus s'est montré le roi de la France, par son amour et par conséquent par son Cœur. C'est donc son Cœur qui doit rayonner dans le sanctuaire de ce temple magnifique.

Un peu plus tard, Napoléon rêvait lui aussi d'un temple national, mais un peu différent. Il écrivait d'Espagne, le 26 novembre 1808, à l'archichancelier de l'empire d'en dresser les plans : *« Ce sera, disait-il, une sorte de temple de Janus, où se feront les premières publications solennelles de la Paix. »* Coïncidence curieuse ou mystérieux pressentiment, c'est à Montmartre que l'Empereur voulait élever ce temple de la Paix. Un temple de la paix ! C'est bien aussi ce que nous voulons, un temple où serait scellé un pacte de réconciliation entre le ciel et la terre, et entre les nations de la terre. Mais il n'y a qu'un amour qui puisse faire régner cette paix sublime, c'est l'amour du Christ se répandant de son Cœur dans le cœur de tous les hommes. C'est un idéal encore lointain, mais dont nous devons nous rapprocher.

Si Bonald et Napoléon ne pensaient pas au Sacré-

Cœur, Dieu y pensait, et, comme il le disait en 1823 à une humble religieuse, il préparait toutes choses pour l'accomplissement de son grand dessein.

En 1870, la guerre éclate ; le danger national éveille en des âmes d'élite le souvenir des révélations de Paray-le-Monial. Au nom de la France dévouée et pénitente, des catholiques font le vœu d'élever à Montmartre une basilique au Cœur de Jésus. Les riches et les pauvres y jettent des millions. Et récemment le temple demandé par le Père éternel pour le Cœur de son Fils et promis par la France au lendemain d'une guerre terrible s'est achevé à la veille d'une guerre plus terrible encore. Éclatantes de blancheur, ses coupoles majestueuses s'élèvent au-dessus de la capitale et, de son trône étincelant, le Sacré-Cœur entend monter la prière de Paris et de la France.

Le 26 juillet 1914, le cardinal Amette, archevêque de Paris, annonçait au Congrès Eucharistique de Lourdes que, le 17 octobre suivant, en la fête de la Bienheureuse Marguerite-Marie, il ferait en présence de tout l'épiscopat français la consécration solennelle du monument. Mais, ce jour-là même, jaillissait, dans les Balkans, l'étincelle qui allait mettre le feu au monde. Le projet était donc nécessairement ajourné et le temple ne sera consacré qu'après la guerre.

Mais qui peut sonder les desseins de Dieu ? Ne cachent-ils pas une immense tendresse pour notre patrie ? La cérémonie aurait été belle sans doute au 17 octobre 1914, mais ne sera-t-elle pas plus belle après la victoire tant attendue ? Qui sait si elle ne réunira pas, dans une France réconciliée, des concours qu'elle n'aurait pas eus plus tôt ? Et puis le Sacré-Cœur n'a-t-il pas voulu que l'on pût chanter ce jour-là un *Te Deum* comme le monde n'en aura jamais entendu ?



Montmartre et Paray-le-Monial.

Il y a aujourd'hui en France deux sanctuaires qui sont les foyers par excellence de la dévotion au Sacré-Cœur : Paray-le-Monial et Montmartre. Ils nous sont tous deux infiniment chers. La France doit pouvoir dire de chacun d'eux, comme Dieu lui-même : « *Cor meum ibi cunctis diebus*, mon cœur est là pour toujours. Mon cœur est là, abîmé dans la prière et l'adoration du Cœur de Jésus. Mon cœur est là, uni par la sainte communion au Cœur qui palpite dans la sainte Hostie. Mon cœur est là chantant l'hymne de son éternelle reconnaissance au Cœur du Christ qui m'a tant aimée. »

Mais il y a une différence entre ces deux chers sanctuaires. A Paray, c'est l'amour du Sacré-Cœur pour la France qui éclate ; à Montmartre, c'est l'amour de la France pour le Sacré-Cœur.

Montmartre c'est le monument que les prières, les espérances et les générosités de la France portent vers le ciel, plus encore que le piédestal gigantesque du mont des Martyrs ; c'est le trône sublime que le Christ a daigné nous demander et d'où il voit son beau royaume agenouillé à ses pieds. Paray c'est le lieu vénérable qu'il a choisi lui-même pour visiter son peuple et que sa présence a sacré d'une gloire sans égale ; c'est le tabernacle où il nous révèle les merveilles de sa tendresse.

Aimons donc Paray-le-Monial et Montmartre. Ne séparons pas ces deux célèbres pèlerinages dans notre vénération. Toutefois, si Montmartre est plus grand et plus splendide, Paray est encore plus sacré et plus

glorieux pour notre patriotisme. Les étrangers nous l'envient plus encore que la basilique monumentale qui domine la capitale. En gravissant la colline des Martyrs, ils s'écrient : « *Voilà donc comme la France a aimé son Dieu !* Mais nous pourrions en faire autant. Nous pourrions élever un monument aussi riche et aussi gigantesque. » Mais en franchissant le modeste seuil de la chapelle de Paray, ils se disent : « *Ah ! voilà donc comme Jésus a aimé la France ! C'est ici qu'il lui a donné son Cœur ! C'est là une gloire que nous ne pouvons partager et que tous nos millions ne sauraient payer. »*

*
* *

Où en est l'Hommage ?

Cet hommage que Notre-Seigneur avait demandé à la France, et que Louis XVI avait fait vœu de lui offrir, le Sacré-Cœur daigna le lui demander en 1823, en s'adressant à une humble religieuse, Mère Marie de Jésus, du Couvent des Oiseaux, à Paris. D'après son directeur, le Père Ronsin, de la Compagnie de Jésus, le Sauveur lui dit ces paroles mémorables, si belles, si émouvantes, si précieuses pour notre patriotisme, mais trop peu connues :

« La France est toujours bien chère à mon divin Cœur et elle lui sera consacrée. Mais il faut que ce soit le Roi lui-même qui consacre sa personne, sa famille et tout son royaume à mon divin Cœur, et qu'il lui fasse élever un autel, comme on en a élevé un, au nom de la France, en l'honneur de la Sainte Vierge. »

« Je prépare à la France un déluge de grâces quand elle sera consacrée à mon divin Cœur. »

« Je prépare toutes choses ; la France sera consacrée à mon divin Cœur ; et toute la terre se ressentira des bénédictions que je répandrai sur elle. La foi et la religion refleuriront en France par mon divin Cœur. »

Pour répondre au désir du Sacré-Cœur, pour mériter les bienfaits qu'il nous promet, il faut que l'hommage soit parfaitement national, c'est-à-dire qu'il soit offert par les représentants et les chefs de la nation. Cependant, à défaut de ce caractère, un acte public peut réunir de telles conditions d'unanimité et de splendeur qu'il peut avoir la même portée qu'un acte officiel ; il ressemble alors à une sorte de plébiscite religieux où la nation affirme sa volonté d'être à Dieu et de le prendre pour son roi.

Tel est, semble-t-il, le caractère de la consécration faite le 11 juin 1915, en pleine guerre, par l'épiscopat français. Toute la France, dans un élan unanime de confiance et d'amour, s'est tournée vers vous, ô Cœur adorable ; elle s'est donnée à vous ; elle vous a reconnu, par un hommage solennel, pour son roi et son capitaine. Gardez-la donc, sauvez-la, et que toute la terre, comme vous l'avez promis, se sente des bénédictions que vous répandrez sur elle.



Où en est l'Étendard ?

Un demi-siècle environ après la mort de Marguerite-Marie, le 17 mars 1744, la supérieure de la Visitation de Paray, Mère Marie-Hélène Coing, écrivait

à Mgr Languet, l'historien de la Bienheureuse, pour le supplier de parler à Louis XV de la demande et des promesses de Notre-Seigneur au sujet des étendards français. Elle ajoutait que ses religieuses et elle rappelaient « cette prédiction *plus en bonnes Françaises* et en zélées et fidèles sujettes que pour faire paraître à la cour l'efficace des vertus et de l'intercession de la sainte Amante du Cœur de Jésus. »

Remarquez bien ce mot, je vous prie. Voilà de saintes femmes qui, par profession, ont le regard de leur âme uniquement tourné vers les choses de la vie intérieure et qui, cependant, ne se croient pas, par leur vœu de renoncer au monde, obligées de renoncer à l'amour de leur patrie et qui se glorifient même d'être de bonnes Françaises. N'est-ce pas la preuve que le patriotisme, s'il s'exerce sur la terre comme tous les devoirs de la charité, a une source supérieure à cette terre et Dieu lui-même pour inspirateur et législateur ?

Cette idée, la pieuse Supérieure de Paray ne l'a pas inventée ; elle l'a trouvée dans la tradition de sa communauté, dans l'esprit de la Visitation, dans les écrits de son bienheureux père, ce François de Sales qui avait un jour salué avec tant d'amour « *la belle France* », dans les révélations de son illustre sœur, de celle qui était et qui sera éternellement la gloire de Paray. Marguerite-Marie eût signé des deux mains cette profession de foi patriotique.

La prière contenue dans la lettre de la Mère Marie-Hélène n'obtint pas son effet. Dieu attendit longtemps. En 1870, la nuit du 1^{er} décembre, le général de Sonis, commandant le 17^e corps d'armée, et le colonel de Charette se dirigeaient vers Patay, où allait se jouer une suprême partie pour la France. Tout en cheminant, le général exprime à Charette le regret de ne

pas voir sur le fanion des zouaves un emblème religieux caractéristique. « Mon général, reprend le colonel, je puis vous offrir ce que vous souhaitez. » Et il lui raconte qu'il a reçu un drapeau brodé par les religieuses de Paray-le-Monial et portant l'image du Sacré-Cœur avec ces mots : « *Cœur de Jésus, sauvez la France* ». Le général vit là une indication de la volonté du ciel.

Quelques heures après, Sonis, Charette et de nombreux zouaves faisaient la sainte Communion ; puis la bataille commençait. Longtemps elle resta indécise, mais l'ennemi ayant reçu des renforts considérables, nos régiments décimés fléchissaient, lorsque, avec le consentement de Sonis, le sergent de zouaves Henri de Verthamon déploya l'étendard du Sacré-Cœur. Bientôt il l'empourprait de son sang. Les deux Bouillé, père et fils, le tinrent après lui et moururent eux aussi.

C'était le sacrifice, c'était l'héroïsme, c'était l'honneur, ce n'était pas la victoire. Mais la vaillante troupe des zouaves ne représentait pas officiellement la France ; sa bannière était une généreuse initiative, mais elle n'était pas l'étendard national, auquel seul était promise la victoire. Le Sacré-Cœur ne manquait donc pas à sa parole.

Le Sacré-Cœur attend toujours. Que verrons-nous bientôt ? Que nous réserve demain ? Dieu tient entre ses mains les cœurs des chefs et des guerriers. Qu'il entende les vœux des milliers de catholiques qui arborent le drapeau du Divin Cœur et des milliers de soldats qui se précipitent au combat avec l'insigne sacré !

*
* *In hoc signo vinces.

Léon XIII, en 1899, dans l'encyclique où il ordonnait la consécration du genre humain au Sacré-Cœur, montrait dans son étendard le Labarum des temps modernes, celui qui doit donner la victoire à la Vérité et à la Religion : *in hoc signo vinces*. L'année suivante, il bénissait le drapeau tricolore écussonné de l'image du divin Cœur, et, dans une lettre au Supérieur de Montmartre, encourageait les hommes de France à arborer « *cet emblème qui leur apprend à s'unir dans la charité et à mêler dans leur cœur l'amour de la patrie à l'amour de Jésus-Christ et de l'Église (1)* ».

In hoc signo vinces ! C'est par ce signe que tu vaincras, ô chère patrie. Il rappellera au Christ l'amour qu'il a toujours eu pour toi et les promesses qu'il t'a faites. Il marchera avec la victoire en tête de tes belles armées. Il imposera au monde la paix dans la justice et l'amour après la violence. Il reviendra dans nos temples au chant des *Te Deum*. Il reviendra à Montmartre aux acclamations de tout un peuple, comme la bannière de Jeanne entrant dans la cathédrale de Reims aux mains de la Libératrice. Il reviendra à Paray pour s'incliner tendrement sur le tombeau de l'autre Libératrice, et les os de Marguerite-Marie tressailleront de joie dans leur châsse, avec le Cœur de la France à jamais dévouée au Cœur de Jésus.

AINSI SOIT-IL.

(1) Lettre publiée par le R. P. Lémus dans sa brochure sur *Les grands desseins du Sacré-Cœur et la France*, p. 54. (Paris, librairie Saint-Paul, 6, rue Cassette.)

TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
PRÉFACE.....	v
I	
La France du Ciel.....	i
II	
Le Christ qui aime les Francs.....	25
III	
Notre-Dame de France.....	49
IV	
Saint Michel, ange gardien de la France.....	73
V	
Patriotisme de saint Denis.....	93
VI	
Patriotisme de saint Martin.....	113
VII	
Patriotisme de sainte Geneviève.....	129
VIII	
Patriotisme de saint Remy.....	145
IX	
Patriotisme de sainte Clotilde.....	161
X	
Patriotisme de saint Louis.....	177
XI	
Patriotisme de Jeanne d'Arc.....	193
XII	
Patriotisme de la Bienheureuse Marguerite-Marie.....	213

482-15. — Paris, Imprimerie des Orphelins-Apprentis d'Auteuil,
40, rue La Fontaine.

PARIS (VI^e)
Librairie de P. LETHIELLEUX, Éditeur
10, rue Cassette, 10

ŒUVRES DE M. L'ABBÉ COUBÉ

GLOIRES ET BIENFAITS DE L'EUCCHARISTIE

In-8 écu..... 3.50

GLOIRES ET BIENFAITS DE LA SAINTE VIERGE

In-8 écu..... 3.50

GLOIRES ET BIENFAITS DES SAINTS

In-8 écu..... 3.50

DISCOURS DE MARIAGE

In-8 écu..... 3 fr.

Ce recueil de seize discours de M. l'abbé Coubé expose la doctrine catholique sur la nature et la dignité du sacrement de mariage, les devoirs qu'il impose aux chrétiens, les grâces qu'il leur confère. Il les met en garde contre les opinions courantes destructives de la foi conjugale et les fins de cette institution divine. Inutile de dire que prononcés dans des églises, ils peuvent être mis entre toutes les mains. Les prêtres surtout y trouveront une aide pour les discours analogues qu'ils auront à composer. C'est d'ailleurs à la demande de plusieurs d'entre eux, qui en ont eu connaissance, que ces discours imprimés à part pour les familles intéressées, ont été réunis en volume.

Titre des discours :

La Pensée de Dieu dans le Mariage. — L'Épée, la Plume et la Croix. — L'Amour du Devoir. — Dieu, France et Marguerite. — Le Mariage du Marin. — Le Culte de la beauté. — Sur la mer de Tibériade. — Sois Féal! — Sursum Corda! — Le Mariage de la Sainte Vierge. — A Cana de Galilée. — Le Mariage du jeune Tobie. — Le Mariage de Rebecca. — A Dieu vat! — La Lutte pour la Vie. — Un coin de Ciel bleu. — La Chambre nuptiale.

PARIS (VI°)
Librairie de P. LETHIELLEUX, Éditeur
10, rue Cassette, 10

ŒUVRES DE M. L'ABBÉ COUBÉ (Suite)

L'ÂME DE JEANNE D'ARC

In-8 écu..... 4 fr.

JEANNE D'ARC ET LA FRANCE

In-8 écu..... 2 fr.

L'ÉPOPÉE DE JEANNE D'ARC

EN DIX CHANTS, par l'abbé S. COUBÉ

EN DIX TABLEAUX, par le Commandant LIÉNARD

In-8 écu..... 2 fr.

C'est une vie de Jeanne distribuée en dix chapitres qui forment comme les dix chants d'une épopée en prose et illustrée par dix belles gravures en couleurs du Commandant Liénard. Ces gravures, finement exécutées, sont de petits chefs-d'œuvre aux tonalités les plus opposées et les plus brillantes, depuis les effets de neige de la plaine de Vaucouleurs jusqu'aux rouges lueurs des torches embrasant les rues d'Orléans. Le texte de M. l'abbé Coubé en offre un commentaire tout vibrant de patriotisme.

Cet ouvrage original, unique en son genre, a valu à l'auteur les félicitations les plus flatteuses de Sa Sainteté Pie X, du Cardinal Merry del Val, du Cardinal Amette et d'un grand nombre d'Evêques.

Mgr Fuzet lui écrivait : « Vous avez souvent et toujours bien parlé de Jeanne d'Arc. Pour le faire plus simplement dans ce nouveau livre, vous ne le faites pas avec une éloquence moins pénétrante... Votre livre sera bientôt populaire. Cent vingt-six pages pleines de cœur, dix très fines images en couleur, tout y est, tout ! Je lui prédis un succès rapide qui sera d'aloï excellent. »

Et Mgr Delamaire : « Vous avez bien parlé de Jeanne d'Arc, cher Chanoine, et vos centaines de discours ont enflammé bien des cœurs pour elle ; mais votre *Epopée* fera mieux encore, car, grâce à la vogue que je crois pouvoir lui prédire, elle va atteindre des milliers de lecteurs. »

OUVRAGES DE L'ABBÉ COUBÉ

Librairie P. LETHIELLEUX, 10, rue Cassette

ŒUVRES ORATOIRES

L'Ame de Jeanne d'Arc , panégyriques et discours religieux (6 ^e édition).....	4 »
Jeanne d'Arc et la France , conférences et discours patriotiques (3 ^e édition).....	2 »
Discours de mariage (4 ^e édition).....	3 »
Gloires et Bienfaits de l'Eucharistie (5 ^e édition).....	3.50
Gloires et Bienfaits de la Sainte Vierge (4 ^e édit.).....	3.50
Gloires et Bienfaits des Saints (2 ^e édition).....	3.50
Nos alliés du ciel . In-8 écu.....	3 »

L'Épopée de Jeanne d'Arc , en 10 chants par l'abbé S. Coubé, et en 10 tableaux par le commandant LIÉNARD. In-8 ^e écu (10 gravures en couleur).....	2 »
--	-----

Librairie TÉQUI, 82, rue Bonaparte, PARIS

La Communion hebdomadaire (12 ^e mille).....	1.50
---	------

Bureaux de l'IDÉAL, 29, rue Chevert, Paris

L'IDÉAL, revue mensuelle d'études religieuses, apologetiques et sociales. Directeur : M. l'abbé CORBÉ.

Pour la France : 4 fr. par an : pour l'Etranger : 5 fr.

PARIS. — DEVALOIS, 111, av. du Maine (11 dans le passage).